B-VI
55

LF.C
B582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AVRIL, Ier. Vol. 1782.

209721
4. 3. 27

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine; pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTECA

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

AVRIL, prem. Vol. 1782.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

Aux MENUS DEVIS DE PLASSAC, *inférés au Volume de Février.*

DEUX traits intéressans sur M. d'Epernon ont échappé à l'Auteur des *Menus Devis de Plassac*, & les voici.

Dans le tems que M. d'Epernon étoit

en guerre ouverte avec Henri IV, un homme de qualité, boſſu, contrefait & petit, demanda au Monarque la dépouille du rebelle. Henri, qui ſe connoiſſoit en délicateſſe, & qui d'ailleurs aimoit toujours d'Epernon, fut choqué de ce procédé. Il dit au petit boſſu : *Ventre-ſaint-gris, mon couſin, vous vous perdriez ſeulement dans ſon haut-de-chauſſes ; vous ne pourriez jamais atteindre à ſa cuiraſſe ; & ſon caſque vous paroîtroit plus haut que le pic du midi.* Parvos parva decent. Cet éloge flatteur dans la bouche d'un Roi, donné à un ſujet rebelle, attendrit & enivra d'Epernon. *Hé bien*, dit-il, *voyez ſi je n'avois pas raiſon d'aimer ce brave Prince-là? Ah! bon Roi, voilà la ſeule maniere de me ranger à mon devoir. J'aurois pu braver vos ordres ; mais ce trait-là me déſarme.* Il pleura, & ſe réconcilia peu après avec le Roi des Braves, & le Prince qui ſut jamais, mieux que perſonne, apprécier le mérite, même dans ſes ennemis.

Voici la seconde Anecdote.

Dans la conversation tenue à la fin des *menus Devis*, entre M. d'Epernon, Madame de Chevreuse & le Pere Caussin, ce dernier parla de ceux qui composoient alors la Cour du Cardinal de Richelieu ; & le célebre Abbé de Bois-Robert ne fut pas oublié. Cet Abbé, dit d'Epernon, est une ame vénale, & un vil flatteur. — Il ne manque pas au moins de talens, reprit le Pere ; il lui échappe souvent des vers excellens, témoins ceux-ci, qu'il composa pour être mis au bas d'une statue du Dieu Terme. Mais avant de vous les rapporter, Monseigneur, vous saurez, s'il vous plaît, que M. le Cardinal ayant voulu aggrandir un de ses parcs, trouva des voisins assez hardis pour refuser de vendre leur terrein à l'homme qui faisoit trembler alors la France & toute l'Europe. Cette résistance lui donna de l'humeur ; & Bois-Robert, pour le consoler, lui conseilla de mettre à l'extrêmité de ce parc la statue du Dieu Terme, qui, comme vous le savez, présidoit chez les Romains aux limites, & pour lequel on avoit la plus grande véné-

ration. Il y grava donc ces beaux vers, qui s'adreſſoient directement à M. le Cardinal lui-même.

» Mets-toi des bornes, ſans attendre
» Celles de la néceſſité;
» Le Sage doit toujours les prendre
» De lui, non de l'extrêmité ».

Avouez, Monſeigneur, qu'il y a bien de la ſageſſe & de la philoſophie dans ce quatrain. — Eh! mon Pere, interrompit d'Epernon, ne ſavez-vous pas qu'il n'y a perſonne qui parle mieux morale que les coquins? Leurs préceptes ſont d'autant plus ſéveres, qu'ils n'ont nulle envie de les mettre en pratique: ce ſont des conſeils qu'ils donnent aux autres, & nullement des principes auxquels ils s'aſſujettiſſent eux-mêmes. Ils n'ont garde, les perfides. Mon Pere, les gens vertueux ſont ceux qui parlent moins de vertu. Je me défie toujours de ces beaux *diſeurs*. Parler n'eſt rien, il s'agit de faire. Parler! eh! qui parle mieux bravoure qu'un poltron? Quiconque a l'expreſſion au-deſſus de ſes forces, reſſemble, ſelon moi, aux pâtres de mon

pays, qui, à l'aide de leurs échasses, paroissent des géans de loin. Approchons le flambeau de tous ces trompeurs, ce ne sont plus que des enfans, ou des fripons. Ne me mettez pas en colere, mon Pere; car je comprendrois votre Cardinal lui-même dans cette classe. A qui cet homme a-t-il donc prétendu imposer, en faisant paroître sous son nom la *Perfection Chrétienne*, avec une Epître dédicatoire à la Sainte Vierge, qu'il fit peut-être en sortant des bras de sa Marion de Lorme? Croit-il que pour cela nous allons le regarder comme un dévôt? Quelle est cette manie d'ambitionner tous les tons, & d'être amoureux de tous les genres de gloire, sans moyens suffisans? Au lieu de se mêler de tant de métiers, qu'il continue, puisqu'il a la puissance en main, & que notre fatalité le lui permet, de faire trancher des têtes. Voilà son vrai métier, mon Pere. Quant à sa dévotion, je vous avertis que je n'y crois pas du tout. En ce point, comme en bien d'autres, il faut, s'il lui plaît, qu'il se passe de mon suffrage.

Ici, Madame de Chevreuse, pour engager M. d'Epernon à s'emporter davan-

tage sans qu'il s'en doutât, sur une autre prétention du Cardinal, leur ennemi commun, ajouta finement : M. le Duc, vous me paroissez sévere ; je passe cependant condamnation, dans le crainte de vous fâcher, sur la dévotion de M. le Cardinal ; mais je réclame au moins pour ses talens dans l'art de bien ordonner une fête, & de faire de beaux vers.

M. d'Epernon.

Vraiment, oui, il ordonne parfaitement une fête ; & vous avouerez que c'est-là un mérite dont un Prince de l'Eglise Romaine doive tirer une grande vanité. Je lui laisse ce respectable talent.

Quant à la Poésie, qui ne convient guères mieux à un Evêque, je ne m'y connois, Madame, que par le plaisir ou l'ennui que me causent soudain les vers. Il m'est impossible d'être plus savant que cela. Or, les vers du Cardinal m'ennuient, comme sa *Perfection Chrétienne* me fait bâiller.

Mad. de Chevreuse.

C'est que vous n'aimez pas sa personne.

M. D'EPERNON.

En haïſſant ſa perſonne, Madame, j'aimerois ſes vers s'ils me plaiſoient. Tous les jours je me fais lire par Girard une Ode de Malherbe, ou une Bergerie de Racan; & je ne bâille pas. Mais pour les vers du premier Miniſtre, ou ceux de ſon Chapelain, de ſon Colletet, ils ne me diſent rien à l'ame; de l'ame! les gens cruels & les flatteurs n'en ont pas; &, ſans avoir lu les vers de Denis le le Tyran, je ſuis sûr qu'ils étoient déteſtables. La prétention au talent eſt encore loin du talent. On ſe mêle d'écrire aujourd'hui ſans penſer & ſans ſentir: au défaut d'idées, on affecte la pompe vaine des expreſſions: ce n'eſt-là qu'un feu qui ne brûle point. Je ne ſuis qu'un ignorant, & je parle bien mal; mais au moins tout ce que je dis, je le ſens, & je perſuade, j'entraîne ſouvent. Madame, on n'a jamais d'eſprit que par le ſentiment. On ne pénetre pas les autres, quand on n'eſt pas pénétré ſoi-même. Le Cardinal s'entoure, dit-on, de talens: ce ne peut être que de talens mercénaires, que de demi-talens, Madame. Tous

ces prétendus illustres seroient bien fâchés d'avoir plus d'esprit que leur maître; il en seroit encore plus fâché lui-même : les gens de son caractere ne veulent pas être éclipsés. Tous ceux qui, au lieu de faire de bonnes actions, s'occupent à faire de mauvais vers, ne sont que des esprits tortus & défectueux que j'enverrois volontiers aux *Incurables*, que le Roi vient de fonder au Fauxbourg St. Germain; & je n'en excepterois pas votre Cardinal lui-même.

Le Pere CAUSSIN.

Les personnes qui l'entourent ont cependant de la réputation.

M. D'EPERNON.

Ah! les réputations de la Cour.... des réputations, lorsqu'on étouffe les talens dans tous les genres!... Il suffit, mon Pere.

Le Pere CAUSSIN.

M. le Cardinal va former une Académie de toutes ces personnes-là.

M. d'Epernon.

Ce sera une belle chose, mon Pere; mais je lui conseille de choisir d'autres hommes que Chapelain & Colletet, s'il veut que son Académie vaille celles du vieux Académus à Athènes, des Médic s à Florence, & de Pomponace à Rome. Ce n'est pas assurément que nous manquions de gens d'esprit : on en trouveroit en France ; mais malheureusement pour le Cardinal, ces hommes dignes de former un Corps littéraire vraiment utile, ne seroient pas d'humeur à l'aller prier, ni à ramper devant lui. Témoin ce fameux René Descartes, qui, dès son entrée dans la carriere philosophique, a marché à pas de géans, non pour arriver à la faveur & à la fortune, mais pour découvrir enfin la vérité trop long-tems cachée dans son puits. Celui-là, loin de briguer, de solliciter le Cardinal & les Puissances, fuit le grand jour, la Capitale, la considération, & va s'enterrer dans la retraite, pour y laisser mûrir ses grandes & vastes idées. Celui-là n'ira pas, dans des vers rampans, arracher les lauriers d'Alexandre & de César, pour en parer

la tête chauve de l'homme dont nous parlons depuis trop long-tems.

Que fais-je, Princeſſe? Pardon encore. Involontairement je veux parler de tout; & je tombe dans le défaut que je reproche au Cardinal.

Nous ſupprimons encore une fois bien d'autres *Devis* que nous trouvons dans le manuſcrit que nous avons analyſé, parce qu'ils pourroient paroître trop longs, mais qui retracent, de la maniere la plus frappante, les mœurs, les affections, la tournure, & les hommes de ce tems là.

De prononcer ſi tout cela eſt bien vrai, c'eſt ce que nous nous garderons bien de faire; mais du moins, *bene trovato*; & l'Auteur, quel qu'il ſoit, nous paroît avoir parfaitement rempli ce vers d'Horace:

« *Aut verum ſequere, aut ſibi convenientia finge* ».

Anne de Joyeuſe, que nous avons annoncé au Volume de Février, eſt prêt; & *Théodore Agrippa d'Aubigné*, fort avancé. Ces deux morceaux paroîtront ſucceſſivement dans notre Ouvrage. Si nos occupations nous le permet-

tent, nous avons envie de donner auſſi des Anecdotes, ou vraies ou vraiſemblables, ſur notre fameux Dupleſſis-Mornay, autre Contemporain de M. d'Epernon; mais auſſi ſage, auſſi calme que notre Héros eſt ſouvent emporté. Dupleſſis-Mornay nous a laiſſé des Ouvrages qui nous fourniroient encore des Anecdotes fort piquantes & très-peu connues.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

Il y a quelques jours qu'une jeune Dame dit dans un cercle : Ce qui m'excède dans la *Bibliotheque des Romans*, ce sont toutes ces vieilles fictions qui sont à mille ans & à mille lieues de nous. Qu'avons-nous besoin de savoir les très-gothiques amours des Maures, des anciens Paladins, & même de nos ayeux qui vivoient il y a deux siecles ? Je ne saurois seulement enviſager leurs portraits ; leur vilaine barbe me fait mal au cœur ; & l'on me perſuaderoit que de pareilles gens ſavoient aimer, qu'ils étoient aimables ? quelle folie ! D'ailleurs, quand cela ſeroit, j'en félicite vraiment leurs mânes ; mais qu'eſt-ce que cela nous fait à nous, qui certainement n'aimons pas

comme eux ? Ne seroit-il pas plus convenable de nous peindre nous-mêmes ? Chacun a son goût ; pour moi, j'aime mieux un joli tableau de *Boucher*, que tous ces éternels & tristes visages de Rubens, & de tant d'autres Peintres surannés dont j'ai oublié les noms.

Un homme qui pouvoit bien avoir soixante ans, répondit ainsi à la jeune personne : J'avouerai, Madame, qu'une barbe de Capucin, & même les rides, ne sont pas des objets fort agréables : mais ce ne sont-là que des accidens aussi, & ces accidens n'empêchent pas d'avoir une ame, d'être capable d'une forte passion, & par conséquent d'intéresser.

La jeune DAME.

Je ne saurois m'intéresser pour ce qui est si loin de moi. Il faut que je connoisse les gens, que je les voie, que je leur parle, pour prendre intérêt à eux.

Le VIEILLARD.

Une bonne Tragédie ne vous intéresse pas ? Vous ne pleurez pas à Zaïre ? Vous n'êtes pas attendrie à la Partie de chasse de Henri IV ?

La jeune DAME.

Vraiment oui, je suis attendrie; mais c'est que les Acteurs sont-là, ils me font illusion, & je les prends pour les véritables personnages. Ce n'est plus une représentation à mes yeux, c'est la réalité. Mais quand j'ai seulement le livre à la main, il n'y a point là d'illusion, & tout me paroît froid. Enfin, Monsieur, je n'aime pas à me déplacer. Mon étoile me fait vivre à la fin du dix-huitieme siecle; je m'y tiens, & ne me soucie point de rétrograder, ni de franchir tant d'années au-delà de mon *Extrait-baptistaire*, qui ne vieillira lui-même que trop tôt.

Le VIEILLARD.

Je ne dispute point sur les goûts; leur diversité est dans la nature: j'avouerai même que celui que vous défendez, est de votre âge & de votre sexe. Mais pourquoi desirer ce que vous avez? Vous êtes servie à souhait: ouvrez les yeux, Madame, écoutez les conversations du monde; tout y est mis en action comme vous le desirez. Il n'est pas nécessaire de

lire, il ne faut que regarder, pour jouir des tableaux que vous aimez tant. Ayez la patience d'écouter, vous aurez chaque jour une douzaine des plus jolis Romans du monde.

La jeune DAME.

Trêve de plaisanterie & de chimeres. Savez-vous ce qui vient d'arriver à la pauvre Marquise de Récourt?

Non, Madame, s'écrient du même trait, au moins quinze voix de femmes. On rapproche les fauteuils, l'impatience murmure, la curiosité se tait, & la jeune Dame commença ainsi son histoire.

FANCHONNETTE.

VOUS savez que Madame de Récourt, après le dérangement des affaires de son mari, ne s'occupa qu'à sauver sa dot du naufrage, & qu'ayant réuni à cet objet quelques reprises, elle consacra généreusement les deux tiers de ce produit à l'éducation de ses deux enfans; & que depuis ce tems, retirée dans un Couvent, elle vit comme elle peut, avec l'autre tiers. La pauvre femme n'ayant pas un poulet à

donner à ſes amis, a ceſſé inſenſiblement de les voir. Réduite à la ſociété de ſon Cloître, après un ſi grand état dans le monde, elle s'eſt réſignée ſans murmure. Elle n'a qu'une amie dans ſa retraite. C'eſt une femme qui a le ton de la meilleure compagnie, penſant avec force, s'exprimant ſimplement, naturellement un peu ſérieuſe, mais ſe prêtant à la gaieté quand il le faut; du reſte, perſonne très-ſûre, d'un excellent conſeil, & très-capable d'attachement. Elle a toujours fait un myſtere de ſon état, & de ſa naiſſance à la Marquiſe, qui, de ſon côté, n'a jamais eu l'indiſcrétion de vouloir lui tirer ſon ſecret: cependant, voilà ſix ans qu'elles vivent l'une & l'autre dans la plus grande intimité.

Mais tout ſe découvre. Ecoutez une des choſes les plus étonnantes qui ſoient jamais arrivées.

Cette amie de la Marquiſe, plus pauvre encore qu'elle, trouvoit pourtant encore de quoi donner. Tous les matins, un homme reſpectable par ſes cheveux blancs & par un air de vertu ſévere empreint ſur ſon front, venoit chez elle, & recevoit de ſes mains tout ce qu'une

fortune auſſi modique lui permettoit de donner. Souvent auſſi cette femme recevoit à ſon tour de l'argent de l'homme de bien : c'étoit un commerce de bienfaiſance.

La Marquiſe avoit vu cent fois ce bon homme aller & venir, ſans le moindre mouvement de curioſité.

Vous ſaurez que tous les ſoirs les deux amies ſe réuniſſoient, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, & s'occupoient à travailler, à cauſer ou à lire, juſqu'à l'inſtant de leur frugal ſoupé.

Un certain ſoir que la Marquiſe étoit chez cette femme, le même homme arrive avec un viſage pâle, défait, & cruellement triſte. Sa triſteſſe frappe Madame de Récourt. Au lieu de s'en aller, elle s'attendrit à la vue du vieillard, qui la regarde & s'attendrit auſſi ; mais enfin elle réfléchit que ſa préſence pouvoit être de trop ; elle ſe leve, & veut ſortir.

Non, Madame, vous reſterez, s'il vous plaît, dit le vieillard ; vous nous guiderez ; vous êtes l'amie, la bienfaitrice de ma fille. Allons, dit-il à cette femme, qui étoit ſa fille en effet, & qui s'appelloit du nom modeſte de Fan-

chonnette, du courage, mon enfant, faisons à Madame l'aveu de tous tes torts; montrons-lui comme tu as su les réparer.

A ces mots, Fanchonnette pâle, tremblante & baignée de ses larmes, va se jetter aux genoux de la Marquise, qui se précipite dans ses bras, & fait de vains efforts pour la relever. Elle ne peut dire que ces mots : *Ah ! vous allez me mépriser !* Elle les prononça de la voix la plus déchirante ; puis elle se tourna vers son pere: *Qu'avez-vous fait ?* ajouta-t-elle.

LE PERE

Mon devoir.

Madame, je vous ai promis l'aveu d'une grande faute ; pour en diminuer la bassesse à vos yeux, je pourrois vous dire qu'elle est l'ouvrage du destin, & l'écueil ordinaire de la misere dans ce tems de corruption ; mais non, je serai plus sincere. La vraie vertu triomphe sans peine de tous les attraits séducteurs que la licence fait briller à ses yeux. Il faut bien que ma fille n'ait pas eu cette vertu-là. Écoutez-moi, Madame.

Je suis né dans l'état le plus obscur,

mais quelques heureuses dispositions que mes parens crurent voir en moi dès l'enfance, les engagerent à cultiver mon esprit : c'étoit-là le seul patrimoine que je devois avoir. Je fis de bonnes Etudes, j'acquis des connoissances, hélas ! plus agréables que fructueuses ; & la protection me manquant absolument, je fus bien des années, j'endurai bien des peines, des privations, &, ce qui choquoit plus encore ma fierté naturelle, des rebuts, pour pouvoir obtenir un petit emploi dans les Fermes ; mais enfin je l'obtins, & le gérai avec la même assiduité & le même zele que s'il m'eût rapporté des trésors. Les riches Employés que j'avois sous les yeux, rempliſſoient un peu plus légérement leurs fonctions. Il n'y a que les pauvres qui soient laborieux : mais à quoi servent leurs labeurs ? Tandis qu'ils se contentent de faire leur devoir, la médiocrité, l'indignité même s'intrigue contre eux, & finit presque toujours par leur ravir les places qui paroiſſent destinées au mérite, & auxquelles le mérite parvient si difficilement.

J'essuyai mille injustices ; ma place étoit très-modique. Il falloit pourtant

que mon revenu suffit pour trois, car j'étois marié, & vous voyez ici le seul fruit de mon mariage. Les tems devinrent plus difficiles; nous manquions du nécessaire: ma femme se retira à la campagne avec Fanchonnette, & je continuai de labourer à Paris, pour leur subsistance & la mienne.

Madame, voilà cependant le plus heureux tems de ma vie.

Le premier trait qui me perça le cœur, fut la mort de ma femme. Elle n'étoit pas de ce siecle léger, frivole & corrompu. Douce, bonne, pieuse, aimant uniquement sa fille & son mari, c'étoit ma consolatrice; elle relevoit mon courage abattu. En arrivant chez elle, j'étois triste; mais soudain sa douceur, sa raison, ses tendres caresses dissipoient les ombres de mon front; & je revenois en bénissant le Ciel de m'avoir donné, du moins pour tempérer les âpres rigueurs de la pauvreté, une femme si vertueuse & si sensible.

A force de prendre patience pour m'en inspirer à moi-même, à force de lutter contre notre sort, elle se mina intérieurement; &, lorsque le ris étoit sur ses

lèvres, le chagrin s'établissoit sourdement dans son ame. Quelle fut ma douleur, Madame, quand je commençai à la voir dépérir ! Lorsqu'elle étoit seule, elle fondoit en larmes sur le sort de son enfant & le mien. Quand nous paroissions, la sérénité se rétablissoit sur son front.

Cette femme céleste me fut ravie.

Ici, Fanchonnette ne put retenir ses sanglots.

Pleure, ma fille, continua son pere, tu le dois. En perdant la meilleure des meres, infortunée, tu perdis encore l'inestimable prix de la vertu.

O tems pervers, tems ennemi de l'innocence, & où la pureté devient si rare, que son nom tombe en désuétude !

Un de ces jeunes opulens, qui ne se contentent pas d'étaler un luxe destructeur & cruel aux yeux des pauvres, & qui ont encore l'indignité de porter l'opprobre dans des familles honnêtes, un jeune homme de cette classe, aussi brillante que vile, rencontra un jour, pour mon malheur, cette imprudente que vous voyez fondre en larmes, & qui avoit alors quinze ans. Depuis cette vue fa-

tale, le lâche ſuborneur chercha tous les moyens de parvenir à ſes fins. Le tems étoit favorable au vice. Ma fille privée de ſa mere, demeurant toujours à la même campagne dont je vous ai parlé, reſtant dans ſa petite chambre, n'ayant d'autre compagnie qu'une bonne payſanne, ſa voiſine, ma pauvre enfant ne ſoupçonnoit point le vice; mais ſon innocence même ſervit le perfide. Un jour il s'introduiſit chez elle, comme par un pur effet du haſard. Il la trouva bien pauvre; mais grace au Ciel, il étoit riche, & il y a tant de plaiſir à faire des heureux. Son choix eſt fait; depuis longtems, il cherchoit la vertu ſouffrante pour la ſoulager: il l'avoit trouvée. il fait retentir les grands mots de *bienfaiſance* & *d'humanité*, devenus ſi communs depuis que nous avons ceſſé d'être humains & bienfaiſans.

La bonne voiſine eſt émerveillée de la *charité* de ce grand Seigneur, qui lui donne en effet quelques louis, & qui s'en va, avec promeſſe de revenir. Quand il eſt ſorti, la payſanne ne tarit point ſur ſes louanges. Tout ce qui a l'appaence de bonté, eſt toujours en droit de toucher

toucher une ame ingénue & simple. Ce fut ainsi que le séducteur s'empara par degrés de l'amitié de ma trop crédule fille. Sûr de l'avoir favorablement disposée en sa faveur, il employe les moyens ordinaires de la séduction.

Rappellez-vous, Madame, ce tableau attendrissant de *Creuze*, représentant *la vertu chancelante* : c'est l'histoire de ma fille. Seule, dans sa modeste chambre, elle reçoit aussi, un matin, des fleurs, des bijoux, de l'or. La jeunesse, une jeune fille ne résistent guères à ce qui brille : les yeux sont pris d'abord, & le cœur ne se prend que trop facilement ensuite.

Permettez-moi, Madame, de tirer le rideau sur mon opprobre.

J'apprends cette affreuse nouvelle. Ma fille avoit quitté sa retraite : la bonne voisine me raconta mon malheur dans les termes les plus désespérans.

Je résolus de découvrir le séducteur, ou de mourir.

Un jour, plongé dans une douleur profonde qui ne me quittoit plus, j'aperçois dans une voiture brillante des traits qui ne me sont pas inconnus. Sous

les plumes, les fleurs & les diamans, je distingue à peine ma fille. C'étoient bien ses yeux; mais la pudeur les avoit privés de leur charme le plus touchant : ses joues brillantes autrefois par le seul éclat que la nature y avoit empreint, ne frappoient plus que d'un éclat factice. C'étoit elle pourtant, & je le sentis bien aux élancemens de mon cœur. Je saute à la portiere : *Malheureuse*! lui dis-je.

Elle fut pétrifiée à ma vue. *Descends*, ajoutai-je, *de ce char d'ignominie.*

Docile à la voix paternelle, elle descend & me suit, ou plutôt je l'entraîne; ses jambes défaillantes lui refusent leur service. De mes mains indignées, j'arrache, lorsque je suis rentré chez moi, & les cheveux qui n'étoient pas à elle, & les diamans avec lesquels on avoit cru pouvoir payer la vertu, & ces orgueilleuses étoffes qui convenoient si peu à ma fortune. Je déchire & je brûle toute cette parure de déshonneur.

Mais savez vous, Madame, quel étoit l'indigne suborneur de ma fille ?

Je vous ai appris, ainsi que je vous l'ai promis, les torts de Fanchonnette; il me reste maintenant à vous mon-

trer ſes vertus, lorſqu'elle eut quitté un état qui eſt le tombeau de toutes les vertus.

Son ſuborneur, Madame, étoit votre époux lui-meme.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je! ah! Madame, (car l'amitié que vous m'avez inſpirée d'abord, & qui durera malgré l'horrible récit que je viens d'entendre, ne me permettra jamais de vous appeller Fanchonnette). Ma tendre amie, qui, vous?... vous étiez ma rivale; c'eſt vous qui m'avez diſputé, qui m'avez ravi le cœur d'un époux que j'aimois, & que, malgré ſes égaremens, j'aime encore!

FANCHONNETTE.

O ciel! tonnez ſur moi.... Quelle horrible ſituation! Mon pere, vous me déchirez.

LE PERE.

Je vais te venger, te conſoler, te rendre eſtimable, même aux yeux de Madame.

Il faut que je rende justice à Fanchonnette. Depuis que je l'eus retirée de l'empire de la licence, elle rentra franchement & d'elle-même dans la route de la vertu la plus sévere & la plus rigoureuse. Votre époux, Madame, lui avoit donné des contrats : tous deux d'une même voix, tous deux en même tems, nous prononçons qu'il faut renoncer soudain à ce produit honteux.

Mais nous apprenons, Madame, que M. de Récourt, toujours dissipateur, continue de renverser sa fortune, & de manger votre dot. Une nouvelle idée vient alors nous saisir. Ce n'est plus à lui, c'est à vous que nous décidons de restituer ce qui reste à Fanchonnette ; mais le moyen de vous faire agréer, de vous faire recevoir cette étonnante restitution, échappe à toute notre sagacité.

Un hazard heureux vient nous servir à souhait. On nous dit que par un effort de vertu, fort rare dans notre âge, vous donnez généreusement les deux tiers de vos biens à vos enfans ; & que dans une si grande jeunesse encore, vous entrez dans un Couvent : on ajoute que vous y aurez à peine le nécessaire.

Je dis alors à ma fille : Mon enfant, il faut que tu ailles demeurer dans le même Couvent que Madame de Récourt. On ne te connoît point, & dans le court espace de ton ivresse, tu n'as pas eu le tems de perdre ce ton de décence, & cet air de modestie, les plus précieux ornemens des femmes. Tu parles bien, ton maintien est parfait, & tu ne manques point d'esprit ; ton cœur du moins est excellent. Va, mon amie, va au Couvent ; & en y pleurant sur tes égaremens passés, allége, adoucis le sort d'une femme qui n'est malheureuse peut-être que par toi ; tâches d'abord de gagner sa confiance, son amitié ; mets ton ambition à lui faire un jour autant de bien que tu lui as fait de mal.

Elle est entrée dans votre Couvent, Madame ; elle y a patfaitement rempli mes intentions.

LA MARQUISE.

Ne m'en dites pas davantage..... Aimable, charmante trompeuse, dit-elle à Fanchonnette, c'est donc ainsi que vous me faisiez accroire que les choses se donnoient pour rien dans le monde, & que

vous déceviez mon ignorance sur le prix de mes robes, de mon linge, de ma nourriture ? C'est vous, je le vois à présent, qui m'avez alimentée, vêtue, pourvue de tout, depuis six ans. Eh ! je ne vous passerois pas votre égarement momentané ! je ne vous pardonnerois pas..... le mal que vous m'avez fait, puisqu'il faut vous l'avouer ?.... Ah ! s'il n'étoit point pardonné, croyez que je ne vous en ferois pas l'aveu.

FANCHONNETTE.

Madame, j'ai bien les torts que vous me connoissez ; je n'ai pas tout le mérite que vous m'attribuez. Madame, non, vous ne connoissez pas le pere que le Ciel m'a donné, & dont je n'étois pas digne. Cet homme vertueux, à son âge travailloit pour moi, pour vous. Enfermé du matin au soir dans son bureau, il s'épuisoit pour m'apporter chaque jour de quoi fournir à notre subsistance.

LE PERE.

Il le falloit bien, puisque tu consacrois ton revenu tout entier à l'éducation & à l'entretien des enfans de Madame.

FANCHONNETTE.

O ciel! que dites-vous? Non, ne l'en croyez pas, Madame.

LA MARQUISE.

Je crois que vous êtes capable de tous les genres de vertus. Ce qui me confond, c'eſt que tant de bienfaiſance, tant de délicateſſe aient pu trouver place, ſe ſoutenir, avec tant de ſuite, ſe développer d'une maniere ſi touchante dans une ame qui avoit donné accès au déſordre. Mon amie, vous êtes plus vertueuſe, plus reſpectable encore que les femmes de la meilleure compagnie. Là, on ne ſacrifie qu'aux formes, aux manieres; on ne cherche qu'à paroître. Vous cachez vos vertus avec autant d'art que les autres en mettent à en montrer l'apparence. Je vous aimois, dans la perſuaſion que le Ciel vous avoit fait naître dans une poſition égale à la mienne. Les premiers détails que votre vertueux pere m'a faits, pouvoient rompre mon amitié ſoudain; mais la fin de ces détails étonnans, mais ce que vous avez fait pour moi, ce que vous faites encore, vous éleve, à mes yeux,

au-dessus d'une femme ordinaire. Plus pure, vous ne seriez pas plus respectable. Venez, que je serre dans mes bras, avec le transport de la reconnoissance & du sentiment, la maîtresse d'un époux qui m'est toujours cher.

LE PERE.

O spectacle touchant à mes yeux paternels ! il est donc encore des jouissances pour moi ?

O ma fille ! je viens t'apprendre pourtant une fâcheuse nouvelle. Tu m'as vu triste en entrant ; ce n'étoit pas sans cause. Ma chere Fanchonnette, on vient de m'ôter mon emploi, & c'est avec bien du chagrin que je t'apprends qu'il m'est désormais impossible de contribuer pour ma part aux restitutions que tu fais & que tu dois à Madame.

FANCHONNETTE.

Eh bien, mon pere, elle renverra sa femme-de-chambre, qui aussi-bien ne lui convient point ; je remplirai sa place, je ferai ses fonctions, & je les ferai bien. Madame, vous serez du moins servie de bon cœur. De cette maniere, mon pere,

je continuerai de réparer, d'expier mes fautes à mes propres yeux, & je pourrai encore suppléer à la perte de votre emploi. Le tems du repos est bien venu pour vous. Jusqu'ici vous avez travaillé pour moi, je travaillerai pour vous, j'aurai soin de votre vieillesse. Madame, ne consentez-vous pas à ma priere? Il ne me manque plus que cela pour m'absoudre moi-même, & pour me rendre fiere encore, pour regagner ma propre estime. Pourriez-vous me refuser?

LA MARQUISE.

Oui, je te refuse, femme incomparable, & fort supérieure à moi.

T'absoudre! regagner ta propre estime! Tu es bien difficile, si tu ne t'estimes point.

Ecoutez-moi tous deux; j'ai en Anjou un petit bien que je me suis réservé; ce n'est qu'une pauvre petite ferme, mal bâtie, mal entretenue, mais très-suffisante pour nos besoins. Voilà notre retraite, & le port tranquille où nous serons à l'abri des orages. Là ne gronderont pas ces tempêtes désastreuses qui n'épargnent aucune tête, aucune condition dans les gran-

des Villes. Vous ne me servirez pas, intéressante Fanchonnette, ou je vous servirai moi-même. Nous aurons soin de la vieillesse d'un si bon pere ; nous tâcherons de lui trouver encore des fleurs pour embellir le reste de sa carriere. Y consentez-vous, mes amis ?

La proposition est acceptée. La Marquise est partie, continua la jeune Dame, avec la maîtresse de son mari & son pere. On dit qu'elle est heureuse dans une Province déserte, dénuée de toute société & de tout agrément : mais j'ai bien de la peine à le croire. On ne quitte pas impunément tous les attraits de la Cour & de la Ville ; & la campagne est bien triste, quand on y reste toujours, & avec qui encore ? En vérité, il arrive dans cette vie des événemens bien bizarres.

Mais vous ne dites rien ? ajouta la jeune Dame au même vieillard dont nous avons parlé au commencement.

Madame, répondit-il, je dis que c'est un Roman moderne. C'étoit mon premier propos, vous vous le rappellez bien. Toutes les histoires qui arrivent chaque jour sous nos yeux, se ressemblent com-

me toutes nos converſations, toutes nos actions. Je ne trouve rien d'étonnant dans ce qui eſt arrivé à Madame de Récourt : ſon mari s'eſt ruiné, cela n'eſt pas rare ; avec une fille, cela eſt dans l'ordre. Cette fille a eu une bonne éducation, de bons principes, un bon cœur; cela ſe rencontre encore. Elle a cédé, c'eſt aſſez l'uſage : elle ſe repent, apprend qu'elle a cauſé la ruine d'une femme honnête ; cette idée la chagrine. J'avoue que ſa réparation n'eſt pas ordinaire ; mais, Madame, il y a encore de la vertu dans ce peuple-ci. Je crois cependant qu'elle étoit plus commune autrefois; & c'eſt pour cela que je voudrois conſerver, en les épurant, les vieux Romans du tems paſſé : ce ne ſont que des fictions, je le ſais bien; mais ces fictions qui nous ſemblent exagérées aujourd'hui, étoient vraiſemblables autrefois, comme toutes les petites intrigues de nos Romans actuels nous le paroiſſent aujourd'hui. Nous ne ſommes plus que des Pigmées : les Pigmées n'auroient-ils rien à gagner à lire les hiſtoires des géans ?

La jeune DAME.

A gagner ! vous radotez : lit-on pour autre chose que pour son plaisir ?

Le VIEILLARD.

J'aimerois bien autant qu'on lut pour son instruction.

La jeune DAME.

Des Romans ?

Le VIEILLARD.

Pourquoi pas ? Croyez-vous donc, Madame, qu'il n'y ait rien à apprendre dans *Télémaque*, dans *les Voyages de Cyrus* ? C'est dans un Roman qu'on peut rendre la morale la plus intéressante comme la plus agréable. Ces sortes d'ouvrages pourroient devenir très-instructifs. Un Roman est une fable qui a plus l'air de la vérité que les Fables de *la Fontaine* que vous aimez tant. C'est ce qu'ont pensé de très-grands hommes dans tous les tems. Savez-vous, Madame, que des Papes, des Evêques, des Peres de l'Eglise ont fait des Romans ? Vous en avez vu plusieurs de notre Evêque du Puy, & derniére-

ment encore sa *Régule*. Je voudrois qu'on nous donnât aussi *le Maronite fugitif* de saint Jérôme.

Madame, en fait de lectures, il ne faut pas trop se circonscrire. En aggrandissant son cercle, on étend ses jouissances. Croyez-moi donc, élevez-vous au-delà du tems où nous vivons : il est bien stérile, Madame, quoi que nous en puissions dire ; & en vérité, nos peres valoient mieux que nous.

On trouva que le Vieillard radotoit ; il s'en apperçut, & se retira.

Quand le Vieillard fut sorti, l'élégante Calliste s'écria : Quel homme ! On voit bien que celui-là a été contemporain de Fontenelle. Toutes ces vieilles gens n'ont rien de *prononcé, nul trait* dans la dispute. Ils vous filent leurs fades raisonnemens avec une lenteur & une importance qui m'étonne & me fait pitié. Plaignons nos vieux parens, tyrannisés encore par les préjugés dont nous ne faisons que de secouer le joug : plaignons-les de n'avoir pas su aimer. Quels pauvres sentimens que ceux dont ils nous ont transmis les langoureuses expressions dans leurs Romans maussades ! Les respects, les hom-

mages, les adorations, les douceurs de tous ces Amans transis, adressés à nos timides & dévotes aïeules, sont vraiment des choses touchantes ; & c'est un tableau fort séduisant que celui de ces vilaines barbes & de ces fraises gothiques, figurant avec les *tourets* & les *vertugadins*. Tout cela est fort animé & fort vif dans les vieux Romans. C'est sur-tout ce défaut *d'énergie* qui me rend leur lecture ennuyeuse. Jamais ils n'offrent un *grand caractere ;* on n'y rencontre nulle part l'ombre d'une vraie *passion.*

Une femme de l'âge du vieillard qu'on frondoit, répondit à Calliste : Madame, ici, comme en tout, il faut s'entendre. Que voulez-vous dire par *une grande passion ?*

CALLISTE.

Mais cela s'entend de reste ; c'est un *sentiment* profond dont on ne fait plus mystère. Autrefois l'amour, à l'ombre de la crainte, n'étoit qu'un enfant timide & même honteux : c'est un Dieu qu'on avoue aujourd'hui, & qui a publiquement ses autels. On est plus vrai, plus

pénétré par conséquent, & bien plus capable de faire de grands sacrifices que lorsqu'on vouloit dérober à tous les yeux les secrets de son cœur. Nous sommes rentrés dans tous les droits de la nature; la dissimulation est bannie du plus doux, du premier, du plus indispensable sentiment de la vie, & l'empire de la vérité s'établit enfin dans l'Europe, trop long-tems aveugle, barbare & séduite: heureux don de cette Philosophie victorieuse qui a terrassé tous les préjugés, ennemis de notre bonheur, ainsi que du vrai génie.

La Dame âgée reprit:

Je félicite notre siecle de ce grand changement. Madame, on doit être bien heureux maintenant; les plaisirs en sont plus vifs sans doute: on ne s'ennuye plus; & cette Philosophie, dont vous parlez, nous offre, en nous éclairant, mille ressources inconnues à nos meres, ainsi qu'à nous.

Cependant, je vois fort peu d'exemples de cette heureuse révolution: je trouve, au contraire, beaucoup de dureté, & bien des crimes encore dans ce siecle de bienfaisance, d'humanité & de

vertu. Je vois, Madame, que Londres, foyer de cette Philosophie consolatrice du monde, n'offre pas toujours l'image de la vertu & du bonheur. On s'ennuye beaucoup dans cette Ville si vantée, & dont nous adoptons si bravement les manieres. On se tue à Paris, émule de Londres.

Vous-mêmes, mes Dames, je vous en demande pardon, toujours amusantes, sans doute, vous semblez rarement amusées; vos grandes passions vous laissent bien des intervalles difficiles à remplir: vous n'avez plus de gaieté; à peine le sourire paroît sur vos jeunes lèvres; mais cet éclat si doux à entendre, ce rire si séduisant à votre âge, & qui console encore le nôtre par la réminiscence, vous l'avez absolument perdu.

Pourquoi ce sérieux, ce sombre, ce noir que vous affectez dans la saison des fleurs? Pourquoi cette manie de ne lire que les choses tristes, de ne voir que des drames lugubres? Avez-vous peur que les rides ne viennent pas assez vîte?

Autrefois nous aimions les fêtes, les bals, le mouvement; nous nous divertissions mieux que vous. Sans avouer nos

feux, nous en recevions de fort doux, quoique vous en puissiez dire. Nous goûtions le plaisir; vous l'analysez. Eh! laissez la Métaphysique, elle dessèche l'ame. Une femme métaphysicienne! Quel travers! Que deviendra donc cette séduction, notre plus précieux apanage, & cette aimable déraison qui triomphe si facilement de toute la sagesse des hommes, & cette folie enchantereſſe qui nous mene si sûrement à nos fins, mieux que tous les argumens du monde? Que deviendra le cachet sacré que nous a imprimé la nature?

Vous parlez, Madame, de Philosophie, de la nature. Il faut que nous attachions des idées bien différentes à ces deux mots, car je crois être Philosophe aussi; je crois suivre la nature. Je fais consister ma philosophie à me rendre heureuse; j'embellis ma carriere, & je dissipe mes rides à force de gaieté. Je crois suivre la nature, en me laissant doucement aller à ce qu'elle me prescrit dans toutes les choses honnêtes & permises; & nullement à vouloir donner une autre marche aux affections humaines, & sur-tout à leurs expressions. En

vérité, Madame, si j'étois jeune, & si j'avois le malheur d'avoir une inclination, ce n'est pas en la publiant que je me vanterois de suivre la nature ; mais ceci n'est rien auprès de ce qui me reste à dire.

Je ne saurois souffrir cette indécence avec laquelle, de nos jours, une femme semble prendre la trompette pour annoncer elle-même son déshonneur. Il y a un mot que je n'ai pas encore pu prononcer sans rougir, à mon âge : c'est celui *d'Amant*. On ne veut plus de l'ombre du mystère ; on ôte donc à l'amour son charme le plus touchant : en cessant de concentrer un feu mutuel dans deux ames, a-t-il la même douceur ? l'illusion est elle la même ? Eh ! à quel autre qu'à celui qui lui est cher, une femme peut-elle faire son tendre aveu ?

Je réclamerai toute ma vie pour la décence : c'est la seule chose qui puisse remplacer, en quelque sorte, la vertu qui n'est plus. Laissez nous avec elle, la timidité qui sied si bien aux femmes, & qui est la compagne naturelle de leur foiblesse.

On affecte, de nos jours, une hardiesse

qui m'étonne autant qu'elle me révolte : on eſt déjà aſſez malheureuſe quand on a un ſentiment qui ſe développe en oppoſition avec la vertu ; pourquoi ſe rendre encore criminelle aux yeux du Public, en en faiſant trophée ?

Qu'eſt-ce que les paſſions modernes, dont on prononce le grand mot d'un air ſi ſatisfait & ſi capable ? Ce n'eſt qu'une imagination toute pure, une exagération, & ſouvent ce n'eſt rien, ce n'eſt que le ſimulacre vain de ce qu'on voit dire ou faire aux autres. Toutes ces paſſions-là n'ont jamais été formées dans le cœur ; elles ne ſont que dans la tête.

Vous prêchez à merveille, dit Calliſte. Malheureuſement je n'ai pas le tems d'entendre la fin de votre ſermon, dont ſans doute la péroraiſon doit être fort édifiante. Il faut que j'aille à *Beverley*.

Vous avez raiſon, dit la Vieille ; il eſt tard, il faut que j'aille moi-même à *Colinette à la Cour*. Vous avez envie de vous affliger, Madame : moi, j'ai beſoin de rire, & ſur-tout de voir des tableaux agréables.

Les deux Dames ſortirent en reſtant chacune dans leurs opinions : elles avoient

raiſon toutes deux ; l'une avoit vingt ans, l'autre en avoit ſoixante. Je ne ſais pas pourquoi on parle ; car il me ſemble qu'on ne corrige jamais perſonne. Chaque âge a ſes affections particulieres, & c'eſt toujours d'après ces affections qu'on juge : on juge toujours à merveille.

LES PROMENADES DE M. DE CLARENVILLE,

Où l'on trouve une vive peinture des passions des hommes ; avec des histoires curieuses & véritables sur chaque sujet.

Par M ***. *Cologne*, 1743.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

Le Proverbe dit : *Il n'est si mauvais livre dans lequel on ne trouve encore à s'instruire.* Tel est le Roman dont nous parlons. L'Abbé Lenglet du Fresnoy se contente de le citer dans sa Nomenclature, sans en dire un mot, ni en bien, ni en mal.

Nous nous contenterons aussi d'en faire connoître les traits les plus frappans. Il y en a beaucoup. Cette production a été écrite pendant la minorité de Louis XV, dans ce tems où les esprits échappés de la contrainte que Louis XIV

leur avoit imposée, prirent un autre essor, & passerent de la galanterie à la licence ; dans ce tems encore où Law imagina & fit mettre en activité cet étonnant système, qui dérangea en France tant de fortunes & de têtes.

L'Auteur, en se promenant en differens pays & avec différentes personnes, raconte des histoires & des aventures, dont voici la fleur.

Promenade au Brabant.

NOTRE Voyageur arrivé à Bruxelles, va d'abord au parc. Un Brabançon, qui vient s'asseoir à ses côtés, s'appercevant que c'étoit un étranger, lui vante la beauté de Bruxelles, la fertilité du climat, & la supériorité des Brabançons sur tous les hommes de la terre. Notre Auteur, Gentilhomme François, élevé à Paris, sourit d'abord de ces louanges qui lui paroissent outrées : son sourire anime encore la fierté du Belge ; & l'amour-propre François paroît dans tout son éclat. Cet éclat fait bouillir le flegme du Brabançon ; & toute la hauteur indigene, dans son Pays, tout le mépris qu'on

y ſent pour les étrangers, eſt prodigué d'une part; toute la vivacité du plus impatient des peuples, toute la conſcience qu'on a de ſa valeur ſe précipite de l'autre. Les deux Athletes deviennent les vivans modeles du caractere des deux peuples dont ils ſoutiennent la gloire. Etonnés l'un & l'autre de leur hauteur reſpective, ils ne ſauroient s'empêcher de s'admirer. Le mépris n'eſt plus. Le Brabançon eſt frappé de la ſuperbe d'un homme qu'il ne croyoit que léger, comme ſes compatriotes. Le François, en contemplant ſous l'enveloppe groſſiere d'un Wallon, l'ardeur progreſſive & le feu toujours croiſſant & toujours ſoutenu qu'il mettoit dans ſa diſpute, confeſſe qu'il ne connoiſſoit pas encore ce peuple-là, & que tout ce qui brille n'eſt pas or; que ce n'eſt pas du moins le ſeul or, ni peut-être le plus pur. Il ſe rappelle les hommes prodigieux ſortis des marais Belgiques; un Artevelle qui, de ſimple braſſeur de biere, devient ſoudain un héros; mille Naſſau ſi brillans dans les combats; un Barteveld dans la politique; onze Grotius dans les Lettres; un Eraſme dans tous les genres de la

Littérature. Il fait réflexion que, tandis que Cromwel & Richelieu on fait trembler, ont avili, peut-être, les deux premiers peuples de l'Europe, le Duc d'Albe, auſſi cruel, ne put intimider les caracteres Belgiques; qu'il fut obligé de quitter ces Provinces, plus fieres, plus grandes, plus invincibles par le ſang même qu'il leur en avoit coûté; & que, du fond de leurs marais, on voit ſortir, depuis plus de quatre cents ans, des héros qui ont tenu tête à l'Empire, à la France, à l'Angleterre, à l'Eſpagne.

Le Brabançon, auſſi juſte que ſon adverſaire, en penſant à tous les exploits des François en Europe, en Aſie, en Amérique, & même dans la Gaule Belgique, revient également de ſa prévention nationale; & la fin de la diſpute, comme un violent orage qui ceſſe de gronder, ramene bientôt le calme, & concilie le Brabant avec la France.

Pour conſolider la paix, un Chevalier de Malte fort doux ſurvient encore, & raconte ſon hiſtoire aux deux rivaux. Ce Chevalier étoit un eſpece de Philoſophe né en Dauphiné, mais qui étant venu en Flandres auprès d'un oncle, étoit devenu

venu, en quelque sorte, Flamand lui-même. Platon, Euclide & leurs successeurs étoient devenus ses amis les plus chers : son cœur s'étoit bien promis de ne jamais donner accès à l'amour. Presque à sa porte, à Bruxelles, une jeune Demoiselle nommée *Sophie*, avoit formé le même vœu. On voit quelquefois, sur-tout au sortir de l'enfance, de ces grands ennemis de l'amour. Sophie aimoit aussi la lecture, mais elle ne faisoit cas que des livres où la vertu étoit bien exagérée. Sans cesse on vantoit au Chevalier la sagesse profonde de Sophie. Tous les jours on donnoit, devant Sophie, des éloges à la conduite du Chevalier, & à la haine qu'il avoit vouée au plus pénible & au plus universel sentiment de la vie. Cette conformité de goût leur inspira d'abord une sorte d'estime. Le Chevalier envoyoit à la Demoiselle le Timée, ou la démonstration du quarré de l'hypoténuse. La Demoiselle faisoit passer au Chevalier *l'Usage des passions* du Pere Senaud, quatrieme Supérieur de l'Oratoire. Ces bonnes lectures renforçoient bien dans leurs ames rétives, l'aver-

sion pour l'amour. Ils se savoient un gré infini des peines qu'ils prenoient pour chasser l'ennemi commun de tout ce qui respire dans la nature.

Les aveugles, plus aveugles que ce Dieu même qu'ils haïssoient tant ? à force de se vouloir du bien, à force de croire qu'ils s'empêchoient de s'aimer, ils s'aimerent en effet, comme deux passereaux, comme celui de Lesbie ; & l'amour le plus vif naquit des précautions même qu'on prenoit contre l'amour.

Mais croyez qu'il se passa des siecles avant qu'ils pussent parler. Or comme nos Lecteurs n'auroient peut-être pas la patience d'attendre si long-tems, ils nous permettront d'abandonner à leurs pensées, sans doute plus hâtives, les éternelles amours de Sophie & du Chevalier.

Perdre ce qu'on adore, ce qu'on adore après s'être garanti avec un soin extrême de l'adoration, doit être une horrible chose. Le Chevalier perdit Sophie. Dépouillé d'une partie de son ame, de son ame toute entiere, la croix de Malte ne lui parut pas assez lugubre : il voulut se faire Ecclésiastique ; mais alors les Jésuites régnoient en France, & le Chevalier étoit

un peu Janſéniſte : la triſteſſe d'avoir perdu ce qu'il aimoit, la mélancolie l'avoient tout naturellement porté à ce rigoriſme. Du tems de Zénon, il fût devenu Stoïcien : ſous la Régence, il ſe fit Janſéniſte, ce qui revenoit au même.

Dès ce moment, ſa morale eſt plus auſtère : il devient l'émule de Nicole & de Paſcal.

Nous ſauvons encore la morale au Lecteur. Dans un ouvrage tel que le nôtre, la morale n'eſt bonne qu'en action.

Voici une hiſtoire que raconte le très-difficile Chevalier, & dont le Brabant ne ſera plus le théâtre, mais la Normandie.

Promenade en Baſſe-Normandie.

Un jeune homme, né de parens bien obſcurs, dans un petit hameau des environs de Falaiſe, avoit fait d'excellentes études dans l'Univerſité de Caen, malgré tous les obſtacles de la miſere : mais ſon ame, douce & ſenſible, avoit été cruellement affligée pendant le cours de ſes

études. Combien de fois n'avoit-il pas été insulté par l'opulence dédaigneuse ! Combien de sarcasmes injurieux n'avoit-il pas dévorés ! Un caractere violent s'emporte en pareil cas, & se soulage : l'homme modéré se tait, & n'en est que plus péniblement déchiré au-dedans de lui-même ; mais notre jeune homme, qui s'appelloit Ninville, étoit d'un pays où la constance est naturelle. Né sur les bords de la Garonne ou de la Somme, il se seroit aigri, découragé, avili, corrompu : la patience Normande fut son égide ; & le courage persévérant qu'on respire dans cette Province, sauva Ninville, & le conduisit à la fortune.

Malgré l'injustice du sort, il surnagea. Enrichi de connoissances, fortifié de cette sagesse qu'on respire dans les livres des anciens, plein de goût encore, il s'éleva, se perfectionna, se produisit lui-même ; son tact naturel suppléa à l'usage du monde. Il s'étoit dit : Je veux parvenir à tout ce qu'un homme de bien peut obtenir, sans s'écarter jamais des routes de l'honneur ; & il y parvint.

Pour aggrandir ses connoissances, il voulut aller au bout du monde ; il fut

du premier embarquement pour Miſſiſſipi. Au milieu de l'Océan, le vaiſſeau qu'il montoit fut attaqué : Ninville ſe battit avec le courage flegmatique & froid de ſes compatriotes. Arrivé en Amérique, il contemple avec l'intérêt du Sage, cet autre univers, neuf encore, & pourtant déjà corrompu. Il obſerve les productions inconnues à l'Europe ; il voit des animaux, des hommes tout différens : il diſtingue parfaitement les défauts qui avoient bleſſé ſes regards en France ; &, pour le conſoler, il n'y trouve aucune des vertus qui brillent encore parmi nous, au milieu même de la licence.

Après un ſéjour de deux ans en Amérique, il y avoit fait une fortune plus que ſuffiſante à ſes deſirs. Il revient en France, ſans parens, ſans amis, avec le deſir toujours ſoutenu de s'acquérir de la conſidération & de l'eſtime. Il ſe fixe à Paris, & là, au ſein de l'intrigue qui s'évertue ; de l'avarice qui veut s'enrichir ; de l'envie qui ſupplante ; de la méchanceté qui ne ſonge qu'à nuire ; au ſein de tous les vices, qui ne manquent jamais, dans les grandes ſociétés, de modeles impoſans qui ſéduiſent, il con-

ſerve ſa raiſon, ſa pureté & ſon bon cœur. On ne l'entend jamais fronder, jamais blâmer, jamais changer de ton. Parmi le choc confus & bruyant de tant de paſſions diſcordantes, il fortifie ſon ame, il orne ſon eſprit.

Aſſez parfait pour être utile aux hommes, il acquiert une Charge dans une Cour ſouveraine; il ſe pénetre des loix, & conſacre ſa vie au plus pénible & au plus noble de tous les emplois. Défenſeur intrépide de l'innocence, de la vérité, de l'honneur, de la juſtice, il ſe fait des amis. L'homme de bien auroit des autels au milieu d'un peuple de méchans; comment n'en trouveroit-il pas en France?

L'amour même que cette ſorte de mérite fait ſi rarement naître, & que la ſéduction enfante bien plus ſouvent, l'amour devient auſſi la récompenſe de l'homme vertueux. Une Demoiſelle noble, belle, & même riche, maîtreſſe de ſon ſort, avoit ſu lui plaire. Il obtint ſa main.

Heureux par la conſcience du bien qu'il faiſoit à ſes ſemblables: heureux par la félicité dont il jouiſſoit dans ſon intérieur, béni, aimé, Ninville ne ſen-

toit pas le cours des années : elles s'échappoient dans le silence. Sans passion, il eut les jouissances les plus douces ; & la raison fit pour lui ce que l'agitation & les plaisirs promettent à leurs partisans, sans jamais le leur donner.

Avec ce tableau, qui a si peu de modeles, l'Auteur fait contraster des mouvemens violens. Il raconte plusieurs exemples d'ames fortement passionnées, parmi lesquels nous distinguons sur-tout une femme que l'amour le plus impérieux avoit saisie, & qui, après avoir empoisonné son mari pour voler dans les bras de son Amant, finit par empoisonner cet Amant lui-même. Il peint avec la même énergie une joueuse dans le tems du système, & dont la fureur égale celle de Beverley.

L'histoire de son avare est de la même force. On sait que quand Law régissoit les Finances, il fut défendu à tout particulier de garder plus de 500 livres en argent chez soi. A cette nouvelle accablante, un Gentilhomme fort riche se retire à la campagne avec tous ses trésors, dont il dérobe la connoissance à sa femme. Il renvoie tous ses valets, publie

qu'il eſt volé, s'habille de bure, laiſſe ſa femme preſque nue, & ſe prive du néceſſaire. Cet homme avoit un neveu fort dégourdi, qui ſe met d'abord dans la tête que ſon oncle pouvoit fort bien n'être pas auſſi pauvre qu'il ſe diſoit. Il commença donc à épier toutes ſes démarches. L'avare ſortoit toutes les nuits, ſans doute pour aller ſentir ſes écus; mais où étoient-ils? c'étoit-là le myſtère.

Il faut qu'il ſoit éclairci. Notre eſpiégle ſavoit que ſon très-honoré oncle, fort différent de nos vieux Paladins, n'étoit pas d'une fort grande bravoure; & en lui inſpirant de la frayeur, il étoit bien sûr de lui tirer ſon ſecret. Voici les moyens qu'il employa. Il enduit de phoſphore les murs nus de la chambre à coucher du vieil avare, & y repréſente les figures les plus effrayantes & les plus hideuſes. L'infortuné, en rentrant le ſoir chez lui, avec ſa modeſte lampe à la main, crut voir l'enfer en jettant les yeux ſur ces murs, il fait un cri horrible: mais il fut bien plus effaré, quand il entendit une voix de Stentor qui penſa le faire évanouir en lui diſant: *Malheureux, on te vole à l'inſtant où je parle.*

Cette parole homicide eſt ſuivie d'un coup de fuſil qu'on entend dans le jardin : mon avare y vole ; il court à ſon tréſor, le trouve entier, & revient.

Son coquin de neveu, inſtruit de cette maniere de l'aſyle du tréſor, le dérobe une belle nuit, & va ſe livrer à la débauche, pendant que ſon oncle ſe livre au déſeſpoir.

Cette hiſtoriette, aſſez ſemblable, quant au fonds, au *Légataire univerſel* de Regnard, eſt fort peu intéreſſante juſques-là : ce n'eſt qu'un fait très-commun, & que pour cette raiſon nous avons fort abrégé ; mais l'Auteur rachete ces longueurs & ces inutilités par des réflexions très-profondes. Ici, il examine l'or dépoſé chez un avare, comme un don funeſte qui commence par lui ravir la tranquillité, le repos, le ſentiment ; qui le détache de tout ce qui eſt en droit de nous intéreſſer ; qui l'iſole dans ce monde, lui arrache l'ame, le prive de l'amitié & de l'amour, efface de ſon cœur la tendreſſe paternelle ; & qui ne le concentre dans un objet inanimé, muet & froid, que pour le tourmenter juſqu'au tombeau, par les deux plus grands enne-

mis des hommes, le desir d'avoir, & la crainte de perdre.

L'Auteur promene ensuite ses Lecteurs au Missisipi, & démontre toute la vanité des spéculations qu'on faisoit alors pour s'enrichir dans ces climats lointains. Nous ne le suivrons ni dans cette promenade, ni dans plusieurs autres.

Il arrive au système de Law, & peint fortement l'esprit d'agiotage, qui avoit gagné tous les esprits. Il nous représente cette foule d'hommes avides allant porter dans la rue de Quinquempoix, comme les Alchymistes dans des fourneaux, toute leur fortune, dans l'espoir de la voir augmenter & pulluler comme les têtes de l'hydre de Lerna. Il nous fait le caractere de Law, & nous le montre imaginant d'abord son vaste & dangereux projet dans l'Ecosse, sa patrie, se donnant un tourment inoui, pour que ses compatriotes l'acceptassent dans un tems où les especes d'or & d'argent se faisoient vivement sentir en Ecosse & en Angleterre; mais les spéculateurs Britanniques, plus avisés que les nôtres, rejettent le plan & son Auteur. Mépriſé, banni, même condamné à mort, il vient

en France. On le reçoit comme un génie. Placé à la tête des Finances, il donne une forme imposante à des papiers qu'on est forcé de prendre en payement. Dès ce moment, une révolution générale dénature toutes les fortunes. Tel qui tenoit le plus grand état, tombe dans la misere, & tel qui avoit monté derriere un carrosse modeste & simple, brille le lendemain dans un char doré. Sur la place de Vendôme & sous les yeux de Louis XIV, on établit des tentes, & ce ne sont pas nos Guerriers qui les occupent, elles sont destinées aux Agioteurs, & même aux Agioteuses. Il y en a de toutes les conditions, qu'on y voit arriver en foule. Jadis c'étoit le démon de la guerre ou l'idole de la gloire qui avoit animé les François; alors ce n'étoit plus que la soif de l'or.

L'illusion tomba bientôt, & l'ébranlement de tant de fortunes pensa ébranler l'Etat. Law est obligé de fuir de la France, comme il avoit fui de la Grande-Bretagne. Il arrive en Savoye: le Roi de Sardaigne le menace de le faire pendre s'il reste vingt-quatre heures dans ses Etats. Il se retire à Gênes; & l'homme qui avoit ruiné tant de familles, ne put

s'enrichir lui-même ; il mourut dans la misere.

Nous supprimons toutes les autres histoires sur la Bulle, sur la révolution morale qui se fit sentir alors à la France. Tous ces traits assez connus, seroient trop peu piquans pour nos Lecteurs ; & nous finissons.

LES REMORDS INUTILES,

Imprimés en 1759.

En entrant dans le monde, les sottises que je vis me donnerent envie d'en faire ; j'avois le malheureux avantage de pouvoir ne m'en refuser aucune : j'étois né avec une fortune considérable, & mes idolâtres parens n'avoient pas la force de me faire une seule représentation. Je me livrai à tous les goûts, à tous les amis, à toutes les femmes, à tous les marchands ; mais j'étois né avec de l'esprit ; je raisonnai bientôt : je vis que faire toujours des sottises, c'est être toujours dupe, & je résolus de les laisser à ceux dont le génie ne peut pas s'élever. Malheureusement le mien ne commençoit à prendre l'essor que pour voler vers la région des vices : j'avois été frappé dans le monde de quelques crimes heureux ; mon imagination trouva dans la gloire de leurs auteurs, la chimere qu'elle cherchoit : je la contemplai avec ce goût qui fait éclore toutes les maximes dont on

s'appuye ensuite dans l'ivresse ; je m'y livrai, & je devins criminel avant que d'avoir fait des crimes. Quand je vous parle ainsi, vous n'imaginez pas, sans doute, que je me sois souillé de ces noires horreurs qui doivent conduire à l'échaffaud. Non, l'homme d'esprit ne se fait point pendre ; & d'ailleurs, l'homme d'esprit, souvent criminel pour acquérir de la renommée, évite la honte d'une fin qui lui feroit perdre toute la gloire de sa vie. Mes forfaits ont désolé la société, sans donner aux hommes le droit de m'en exclure. J'ai été un de ces perturbateurs contre lesquels les Législateurs n'ont laissé aucun glaive, parce qu'ils ont prévu que leur génie les sauveroit toujours du châtiment de leurs crimes.

A l'âge de vingt-deux ans, me trouvant à la campagne, dans le voisinage d'une Demoiselle que ses parens retiroient du Couvent pour lui faire épouser un Gentilhomme que j'avois toujours haï, je la séduisis, dans l'espoir de corrompre le bonheur de mon antagoniste, & de donner à ce dernier un ennemi dans l'enfant qui naîtroit de moi.

Quelque tems après, ayant été convaincu que la jeune personne aimoit son mari, j'écrivis à ce dernier sous un nom emprunté, pour l'informer de ce qui s'étoit passé entre elle & moi; mais voyant que ma lettre étoit méprisée, je m'adressai à elle-même, lui reprochai avec une fureur si bien feinte l'oubli qu'elle avoit fait de ses premiers engagemens, & la menaçai de tant d'emportement, si elle ne désespéroit son mari par des refus constans, qu'elle obéit aux loix que je lui imposois; & ce dernier, accablé d'une inconstance aussi probable, crut alors que ma lettre étoit sincere, quitta sa femme pour prendre une maîtresse que je lui fis également enlever par un de mes amis; se battit avec ce dernier, eut le sort que j'aurois dû avoir, & périt, ainsi, victime constante de mes coups, sans pouvoir jamais se venger de ma cruauté.

Dans la même année, ayant été obligé de faire un voyage en Italie, la femme d'un bourgeois s'y prit de goût pour moi, & ne me trouva point insensible à ses avances; mais dès les premiers jours, le mari étant devenu jaloux, & m'ayant prié de ne plus remettre le pied

chez lui, loin de respecter la gloire & le repos de ma maîtresse, en prenant des mesures avec elle, je fis donner des coups de bâton à son jaloux, & fus cause qu'en rentrant dans sa maison, il la poignarda.

La même année vit naître un crime peut-être nouveau dans la nature. Je sollicitois un Régiment, & l'on m'avoit donné parole pour le premier qui vaqueroit; mais je ne comptois pas sur cette parole. J'avois un concurrent dont les parens étoient puissans : c'étoit un jeune homme qui sortoit de l'Académie. Je ne vis pas de meilleur expédient que de déshonorer mon rival : je lui fis des caresses, le fis tomber dans le piége de l'amitié; & après m'être emparé absolument de sa confiance, lui fis faire les liaisons & les démarches les plus extravagantes. Je le menois tous les jours à la Comédie, dans les loges des Actrices, dans les petites maisons les plus voluptueuses; je ne faisois pas un souper qu'il n'en fût prié. Eh! quels soupers! les grâces y disputoient aux plaisirs le don fatal d'enchaîner les ames. Je le menois quelquefois au cabaret; & là, maître de lui,

maître de son génie, je lui faisois boire à longs traits la mollesse avec le nectar : mes discours lui peignoient une vie toujours remplie, toujours délicieuse. C'étoient des confidences où il puisoit l'espoir de plaire à mille femmes par la facilité que j'y prêtois à toutes, des détails où il apprenoit à connoître leurs charmes; des tableaux où il voyoit confondus les plaisirs de la table, les plaisirs de l'amour; les charmes de la bonne fortune, & tout ce que les hommes adorent avant que de connoître la gloire. Du cabaret nous passions chez Eglé, chez Silvie ; & toute ma doctrine s'y trouvoit justifiée : je l'accoutumois ainsi à l'esclavage des plaisirs, & je me préparois une victoire complette sur sa raison. Le moment de me l'assurer arriva. Le Régiment de *** vint à vaquer. Je renouvellai mes démarches; mais elles alloient être inutiles ; & ce fut par le jeune homme que je l'appris : il vint me trouver, & me dit que ses parens avoient obtenu pour lui ce Régiment, & lui avoient signifié de se préparer à partir pour l'Alsace, où il étoit en garnison. Je remarquai qu'en me parlant il avoit l'air cons-

terné. Je pris delà mon texte : Adieu donc nos plaisirs, lui dis-je tristement ; j'en suis fâché ; je vous regretterai beaucoup. — Ah ! je vous regretterai bien davantage, répondit-il : je vous laisse au milieu des consolations ; mais moi, qui me consolera ? .... Silvie ne s'attendoit pas à ce terrible coup ; que deviendra-t-elle ? ..... Oh ! il ne faut plus que vous pensiez à elle, lui dis-je méchamment : ce n'est pas que je sois persuadé qu'elle vous oubliera ; mais il ne lui sera plus permis de s'occuper de vous : elle appartient par état à tous les hommes ; & le premier qui ..... Non, reprit-il avec douleur, personne ne me succédera ; je ne l'oublierai point, je ne veux pas qu'elle m'oublie ; je sens que je l'adore, & mon cœur .... Votre cœur tant que vous voudrez, poursuivis-je ; mais vous êtes obligé de la quitter, il faut que vous partiez : je sens que cela est fâcheux ; car enfin, si nous examinons l'objet & les suites de ce sacrifice, nous trouverons qu'il est bien triste de s'y voir condamné. Quitter tous les plaisirs, tout ce qu'on aime, pour aller tuer des hommes, & peut-être se faire tuer ! Il n'y

a là que de quoi gémir. — Eh bien, dit-il, en se jettant sur moi les bras ouverts, j'ai autant de courage & d'honneur qu'un autre ; mais la perte de ma maîtresse, & des intérêts où les miens ne sont nullement confondus, sont pour moi des objets si disproportionnés, que je ne balance plus. Je ne partirai point ; mais comment refuser ce Régiment ? .... Je n'y vois qu'un moyen, lui dis-je ; c'est d'écrire au Ministre, de lui apprendre que vous n'êtes nullement porté à servir ; qu'on a forcé vos inclinations ; que, quoique né avec toute la bravoure & tous les sentimens que votre naissance exige, votre goût est pour les occupations utiles de la Magistrature ; & qu'en un mot, vous vous sentez aussi peu porté à conduire un Régiment, que capable d'éclaircir toutes les obscurités d'un procès.

Il trouva cet expédient admirable ; (l'amour est un sophiste si éloquent !) il écrivit cette lettre déshonorante ; ses parens eurent beau tonner : Silvie, excitée par mes conseils, acheva d'affermir l'esprit en amollissant le cœur. Le Ministre profita de cette circonstance pour remplir les engagemens qu'il avoit pris avec moi.

Voici deux traits de ma vie qui ne doivent pas précisément être mis au rang des crimes, mais où tout homme corrigé doit trouver des sujets de remords. Ces deux anecdotes ont été imprimées ailleurs, mais défigurées par l'ignorance de ceux qui ont voulu, sur de simples rapports, en faire part au Public. Puisque le fonds en est connu, & que je me suis engagé à dire exactement la vérité, il faut que je répare l'infidélité des Romanciers qui m'ont prévenu, & que je les instruise eux-mêmes, pour m'accuser. Ils ont fondu ces aventures trop vraies dans d'autres que je crois purement romanesques. Les voici telles qu'elles me sont arrivées.

J'avois un jour dîné chez le Comte de ***, mon ami. Après avoir épuisé tout ce que la médisance & la fatuité inspirent à des petits-maîtres aussi courus que méchans, ou pour mieux dire, courus parce qu'ils sont méchans, nous nous demandâmes comment nous acheverions la journée ? La saison invitoit à la promenade, & il n'y avoit point ce jour-là de spectacle. Portés tous deux à lier une partie folle, nous y étions embarrassés, &

nous n'imaginions rien; car dans le monde on a un fonds de desirs, & très-peu d'idées. Le Comte enfin ouvrit un avis. J'ai envie, me dit-il, de te mener chez la petite de Termigni, que tu ne connois pas; elle est à la campagne, à deux lieues de Paris, & nous nous y amuserons d'autant plus que nous serons mal reçus..... Il me semble avoir entendu dire que tu avois eu Madame de Termigni, & que tu l'avois mal quittée? lui dis-je. — Oh! très-mal, répondit-il; c'est une folle avec laquelle il n'est pas possible de finir autrement: elle fait un métier pour lequel elle n'est pas née; elle veut être coquette, & est de complexion très-amoureuse: cela excede, & on est obligé de la brusquer, sans quoi il ne seroit pas possible de s'en débarrasser. — Je conçois ce que tu dis-là, répondis-je; mais si c'est sa constance qui vous a brouillés, crois-tu qu'il n'y ait pas quelque inhumanité à aller troubler son repos? — Cette réflexion seroit merveilleuse, si nous étions nés pour penser, me dit-il; mais je raisonne autrement que toi. Toute femme est née pour l'amusement d'un homme qui ne les envisage jamais que

d'après leur défaite. Inutiles alors, ou perfides, elles seroient perdues pour nous, ou redoutables, si nous ne les tournions à notre usage par des coups de génie : voilà tout ce que j'examine. D'ailleurs, la Termigni est jolie, & son petit désordre en me revoyant, le courroux que je trouverai dans ses yeux, ces mines qu'on fait parce qu'il en faut faire, tout cela m'amusera beaucoup. Au surplus, poursuivit-il, si tu t'intéresses vivement à elle, nous n'entrerons point ensemble ; tu resteras dans l'allée qui conduit à la maison ; & je te ferai avertir lorsque je l'aurai préparée aux petites hostilités que je lui destine.

Je n'étois pas au fonds plus honnête homme que mon ami ; j'adoptai l'expédient qu'il venoit de proposer, & nous partîmes. Arrivés à la porte, nous envoyâmes un laquais s'informer si Madame de Termigni étoit visible. Sa réponse fut qu'elle ne l'étoit pas. Nous renvoyâmes, avec ordre de dire que c'étoit le Comte de *** qui demandoit à la voir. Il revint accompagné d'une femme-de-chambre.

Bonjour, Mademoiselle, lui dit le Comte ; comment vous portez-vous? —

Assez-bien, Monsieur, à vous rendre mes devoirs. — Eh bien, continua-t-il, puis-je entrer? Madame sera-t-elle plus honnête que le sot à qui on a parlé? — Madame ne voit personne, Monsieur; & j'ai ordre de l'excuser auprès de vous. — Comment, de l'excuser? reprit le Comte: vous voulez rire; s'excuse-t-on quand on est jolie? Dites-lui, Mademoiselle, que c'est à moi que les excuses conviennent, & que je lui demande pardon de la petite incivilité que je lui donne la peine de me faire. — Je vais le lui dire, Monsieur, répondit cette fille; & je crois que Madame sera fâchée de ne pouvoir recevoir quelqu'un qui a autant d'indulgence que vous.

Elle partoit. A propos, Monsieur, dit-elle en revenant sur ses pas, Madame vous prie de lui renvoyer les lettres que vous avez encore à elle. — Des lettres, s'écria-t-il, des lettres! ah! oui; eh bien, Mademoiselle, dites-lui que je les lui renverrai dans le premier Mercure. — Elle ne vous les a pas envoyées de même, reprit-elle assez sèchement. — Oh! répondit-il, c'est qu'elle aime à faire courir ses gens, & qu'ils lui obéissent.

Pour moi, qui obéis aux miens, & qui ai d'assez grandes raisons pour les ménager, je ne puis me servir que d'une commodité publique. — En ce cas, Monsieur, poursuivit-elle avec mépris, je vous conseille de les garder; je dirai à Madame que j'ai oublié de vous les demander : il vaut mieux que je passe pour une étourdie, que vous pour un malhonnête homme. — Doucement, Mademoiselle, lui dit-il insolemment; vos fonctions se bornent à servir nos caprices; & vous rentrez dans votre état quand nous rentrons dans le nôtre. Elle voulut répondre. — Allez, Mademoiselle, ajouta-t-il; souvenez-vous de la petite leçon que je vous fais, & apprenez à votre maîtresse qu'on ne doit point faire de confidence à des domestiques aussi zélés que vous.

Cette singuliere conversation finit par le départ de la femme de-chambre, & nous remontâmes en carrosse. Le Comte me proposa en chemin de lire les lettres dont il venoit d'être question, soit qu'il voulût me prouver qu'il ne venoit d'être refusé que parce qu'il avoit été trop aimé, soit qu'il fût piqué de ce refus, & que pour s'en venger, il voulût confirmer

à

à mes yeux l'offense qu'il avoit faite à Madame de Termigni en la quittant. Il les avoit sur lui, & me les présenta. Je les lus, & j'avoue qu'elles firent de l'impression sur moi. Une entr'autres me toucha jusqu'à la compassion : Madame de Termigni s'y plaignoit d'un réfroidissement qui ne lui annonçoit que trop qu'elle alloit être quittée.

Votre mérite, lui disoit elle, votre enjoûment, vos qualités supérieures ont totalement dérangé l'ordre de mes idées. Je ne voulois que m'amuser avec vous, & il se trouve que je vous aime, & que je raisonne sérieusement sur l'amour. La tête ne vous a pas tourné comme à moi; un engagement vous paroît trop sérieux; & vous m'allez quitter de peur de vous laisser surprendre! Oui, je sens que vous me quittez; je me trouve sans courage pour m'y résoudre, & sans esprit pour m'en consoler ..... S'il est vrai, continuoit-elle, que vous goûtiez auprès de moi ce charme, cette séduction dont vous avez tant de fois voulu me flatter, pourquoi songer à rompre un engagement dont vous êtes satisfait? Je sais que vous vous devez à vos admirateurs, aux gens

qui comptent vos triomphes, & aux femmes qui voudroient les augmenter : mais ne peut-on avoir des goûts à soi ? Faut-il toujours vivre pour les autres ? Votre réputation est établie, & votre bonheur ne l'est pas. Ah ! Comte, je crois que les *autres* nous trompent. Leurs louanges sont des malheurs ; ils applaudissent à nos sottises pour en perpétuer la chaîne qui les amuse. Je crois plus, je pense que nous ne sommes qu'à demi-dupes de ces louanges, & que si nous nous écoutions au milieu du concert flatteur qu'elles portent à nos oreilles, nous entendrions notre cœur en gémir, & nous demander un autre bonheur. Interrogez-vous, & ne me sacrifiez pas à une illusion, qui, en vous trompant le premier, vous laisseroit un jour des regrets.

Je fus persuadé qu'une femme qui étoit coquette par état, n'auroit pas écrit une pareille lettre, si elle n'avoit eu le cœur naturellement sensible. Je compris qu'un commerce avec Madame de Termigni devoit avoir quelque chose de très-piquant, si on parvenoit à lui inspirer un goût véritable ; & sur cette idée, je conçus le dessein de m'en faire aimer.

Je pensai d'abord à me rendre chez elle, & à lui parler de bonne-foi de ma passion subite ; mais j'étois l'ami de l'homme qu'elle devoit mépriser : sa femme-de-chambre m'avoit vu, & pouvoit me reconnoître ; je sentis que je devois employer l'artifice.

Je montai à cheval le lendemain, mis très-simplement ; & lorsque je fus arrivé à la porte, je me fis annoncer sous le nom d'un valet-de-chambre de son pere. Madame de Termigni sortoit du bain, & étoit dans cet état de négligence où l'embarras d'être surprise ajoute tant à la beauté. Peu de femmes étoient faites comme elle ; il n'y avoit rien qu'elle ne pût laisser voir, & qui n'eût son attrait particulier.

Madame, lui dis-je, j'ai des choses à vous apprendre qui méritent toute votre attention, & ne permettent pas que je sois écouté.... Elle fit signe à ses femmes de se retirer, & elle leva sur moi des yeux où l'étonnement & la crainte étoient peints. Ne vous alarmez pas, Madame, poursuivis-je ; ce que j'ai à vous apprendre n'est nullement d'espece à vous causer du chagrin ; je ne serois

pas venu pour vous faire de la peine, quelque ordre qui eût pu m'y contraindre. Hélas ! ce n'eſt qu'à moi qu'il convient d'avoir des craintes : vous pouvez d'un ſeul mot me rendre malheureux à jamais.... Je me ſuis ſervi d'un nom reſpectable, Madame, pour m'introduire plus sûrement chez vous; je n'appartiens point à M. votre pere : le maître que je ſers eſt plus cher à mon cœur..... Un ſi tendre attachement annonce un maître reſpectable, me dit-elle, en me regardant, toujours avec embarras; quel qu'il ſoit, vous pouvez parler; je ſouhaite remplir les vues qui vous amenent chez moi. — Hélas ! repris-je, je crains bien que vous ne le ſouhaitiez plus quand je vous les aurai appriſes : il eſt des ſecrets qu'on ne devroit apprendre qu'après avoir mérité toute l'eſtime de ceux à qui on oſe les dire. — J'aime à voir des ſentimens ſi nobles dans un homme de votre état, me dit-elle, en fixant enfin les yeux ſur moi. — Dans une homme de mon état !.... Madame, il n'y a point d'état qu'on ne puiſſe ennoblir; l'amour peut nous donner ce que le ſort nous refuſe..... Je vois à préſent le deſſein

qui vous amene, répondit-elle; vous aimez une de mes femmes, & vous venez me la demander. — Une de vos femmes !... Ah! mon cœur eſt digne d'un objet plus noble ..... Mais, Madame, je m'égare, je ne fais plus ce que je dis; excuſez un trouble extrême qui n'eſt que trop naturel. Je lis dans vos yeux l'étonnement que vous cauſe un diſcours téméraire : je n'ai plus la force de continuer, & je ſuis autant agité par la douleur, que troublé par la honte. — Il eſt vrai que je ſuis fort ſurpriſe des propos que vous oſez me tenir, me dit-elle, en ſe troublant elle-même..... Soyez-le, Madame, m'écriai-je en tombant à ſes genoux; mais daignez m'écouter, daignez voir ma paſſion, mon déſeſpoir & mon excuſe.... Je lui dis mon nom, & cela la calma un peu; je lui peignis ma ſéduction; & quoique ce mot ſi prodigué ſoit toujours une excuſe & un titre auprès des femmes, j'appuyai les droits qu'il me donnoit par les détails les plus flatteurs pour elle. Toutes les confidences que le Comte m'avoit faites, je les lui fis à elle-même, & je les fis valoir. Toujours je parus n'y voir qu'une femme

tendre & charmante; ſes lettres lui furent répétées avec la paſſion qu'elles auroient dû inſpirer. Le Comte fut peint comme un malheureux indigne de voir le jour. Que vous dirai-je enfin? Je parlois à l'amour-propre, j'avois compté ſur lui, & il ne me trompa pas. Elle avoit pourtant bien des choſes à me répondre; mais ce même amour-propre qui avoit entrepris mon bonheur, n'avoit-il que mes louanges à lui faire valoir? Elle venoit d'être quittée, d'être humiliée; elle s'ennuyoit dans la ſolitude, & l'oubli des hommes alloit l'y déshonorer. L'amour-propre lui dit tout cela; il me peignit ſur-tout comme un vengeur. Son ingrat qui l'avoit mépriſée verroit retomber ſur lui l'opprobre qu'il répandoit ſur elle, ſi elle pouvoit m'afficher. J'étois aimable & couru; en me voyant amoureux, on jugeroit que le Comte avoit été lui-même quitté. Je viens de dire d'ailleurs qu'elle commençoit à s'ennuyer; l'ennui fait naître tous les beſoins, & mon amour lui offroit tous les plaiſirs. Quel moment pour ſe défendre!..... Elle ne réſiſta que pour m'enflammer, & nous y gagnâmes tous deux de ſentir

ce goût vrai que la facilité exclut, ou qu'elle étouffe.

Ce commerce établi si singuliérement, me fit un bonheur singulier. Je m'imagine que j'eusse été constant ; je fus du moins amoureux. Malheureusement, je me laissai deviner par le Comte ; il me plaisanta, & il devint jaloux ; l'un est dans la vanité, l'autre dans la nature. Je n'y fis pas assez d'attention : mon aveuglement lui laissa toute liberté auprès de Madame de Termigni ; il la vit, pleura à ses genoux ; (car nous pleurons après avoir méprisé, quand nos outrages ne sont plus sentis). Elle étoit née pour l'aimer, & elle se rendit à lui. Elle le pouvoit sans doute, elle le devoit ; & si en me quittant elle fut mériter mon estime par sa sincérité, j'étois obligé de lui épargner jusqu'aux craintes qu'une rupture peut laisser : mais je vois aujourd'hui mes devoirs, & alors j'étois incapable de soupçonner même les siens. Je me fâchai, je parlai en maître, & enfin j'exigeai que la porte fût désormais refusée au Comte. Elle le fut à moi ; mais avant ce coup d'autorité, elle m'écrivit la lettre la plus raisonnable. Je devins fu-

rieux. Malheureuſement elle m'avoit écrit, & les lettres adreſſées autrefois au Comte étoient reſtées dans mes mains. Je les portai à ſon mari, que je connoiſſois pour l'homme de France le plus jaloux & le plus violent. J'ignore l'uſage qu'il fit de mon horrible confidence; mais un mois après, Madame de Termigni ne vivoit plus.

Quelque tems après cette aventure, j'eus une affaire avec un de mes amis, & l'on m'ordonna de m'abſenter de la Cour pendant quelque tems. Je me retirai chez le Comte de ***, qui vivoit pour-lors dans ſes terres.

Je trouvai chez lui la Marquiſe de ***, que je connoiſſois peu, mais dont j'avois beaucoup entendu parler. Depuis ma derniere galanterie, qui avoit tourné au ſérieux, j'étois réſolu à me tenir ſur mes gardes avec les femmes, & à ne laiſſer à pas une le pouvoir de m'enflammer. Cette réſolution me donnoit, auprès de toutes, l'air indiſcret & impertinent. La Marquiſe, qui étoit eſtimable, me jugea au poids de ſes principes, & je m'apperçus aiſément qu'elle me mépriſoit. (Après l'amour, les femmes n'ont point

de sentiment moins caché que le mépris). Son amour m'eût rebuté : son mépris me piqua. Elle avoit de l'esprit & des charmes, de l'enjoûment & de la décence, des talens, de la modestie & de la raison ; je vis tout cela, que je n'aurois point vu sans son dédain. Je souhaitai de pouvoir tourner toutes ces qualités au profit du goût que je prenois pour elle ; & je fus fâché que la difficulté d'y réussir vînt principalement de la mauvaise opinion que je lui avois donnée de moi.

Le Comte étoit autant mon ami que le sien : je ne craignis pas de lui ouvrir mon cœur & de le consulter. Je suis charmé que vous m'interrogiez, me dit-il ; je voyois avec chagrin l'engagement où vous vous embarquiez : je vais répondre à votre confiance par la plus grande sincérité. La Marquise ne vous convient point ; elle est une de ces femmes qui jugent sévérement les hommes ; pour qui les agrémens ne sont quelque chose que lorsque le tout leur paroît digne d'estime ; & sur l'esprit desquelles les défauts ont tout le pouvoir des plus tristes circonstances. Vous savez que son mari

lui manqua dès qu'il l'eut épousée : ses mauvais procédés lui donnerent un esprit de retraite & de philosophie, qui dégénéra bientôt en dégoût pour tous les hommes : leur empressement à la rendre sensible, acheva de la rendre sage ; le peu de précaution qu'ils y apporterent, blessa son amour-propre, & l'irrita contre eux. Jugez d'après cela, s'il vous sera aisé de la toucher.

Je remerciai le Comte, & lui promis de renoncer à cette fantaisie ; mais nous sommes nés pour nous entêter, & je ne lui tins point parole. J'étois, depuis deux mois, dans un état aussi nouveau pour moi que plaisant pour les autres (car l'amour me rendoit sot) lorsqu'une étourderie heureuse changea tout-à-coup ma situation.

Lorsque j'avois été obligé de quitter la Cour, je venois de me lier avec Madame de Galéas, femme à la mode, qu'on subjuguoit par un soupir, & qu'on fixoit par une perfidie. Depuis que je m'oubliois auprès de la Marquise, je n'avois plus écrit à Madame de Galéas que des lettres froides, & qui étoient plutôt des preuves d'indifférence que des té-

moignages de fidélité. Madame de Galéas, persuadée que je ne l'aimois plus, s'étoit mise à m'aimer tout de bon; les lettres que j'en recevois étoient on ne peut pas plus tendres : c'étoit de la passion, des reproches, du désespoir. Une entr'autres, me parut si fort à la gloire de Madame de ***, & j'en trouvai les tendres invectives si propres à lui persuader la vérité de mon attachement, que je m'avisai de croire que si je pouvois parvenir à la lui faire lire, elle en seroit sûrement touchée. Plein de cette idée, mon parti fut bientôt pris, & la premiere fois que je me trouvai seul avec elle, je fis tomber cette lettre de ma poche en tirant mon mouchoir, & je pris congé d'elle un instant après. Voici cette lettre.

» J'ai cru jusqu'à présent que votre » infidélité n'étoit que l'ouvrage de votre » inconstance; & l'espoir de vous rendre » tôt ou tard équitable, m'a toujours » soutenue; mais les nouvelles que je » reçois m'ôtent jusqu'à cette foible con- » solation : vous aimez Madame de ***, » &, pour comble de maux, votre per- » fidie est l'ouvrage de ses vertus : vous

» avez pris un nouveau cœur auprès d'elle :
» ſes rigueurs, que vous euſſiez trouvé
» autrefois ridicules autant qu'aviliſſan-
» tes, ſont l'ame de votre paſſion ; vous
» l'aimez parce qu'elle eſt cruelle. Hélas,
» qu'eſt devenu ce tems où, plus rai-
» ſonnable, plus juſte & plus heureux,
» un nouveau ſentiment, une conquête
» nouvelle ne nuiſoient jamais à vos
» anciens engagemens ? Aimé & pris
» ſur le pied d'inconſtant, vos infidélités
» ne rendoient point malheureuſes les
» femmes que vous quittiez, parce que
» vous conſerviez pour elles une ſorte de
» reconnoiſſance qui leur faiſoit oublier
» que vous n'étiez plus que reconnoiſſant.
» Que ce tems eſt déjà loin de moi !
» Madame de *** a effacé de votre cœur
» vos défauts & vos vertus ; vous ne ſen-
» tez, vous ne penſez plus que par elle....
» Je promene actuellement mes yeux ſur
» ce verger où vos ſermens me ſoumi-
» rent à vos deſirs : hélas ! je n'y trouve
» plus que le tombeau de mon bonheur.
» Que ne puis-je du moins, loin du
» monde, loin des juges inexorables de
» la réforme, ſubſtituer à mes principes
» ceux de l'objet qui m'a ravi votre cœur !

» La conformité qu'il y auroit entre lui » & moi, vous rendroit peut-être. . . . » Mais que dis-je ? à quel espoir me » laissé-je entraîner ? Ne préféreriez-vous » pas toujours une femme qui a encore » tous les dons à vous faire, à celle qui » malheureusement vous les a tous faits ? « Il faut donc que je me dise que je vous » ai perdu pour jamais : je me le dis tous » les jours ; mais je sens que je vous » condamne moins que je ne voudrois » vous condamner : ainsi, je n'ai pas » même contre vous la ressource du dé- » pit. Quelle situation ! Vous ne la sen- » tirez pas, & mon malheur est complet. » Adieu.

Mon stratagême réussit au gré de mes vœux. Madame de *** lut cette lettre, & y fit cette attention qu'une femme doit toujours éviter lorsqu'elle veut fuir l'amour. Je m'apperçus bientôt qu'elle y avoit trouvé une écueil à son indifférence. Elle n'avoit jamais voulu prêter l'oreille à mes discours : elle commença à les écouter, & à m'apprendre le peu de foi qu'elle y ajoutoit. Je savois qu'une femme d'esprit qui ne veut point se rendre, évite constamment d'être persuadée, & ne fait

pas même connoître sa défiance. Je profitai de la surprise que l'amour lui faisoit, & insensiblement je l'amenai au point de n'avoir plus de ressource que dans sa vertu. Je remportois tous les jours de nouveaux avantages ; mais ma victoire me rendit ma fatuité. Je rougis de n'en être encore qu'aux aveux, & je sollicitai vivement une conclusion. Elle vit le vice de mon empressement, &, au lieu de se rendre, elle devint triste, rêveuse, plus dissimulée & plus tendre. Je lui disois quelquefois que je sollicitois mon rappel pour lui en faire le sacrifice : elle ne répondoit rien aux sermens que je lui faisois ; mais ses yeux me disoient qu'elle étoit persuadée que le jour que j'en recevrois la nouvelle, seroit le plus doux pour moi, & le plus affreux pour elle.

Avec de pareilles idées, vous concevez aisément qu'elle n'étoit pas disposée à seconder mes perfides desseins. Ce jour enfin qu'elle redoutoit tant, arriva ; je lui demandai un quart-d'heure, & j'étois persuadé que j'allois triompher. Enfin, lui dis je, mon exil est fini ; mais que l'usage que vous me forcez à faire de ma li-

berté, va peu reſſembler aux douceurs que je m'en étois promiſes ! Heureux de vivre auprès de vous le plus tendre des hommes ; ſi vous l'aviez voulu, j'euſſe mis la grace qu'on m'accorde au rang des triomphes que vous avez remportés ſur moi ; je n'y euſſe trouvé rien de plus précieux que le moyen qu'elle m'offroit de vous donner une nouvelle preuve de mon amour en vous la ſacrifiant : vous n'ignoriez point que j'y étois réſolu. Hélas ! de quel prix avez-vous payé les ſermens que je vous en ai faits ! Il faut donc que je me ſépare de vous, convaincu que vous ne m'avez pas même aſſez aimé pour craindre de me perdre... Quel tourment ! Je ne vous aurai donc adorée que pour me faire une loi de m'éloigner de vous. Ah ! Madame ! que dois-je penſer des femmes qui nous trompent, ſi celles qui nous aiment ſont ſi capables de nous déſeſpérer ?

Que l'état où je la voyois exprimoit bien le tourment de ſon cœur ! Elle me regardoit tendrement, & ne répondoit point. Elle étouffoit des ſoupirs qui exprimoient plus que les pleurs. Je commençai à me flatter : mais quel fut mon

étonnement, lorsque, loin de répondre à mon attente, je la vis se lever & se disposer à me quitter sans me dire un seul mot? Quoi! lui dis-je en l'arrêtant, est-ce-là tout ce que je vous inspire? Un mot, un soupir seroient trop, vous m'en jugez indigne..... Que voulez-vous que je réponde? me dit-elle. Ah!.... Elle s'arrêta à ce mot, & un moment après: Partez, reprit-elle, ma résolution est prise, éloignez-vous de moi; je vous écrirai quand vous serez à Paris.

Je ne puis m'expliquer ici: non, je sens trop que vous abuseriez..... Allez, partez, laissez-moi.... A ces mots, elle m'échappa; & comme je n'aimois plus assez depuis que j'avois plû, pour vouloir perdre mon tems auprès d'une femme à qui on ne pouvoit même arracher le mot d'amour, (car elle ne l'avoit jamais prononcé) je montai une heure après dans ma chaise, & je partis sans la revoir.

Elle me tint exactement parole, & je reçus, le surlendemain de mon retour, la lettre qui suit.

» Qu'ai-je fait en vous promettant de » vous écrire? Quelle foiblesse m'a assez

» séduite pour m'engager à perdre ainsi
» de vue le soin de mon repos, & le
» respect de ma réputation ? N'étoit-ce
» pas assez des avantages que vous aviez
» remportés sur ma raison ? faut-il que
» j'acheve de me perdre en vous les con-
» firmant ? Hélas ! à quelle extrémité me
» trouvai-je réduite ? que suis-je deve-
» nue, & que vais-je devenir ? L'a-
» mour.... Ah ciel ! puis-je me résoudre
» à prononcer ce nom fatal ? puis-je
» consentir à vous faire l'aveu d'une foi-
» blesse que rien ne justifie que l'excès de
» mon désespoir ?... Vous voilà donc ins-
» truit de mon amour : quel usage allez-
» vous faire de l'égarement où il me plon-
» ge ? Aurez-vous du moins assez de probité
» pour y voir votre ouvrage & pour le
» respecter ?... Le désordre de ma lettre
» vous prouve assez le trouble de mon
» cœur ; ce cœur n'étoit pas fait pour
» éprouver d'aussi cruels tourmens. Je vi-
» vois heureuse & tranquille ; un peu de
» vertu & beaucoup de raison m'assu-
» roient l'empire de moi-même ; la
» tranquillité de mon ame, mes réflé-
» xions & mes innocens plaisirs avoient
» fait prendre à mes devoirs l'air des amu-

» mens: vous m'avez fait perdre tout cela; » tout a changé pour moi. Cette soli- » tude n'offroit à mes yeux que les plaisirs » qu'on cherche quand on veut être rai- » sonnable : à présent, ma raison m'y » importune; je me promene dans ces » allées où vous m'avez trompée ; je » crois n'y chercher que mon ancienne » tranquillité, & je sens toujours malgré » moi, que je n'y cherche que votre idée, » & que je n'y trouve qu'elle. Voilà, » Monsieur, mon état & vos forfaits : » vous avez voulu jouir du désespoir » d'une ame tendre, & vous êtes satis- » fait ; mais cette ame vous accuse, & » ne méritoit pas de n'avoir à s'offrir » à vous que pour vous reprocher des » crimes «.

Des crimes! m'écriai-je.... Oui, je suis un malheureux ; j'ai troublé le repos d'une femme respectable ; j'ai joué la beauté, la raison, la vertu ; j'ai feint un amour que je ne sentois pas.... Malgré les noms qu'elle me donne, je vois qu'elle en murmure moins qu'elle n'en souffre.... Je lui dois une vengeance ; il n'en est qu'une pour une femme qui aime. Par- tons, elle meurt tant que je différe.

Je partis, & je crus l'aimer ; je voulus arriver par la porte du parc : l'amour me conduiſoit. Je mis pied à terre, & j'allai droit au petit cabinet où nous avions toujours fait nos converſations : je l'y trouvai. (Il y a des circonſtances où il ſemble que l'amour ait tout arrangé pour la chûte de la vertu). Elle fit un cri en me voyant, & ce cri expira ſur ſes lèvres. Je tombai à ſes genoux, & j'y reſtai pendant un demi-quart d'heure auſſi muet qu'elle, ne ſongeant pas même à mes remords, ne penſant rien. Elle ſoupira ; je reçus ce ſoupir avec un tranſport que l'Amant innocent n'éprouva jamais. Je lui parlai, & je la vis ſéduite ; mais il reſtoit à la perſuader. Ce moment ne fut donc pas celui de mon bonheur. Le retardement qu'elle voulut y mettre, fut plus propoſé qu'exigé ; & ce procédé plein d'amour irrita mes deſirs en me faiſant ſentir le reſpect : c'étoit un ſentiment nouveau pour moi ; mon cœur devoit en tirer plus d'avantages. Je cédai ſans combattre : ma docilité fit ſa ſéduction ; elle céda à ſon tour, & elle me perdit. Deux jours ſuffirent pour me rendre indigne d'elle ; je m'ennuyai, elle

le vit, & ses larmes ne me rendirent pas mes desirs. Je sentis qu'il falloit la quitter, pour lui épargner les derniers outrages.

Je partis peu de jours après; j'appris qu'elle étoit tombée malade, je voulus revenir auprès d'elle, je m'y crus résolu; mais pendant qu'on mettoit les chevaux à ma chaise, un ami vint me proposer une partie, & le plaisir emporta les remords. Madame de *** continua à être malade; elle avoit peut-être espéré mon retour: ma dureté combla sa douleur & ses maux; elle expira six mois après, en prononçant mon nom, peut-être avec horreur.

Voilà quelques traits d'une vie dont les instans ont été suivis des jours les plus longs & les plus tristes. Quand j'ai ouvert les yeux sur mon indignité, je me suis éloigné d'un monde que j'avois désolé. La solitude que je détestois, a été l'arrêt que j'ai prononcé contre moi: j'y vis depuis six ans, & je m'imagine bien que je n'en sortirai plus: ma vie est triste, & c'est ce qui m'y retient. Je ne dois plus avoir de plaisir après ce que j'ai fait.

Quelque horrible que soit en général le tableau sur lequel nous venons de fixer les yeux du Lecteur, nous croyons que l'aventure qui suit, offre un caractere d'horreur plus marqué, & une leçon plus utile. Nous l'aurions supprimée, si, nous proposant d'instruire, nous n'étions pas obligés de tout saisir; & si les personnes trop sensibles & trop foibles n'étoient pas obligées de tout apprendre.

RELATION

Imprimée il y a vingt-deux ans.

Je viens de recevoir une lettre d'un homme qui étoit mon ami, il y a un quart-d'heure, & que je suis obligé de ne plus reconnoître pour tel, parce qu'il n'est plus estimable. Voici le fait. J'avois connu cet homme, il y a six mois, chez une Demoiselle de vingt-cinq ans, qui avoit une si bonne conduite, que sa mere, qui en avoit une généralement respectée, la laissoit gouverner sa maison, & décider des gens qui devoient y

être admis. L'homme dont je parle y venoit tous les jours ; je m'apperçus bientôt qu'il étoit aimé : mais comme je ne suis pas d'un caractere à chercher des défauts aux autres, & que ce qui est fait par une personne intéressante me paroît aisément raisonnable, je ne fus ni surpris, ni fâché de son bonheur, & je crus sa maîtresse justifiée. Je m'apperçus cependant qu'il avoit un fonds d'idées qu'on ne pouvoit admettre dans aucun système ; & je l'accusois toujours intéreurement de mauvais cœur, lorsqu'il parloit, quoiqu'à la fin de la conversation il nous protestât toujours que ce n'étoit que badinage, amusement d'esprit. Il vouloit devenir mon ami ; je n'étois point porté à former de liaison particuliere, quoiqu'il n'y eût dans le fond de mes sentimens pour les hommes, rien que le plus estimable pût me reprocher. J'étois, à force d'avoir vécu, à-peu-près résolu à n'avoir point d'ami ; & je voulois faire comprendre à celui-ci, que, malgré ses prévenances, je n'étois pas disposé à devenir le sien ; mais sa maîtresse qui voyoit les sentimens de son Amant, & mes résotions, entra si bien dans ses intérêts, &

fit naître tant d'occasions de nous lier, qu'il fallut les satisfaire l'un & l'autre. Je cédai; & depuis ce moment, nous vécûmes tous trois dans la plus intime confiance. Il fut obligé, trois mois après, de retourner dans sa Province, ou du moins il y retourna. Il nous dit que son voyage ne seroit que de cinq semaines, & je le crus; mais Mademoiselle *** ne me parut pas le croire: elle pleura beaucoup en lui disant adieu. Des larmes aussi naturelles ne me firent faire aucune réflexion; mais enfin elle pleuroit toujours, & je commençai à soupçonner quelque cause secrete de cette triste habitude. Le jour si attendu se passa sans que nous le vissions paroître; la semaine s'écoula aussi sans que j'appriſe qu'elle eût de ses nouvelles. Je la voyois plongée dans une noire mélancolie: je n'osois plus lui faire de questions, ni encore moins essayer de lui donner du courage. Que dire à une femme qui pleure un infidele? Quand je vis cependant que les semaines s'accumuloient, je crus que j'étois obligé de prendre un peu plus sur moi. J'allai chez elle à l'heure où je savois que sa mere devoit dormir en-

core ; je passai dans son appartement, & me fis ouvrir sa chambre. Je la trouvai (comme elle passoit les nuits depuis longtems) assise sur son lit, & ayant la tête appuyée sur ses deux mains, qu'elle inondoit de larmes.... Je venois vous interroger sur une chose qui me paroît incroyable, lui dis-je ; mais je n'ai plus la force de vous parler ; vous m'instruisez avant que je vous interroge. Quoi ! Mademoiselle, il vous trahit ! il vous oublie ?... mais avez-vous de ses nouvelles ? donne-t-il du moins quelque raison ? — Aucune, répondit-elle ; mais je sais ce qu'il ne me dit pas. J'ai écrit ; je me suis fait instruire : ah ! j'en ai trop appris, & j'ai trop vécu..... Le reste de son discours étoit affreux. Il étoit infidele, il alloit se marier, & elle étoit enceinte. Je fis un cri en entendant ces dernieres paroles. Il ne me vint pas un mot à lui dire : j'étois dans un fauteuil à côté de son lit ; je voulus la serrer dans mes bras pour la consoler, je n'eus pas la force de me lever. Après avoir beaucoup rêvé, je ne vis que le parti de s'adresser au scélérat, & d'essayer de lui donner des remords..... Je vais lui écrire, dis-je

à

à cette infortunée, je vais lui apprendre son devoir, s'il est vrai qu'il l'ignore. Une lettre de vous ne suffiroit pas, puisqu'il vous a si lâchement trahie; il vous offenseroit sans doute par sa réponse. On ne rougit pas devant sa victime, mais on rougit devant son Juge; & je vais faire ma lettre dès ce moment même..... Il y avoit sur une table tout ce qu'il falloit pour écrire; je traçai ces mots à la hâte :

« J'étois étonné de la longueur de votre absence; j'en voyois tous les instans marqués par des larmes qui vous accusoient : je n'osois parler de vous; je craignois de vous savoir aussi coupable que vous me le paroissiez : j'ai cru enfin devoir m'instruire. Qu'ai-je appris! grand Dieu! Votre gloire exige que vous en soyez informé; car sans doute vous ignorez la moitié des choses qui vous intéressent ici, & vous ne croyez pas Mademoiselle *** instruite de celles qui vous intéressent où vous êtes. Elle a écrit, & elle sait que vous allez vous marier; elle ne vous a pas écrit, & vous ignorez qu'elle le sait, & qu'elle est grosse. Vous vous êtes trahis tous deux par trop de

délicateſſe. Vous avez voulu apparemment la forcer au mépris pour lui ſauver des regrets, & vous y avez employé le moyen, quelquefois ſuffiſant, d'un ſilence auquel elle eſt en droit de donner tous les noms. Elle a voulu, de ſon côté, vous ſauver des remords; elle ignoroit qu'il ne lui étoit pas permis de vous les épargner, & que c'étoit agir contre votre honneur. Elle ne ſoupçonnoit pas ſon état; cependant elle n'oublioit point qu'elle s'y étoit expoſée; mais elle avoit plus de délicateſſe que de crainte, & votre bonheur l'occupoit ſeul. Dangereux excès! fatal oubli de ſoi-même! vous vous en trouvez tous deux la victime; car je ne doute pas qu'après avoir lu vos devoirs, vous ne lui ſacrifiiez à l'inſtant votre nouvelle paſſion; & je ne doute pas non plus que ce ſacrifice qui va vous faire gémir, ne lui ſoit affreux, quoiqu'elle vous adore. Vous connoiſſant honnête homme, je ſuis très-tranquille ſur la promptitude de votre retour. Hâtez-vous d'écrire à Mademoiſelle ***, elle eſt dans un état qui engage toute votre probité: raſſurez-là ſur tout, & mandez-moi en particulier votre avis ſur la conduite qu'il faut qu'elle tienne ».

Il eſt aiſé de voir que dans cette lettre je le ménageois autant qu'il étoit poſſible. Voici l'indigne réponſe que je viens d'y recevoir.

« La pauvre nature humaine eſt bien heureuſe d'avoir un Avocat auſſi éloquent que vous l'êtes ; mais gagnera-t-elle ſon procès ? L'éloquence ne ſuffit pas aujourd'hui que tout le monde raiſonne profondément. Il y avoit autrefois des loix naturelles ; il eſt venu des uſages qui ont tout renverſé. J'en ſuis fâché pour l'honneur des Sages, qui triomphoient à nous donner d'excellentes leçons. Heureuſement pour eux, ils ſont morts avant la chûte de leur empire ; il n'y en a plus. Vous qui tenez encore à leur maxime, ſachez, mon ami, qu'on ne doit pas prononcer légérement le nom de devoir dans un tems où il y a autant d'eſprit. Tout devoir doit être fondé ſur une loi, & toute loi peut être conteſtée : un uſage ne l'eſt point ; la liberté de ſon origine conſacre ſon empire. Comme il eſt l'ouvrage du plus grand nombre, il eſt le lien de tous. La loi dit que quand on a *abuſé de la foibleſſe* d'une fille, on doit l'épouſer : elle a raiſon, en partant d'après

le principe qu'elle établit ; mais observez que ce principe émane des termes spécieux dont elle se sert, & qu'il n'y aura plus de devoir, s'il n'y a pas eu de séduction. L'usage démontre qu'il ne sauroit y en avoir. Il est établi sur l'expérience, sur la physique, sur la connoissance générale du sexe, & sur la connoissance particuliere du manége, & de la facilité des filles qui ne sont pas aussi riches que leurs Amans. Toutes ces choses ont fait voir depuis long-tems (à l'égard des filles du moins), que bien loin qu'un Amant devenu heureux doive regarder son triomphe comme une dette à acquitter, il peut au contraire, sans manquer absolument de politesse, soupçonner que ce triomphe combiné & consenti étoit un outrage qu'on faisoit à son cœur. Cela posé, vous voyez que j'ai très-peu de chose à vous répondre sur le fait de Mademoiselle *** : vous m'apprenez qu'elle est grosse, j'en suis fâché pour elle : vous me demandez mon avis sur cette grossesse, mon avis est qu'elle accouche.

MOURAT ET IGLOU,

OU

INDAMENA;

Anecdote tirée des Mémoires sur l'Isle de St. Christophe.

L'AUTEUR de cette Anecdote est une femme de qualité, & de très-grande qualité : elle veut garder l'anonyme ; nous respectons son secret.

*LETTRE de Madame la Comtesse de ***, à M. de Mayer, un des Coopérateurs de la BIBLIOTHEQUE DES ROMANS.*

JE ne vous ai jamais vu Monsieur ; mais je vous ai lu, c'est à-peu-près la même chose ; & vous ne devez pas m'en vouloir, de m'en tenir là. J'y perds sans doute ; mais cet éloignement est une suite de mon régime : j'ai le cœur trop

délicat pour le surcharger d'amis : quant aux gens de connoissance, j'aime mieux les lorgner que de m'en voir environnée, pressée. Les hommes connoissent-ils aujourd'hui des devoirs envers les femmes? en rempliſſent-ils ? Qu'est devenu le tems de cet aimable François premier ! médiocre Roi, si l'on veut, un peu vain, par trop inconséquent, trop dépensier du bien de ses sujets, mais bon Chevalier, franc, généreux : c'étoit sous son regne l'âge d'or des Dames. Le bon Henri IV les aima trop & trop peu ; il fit trop l'amour à la housarde. courut trop les grisettes, fut trop bon-homme ; on eût dit que la majesté du Trône & la galanterie de la Cour de France, cette galanterie qui, sous les derniers Valois, avoit attiré tous les étrangers dans ce Royaume, étoit descendue dans le tombeau avec l'aimable & trop foible Henri III. Permettez, Monsieur, que j'effeuille quelques fleurs sur le tombeau de ce jeune Roi : je suis femme ; il étoit galant : il aima les Dames à l'idolâtrie ; vous savez qu'il en perdit la tête : une maladie que le bon Roi Louis XII avoit été recueillir, je ne sais pourquoi, en

Italie, & qui fut l'unique prix de tant de sang, mina l'aimable Henri III. *Ambroise Paré*, son Médecin, crut faire un chef-d'œuvre en essayant le sublimé sur cette tête royale; & l'imbécille *Paulmier* crut le tirer d'affaire avec son antimoine. Je serois tentée de faire une sortie sur les Médecins; mais j'irois trop loin; je sens déjà que ma lettre est décousue: eh bien, je vais me laisser aller tant que ma fantaisie me conduira. Ne vous trompez pas, Monsieur, sur ce *Paulmier*; ce n'est pas le même qui, vrai Charlatan, entreprit de guérir Charles IX, réduit au plus triste état par les veilles immodérées, & par son amour pour la belle Touchet. Encore une fois, pardon; j'en reviens à mon apostrophe, & à Henri IV: ce Roi prit de trop grandes libertés avec nous, se mit trop à son aise, & y mit toute sa Cour. Le charmant Bellegarde lutta long-tems seul contre la contagion; mais le scélérat donna en même tems des exemples de légéreté qui n'ont été que trop imités. Aimer par-tout, mener dix intrigues de front, publier ses bonnes fortunes; voilà ce que fut Bellegarde. Qu'êtes-vous aujourd'hui? ô hommes!...

Louis XIII n'eſt pas un Roi à citer ; laiſſons ce petit Roi aſſervi au jeune de Luynes, tourmenter ſa mere, maltraiter ſa femme, exiler Mademoiſelle de Hautefort & tant d'autres : ſon regne peut, ſous le nom de Richelieu, tenir une place enſanglantée dans nos archives politiques ; mais il n'en tiendra pas dans les faſtes de l'amour. Sa Cour fut remplie d'intrigans en camail, à froc, à barete rouge ; on eût dit la Cour du Pape ; & autour de ces gens-là, nos grands Seigneurs figurant auprès de Richelieu, comme les Princes d'Italie autour des Cardinaux : de petits cabaleurs, des aſſaſſins timides, des conjurés indiſcrets & vains ; un frere du Roi ſi foible, ſi foible ; c'étoit pitié que cette Cour : des femmes cauſant, jaſant, intrigant : une Chevreuſe, la plus grande cauſeuſe de Cour qui eût jamais exiſté, tour-à-tour exilée & rappellée, impertinente & ſoumiſe ; une Reine qui ne ſavoit que laver ſes belles mains, écrire des billets doux, & révéler à l'Eſpagne le ſecret des affaires : que voulez-vous que devînt la galanterie parmi tous ces gens-là ? Eh ! quelle galanterie que celle d'un Roi qui venoit

s'asseoir & bâiller entre de Luynes & la Duchesse ! Cependant on donnoit des ballets ; car le Cardinal aimoit les fêtes qui exigeoient une grande dépense : sa maison ne coûtoit pas moins de douze mille écus par jour. Le calcul est effrayant ; mais lisez Rabelais, vous verrez qu'*il faut beaucoup de viandes pour nourrir de grands hommes*. On donnoit des ballets, dis-je ; mais que signifient tous ces ballets politiques, où l'étiquette mesure les pas, où l'on reste en place comme des termes, en attendant son tour ? Ces ballets étoient donnés à la Place Royale, pour la fête des alliances de France & d'Espagne ; c'étoient des courses. Les danseurs y acquirent le beau surnom de Chevaliers de la gloire ; j'aurois mieux aimé qu'on les eût appellés les Chevaliers de l'amour. Louis XIV eut quelque ressemblance avec François premier ; mais il s'aimoit trop, c'étoit un opéra continuel que sa personne, & les fêtes de sa Cour : hors les momens de représentation, ce n'étoit plus rien. Il vécut trop maritalement avec ses maîtresses. Cette vie casaniere rendit les Dames de sa Cour sédentaires. Que faire chez soi ?

s'ennuyer, ou filer le tendre : il fallut bien ouvrir nos sallons aux désœuvrés de Cour, il fallut bien s'occuper. Que ne fit-on pas? Enfin, les petits soupers nous ont perdues ; c'est maintenant sauve qui peut ; & me voilà précisément retombée à point nommé dans mon exclamation : mille pardons, Monsieur, des battues que je vous ai fait faire dans les bourées historiques. Je vous avouerai que je ne croyois pas vous mener si loin, ni si bien. J'en reviens à mes moutons : c'est, Monsieur, que je veux une petite place dans le premier Volume de la *Bibliotheque des Romans*. Voilà mes chiffons ; je vous défie d'en tirer un chef-d'œuvre ; & puis, est-ce que nous avons, nous femmes, des têtes à chef-d'œuvre ? D'ailleurs, je vous jure que je n'ai point de Teinturier : tous mes illustres amis savent à peine la Grammaire & l'orthographe : j'ai toutes les peines imaginables à déchiffrer leurs billets du matin ; jugez s'il y a de grandes ressources parmi les Comtes & les Ducs de cette espece. Mais vous, Monsieur, usez du droit que les femmes beaux-esprits donnent à vos pareils : marquetez mon ouvrage, teinturez-moi, Monsieur ;

permis à vous : & si je me plais mieux dans votre parure que sous mon négligé, attendez-vous à être prôné : c'est notre sort aujourd'hui ; nous prônons à tort & à travers, & nous poussons à la roue de la gloire.

Le sujet de mon Roman est puisé dans les Mémoires de l'Isle de St. Christophe ; dans l'Abbé Raynal, si vous l'aimez mieux. Il est inutile de vous dire que c'est par une suite des émotions que j'éprouvai à la lecture de cette Anecdote, que j'ai mis la main à la plume. Je me trouvois dans ce moment seule, mais seule dans le sens qu'y attache une jeune femme ; j'écrivis pour me désennuyer. Je finis, Monsieur ; chargez-vous de demander merci pour moi à vos Lecteurs ; ils ne sont pas toujours gens de bonne composition.

Je suis, &c.

P. S. M. Mayer nous ayant communiqué cette Lettre & le Roman, nous n'avons pas balancé à rendre l'un & l'autre publics. La Lettre est piquante, & il est peu de femmes qui pussent rapprocher tant de choses dans un

si petit cadre. L'ame penseuse s'y décele ; & il paroît que ses lectures sont étendues, & lui ont profité.

MOURAT ET IGLOU,

OU

INDAMENA.

La découverte du nouveau Monde changea le système militaire de l'Europe : la terre commença d'être respectée ; des vaisseaux hérissés de canons promenerent leur tonnerre sur les mers, & de leurs coups effrayans firent retentir les deux pôles. Un grand pont parut jetté au milieu des deux Mondes, & le commerce ouvrit toutes les communications : la guerre ne tarda point à s'emparer du domaine des mers, & de les rougir du sang des avides Européens. Des flottes nombreuses & rivales s'assemblerent sous des pavillons bizarres, & se disputerent des bancs de sable, des rochers, des Isles sauvages. L'homme libre fut chassé du sol qui l'avoit vu naître. La Gorée, le Sénégal devinrent tributaires tour-à-tour des

Eſpagnols, des Hollandois, des Anglois & des François : on vit le négre devenu un objet d'échange, après que les rives du Potoſe eurent été découvertes. Un juſte Ciel parut vouloir venger ces rives innocentes. La guerre, depuis deux ſiecles, a déchiré l'Europe, & la mer n'eſt plus que le théâtre immenſe de leurs naufrages, de leurs pirateries & de leurs combats. Louis XIV paya cher ſes conquêtes maritimes, & Louis XV fut trop puni d'avoir voulu les conſerver. Arrêtons-nous ; ce tableau rapproché ſuffit aux Lecteurs inſtruits ; ils ſavent qu'on ne fait plus la guerre en Europe depuis cent ſoixante ans que pour les Colonies. Remontons à l'époque de notre Roman, & tranſportons-nous ſur le lieu de la ſcene.

L'Iſle de St. Chriſtophe fut le berceau, a dit M. l'Abbé Raynal, de toutes les Colonies Angloiſes & Françoiſes. Les deux Nations y arriverent le même jour ; elles auroient dû s'attaquer, elles ſe réunirent, & combattirent l'Eſpagnol qui les avoit devancées. L'Eſpagnol, à cette époque (1625) étoit l'ennemi commun. La conquête de l'Iſle fut la pomme de diſcorde jettée entre les deux Nations ;

& pendant un demi-siecle, St. Christophe fut un champ de carnage. Enfin, par le Traité humiliant d'Utrecht (*), les Fran-

(*) Par l'article XII du Traité d'Utrecht, des 31 Mars & 11 Avril 1713, il est dit : « L'Isle » de St. Christophe sera possédée dorénavant » par les seuls Sujets de la Grande-Bretagne, » de même que toute la nouvelle Ecosse, ou » Acadie, avec ses anciennes limites; comme » aussi la Ville de Port-Royal, qu'on appelle » aujourd'hui *Anapolis*, & toutes autres choses » qui en ces quartiers-là dépendent desdites » terres ou Isles..... Les Sujets du Roi très-» Chrétien seront exclus à l'avenir de toute » sorte de pêche dans lesdites mers, baies & » autres endroits sur les côtes de la nouvelle » Ecosse; c'est-à-dire aux endroits qui sont du » côté de l'Orient, à la distance de trente lieues » desdites côtes, à commencer depuis l'Isle des » Sables inclusivement, & allant du côté du » Sud-ouest ».

Dans ce même Traité, l'Isle de Terre-Neuve est entiérement cédée à la Grande-Bretagne. Les François n'y peuvent demeurer au-delà du terme nécessaire pour pêcher, & sécher le poisson.

çois perdirent tout espoir, & les Anglois restèrent maîtres de l'Isle.

Nous possédions encore le Canada ; mais nous nous obligions à ne point attaquer les cinq Nations d'Indiens qui étoient sous la Grande-Bretagne. Dans ce même Traité, il est fait mention des Lettres-Patentes du Roi du mois de Mars 1713, qui admettent les renonciations du Roi d'Espagne, de M. le Duc de Berry, & de M. le Duc d'Orléans, du mois de Décembre 1700 ; les renonciations du feu Roi d'Espagne à la Couronne de France, du 5 Novembre 1712 ; la renonciation de M. le Duc de Berry à la Couronne d'Espagne (même date), celle du Duc d'Orléans à la même Couronne, du 19 Novembre 1712. L'Angleterre rassurée par ces renonciations, exige encore que la France n'acceptera pas à l'avenir d'autres avantages pour l'utilité du commerce de ses Sujets dans l'Espagne & dans les Indes, que ceux qu'ils ont eu du tems de Charles II. Ce Traité très-onéreux fut cependant reçu avec joie ; il fut heureux pour la France que la Reine Anne abandonnât ses Alliés, dans ces momens de crise où les François ne pouvoient qu'être réduits aux plus dures extrémités.

Du moins cette conquête paroiſſoit juſtifier l'acharnement des deux Nations rivales : l'air y eſt pur & ſerein ; les eaux abondantes & ſalubres : la terre étoit couronnée de boſquets d'arbres couverts d'une éternelle verdure ; un ſol fertile paroiſſoit ne ſe dépouiller que pour ſe reproduire ſur une ſurface plus riante & plus fraîche : c'étoient les beaux jours du premier printems du monde. Des habitations iſolées étoient répandues ſur ce terrein chéri des Cieux ; de nombreux troupeaux confondus enſemble ſembloient former un cordon mouvant autour de l'Iſle. Les Colons, heureux au milieu de cette abondance, font retentir les plaines de leurs chants ; ils offriroient une image vive du bonheur, ſi l'on ne voyoit point autour de leurs habitations le fouet ſuſpendu, & l'eſclavage.... Le Colon qui pourroit vivre dans cette terre fortunée ſans ſoucis & ſans affaires, eſt un tyran ; il commande à l'homme ; il envoie des Armateurs ſur les côtes d'Afrique, qui lui amenent des hommes juſques-là libres, & qui, pour différencier de couleur, ſont condamnés à l'eſclavage. Négres ingénus, qu'avez-vous fait ?

Pourquoi le Ciel n'a-t-il point encore armé vos bras? Et nous, pourquoi ne saurions-nous nous passer de Rafineurs & de Cuisiniers négres? Cependant l'esclavage est, dit-on, plus doux à l'Isle de St. Christophe que par-tout ailleurs: c'est un effet immanquable de la bonté du terrein. Il est bien rare que l'homme qui habite une terre abondante, & qui voit ses moissons couvrir la terre autour de lui, soit méchant : qui pourroit avoir aigri son cœur? comment ne seroit-il pas au contraire le meilleur des hommes?

Dans une de ces habitations, le sort avoit amené deux jeunes Negres : le sort (quelquefois aveugle dispensateur des bienfaits de la nature) avoit prodigué à Mourat & à Iglou, des qualités qui, dans leur état d'esclavage, ne pouvoient que leur faire mieux sentir le poids de leurs chaînes. Ces malheureux, bien différens de leurs compagnons d'infortune, avoient une ame, une ame dont se seroient honorées les personnes les plus délicates. La conformité d'âge, de goût, de besoins, de desirs même, les avoit rapprochés ; & de ce rapport étoit née une amitié rare & forte. C'est mal dire, que

de donner le simple nom d'amitié au sentiment qui les rappelloit sans cesse l'un vers l'autre : ils étoient heureux de se voir, de s'entendre, d'être assis sous le même cotonnier. Durant ces jours que Dieu assigna à l'homme pour connoître le repos, & que l'homme libre n'a pas osé ravir à son esclave, dans ces jours où une apparence de liberté semble cacher aux Negres leurs fers, où ils peuvent s'éloigner de l'œil du maître, & retourner avec leurs égaux, on voyoit toujours ensemble Mourat & Iglou ; quand on ne voyoit que Mourat, c'est que Mourat cherchoit Iglou ; & quand on ne voyoit qu'Iglou, c'est qu'Iglou cherchoit Mourat. Un jour, jour mémorable pour l'amitié, Iglou s'élançant avec transport sur Mourat, l'enchaîna de ses bras, & lui dit : Jure-moi, jurons-nous de ne jamais nous séparer : Iglou, promets-moi de ne jamais me faire de mal. Du mal, disoit Iglou, ce seroit m'en faire que de me quitter, que de m'oublier un moment ; tiens, Iglou, avant de fermer ma paupiere, je regarde si tu es auprès de moi ; je t'y vois, & je m'endors ; je dis, Iglou veille pour moi ;

quand tes travaux ſont trop lourds, tu ſais avec quel plaiſir je les partage, tu vois combien ils me paroiſſent légers; quand tu pleures, tu vois mes yeux auſſitôt baignés de larmes: ne nous ſéparons jamais, Iglou; & ſi nos maîtres vouloient nous vendre l'un ſans l'autre, promets-moi de tromper leur cupidité; moi je me donnerai auſſi-tôt la mort: moi je la recevrai au même inſtant, répond avec vivacité Mourat..... Eſt-il en Europe beaucoup d'exemples d'une auſſi tendre amitié? Des Européens euſſent-ils mieux ſenti, mieux exprimé ce qu'ils ſentoient? N'eſt-ce pas-là le ſublime de l'amitié, de cette amitié qui mérita une place dans les cieux à Caſtor & à Pollux? Que les journées paſſées dans le ſein de la confiante amitié ſont douces! Hélas!..... Qu'on me pardonne ce ſoupir... Je ſuis femme, & l'on ſait bien que nous ſommes condamnées à n'avoir jamais d'amis.. Que le ſentiment que nous inſpirons eſt turbulent! comme il paſſe vîte! c'eſt preſque un éclair; auſſi brillant, mais auſſi fugitif. Eh! que nous ſommes loin de l'amour! Je rougis de le dire; le mot nous eſt reſté; mais que nous lui avons

donné d'autres significations ! L'affiche est encore belle ; c'est tout.... Je reviens aux deux Negres. Hélas ! j'ai chanté les derniers jours de leur bonheur. Qu'on se souvienne de cette Fable charmante de l'inimitable la Fontaine, & qu'on dise en songeant à Mourat & à Iglou :

Amour, tu perdis Troye.

Une jeune Negresse (son nom est Indaména) s'offrit aux regards des deux amis. Indaména, à la couleur près, étoit une beauté accomplie : sous un front d'ébène, ses yeux étinceloient de mille feux ; sa peau étoit du plus beau noir, & aussi fine que le plus beau satin ; une ceinture & une écharpe lui servoient de vêtement & de parure ; sa taille svelte & élancée, sembloit céder avec souplesse à tous ses mouvemens ; sa jambe étoit faite au tour ; & son pied mignon étoit capable d'inspirer tout seul de l'amour. Indaména étoit vive, légere ; le son du galoubet ne se fit jamais entendre à son oreille qu'elle ne marquât la cadence avec son pied. Elle chantoit avec justesse & avec goût ; elle étoit gaie, & paroissoit plutôt faite pour inspirer une grande

passion que pour la sentir. O Indaména ! tous les feux de l'amour brilloient dans tes yeux ; pas un de tes traits n'avoit effleuré ton cœur. Dans un pays moins policé, sous une peau blanche, Indaména auroit pu être coquette avec sécurité ; elle auroit pu, d'un coup d'œil, faire vingt esclaves, sans jamais compromettre son cœur. Que le sort de semblables femmes mérite tout à la fois d'être envié & d'être plaint ! Quel jeu cruel & coupable que celui qui les fait badiner avec la tendresse qu'elles inspirent ! Quel triste état que celui de jouer toujours un rôle, & de n'être jamais le héros de la scène ! Mais où vais-je ? Est-ce à moi de dire tout cela ? Innocente Indaména, reviens effacer le noir qui gagne mon esprit : Ah ! non, ce ne sera pas toi ; je vais bientôt te donner des larmes.

Que de caresses ! que de soins ! Quelle preuve peux-tu demander qu'Iglou & Mourat ne soient prêts à te la donner ? Tout te dit que les traits qui sont partis de tes yeux ont fait des plaies profondes ; tu regnes uniquement, tu regnes seule sur leurs ames. O qu'ils sentent la pesanteur de tes fers ! regarde-les : ils ar-

roſent tes pieds de leurs larmes ; avec quel empreſſement ils achevent l'ouvrage qu'un maître leur a commandé ! Un torrent eſt-il à traverſer, ils ne ſe diſputent point qui de ſes bras nerveux portera une auſſi douce charge : leurs mains jointes te font un brancard qu'ils balancent mollement. Heureux amis, heureux amans ; qui ne leur envieroit un poids ſi doux ? c'eſt l'amour, c'eſt le plaiſir, c'eſt tout ce qu'ils aiment qu'ils ſoulevent, qu'ils tiennent, qu'ils ſerrent dans leurs bras ; combien ces étreintes dûrent te paroître touchantes ! c'étoient les premieres. En eſt il qui les vaille ? Eſt-il une careſſe qui vaille le premier bienfait de l'amour ?

Etrange effet de ce ſentiment ! il iſole l'homme honnête qui le ſent pour la premiere fois. Sans doute, c'eſt à l'amitié à recevoir la premiere confidence ; mais n'eſt-on pas long-tems, quelquefois, à ſentir le beſoin d'une confidence ? Si je ne généraliſois point, ſi je parlois ici pour le compte des femmes, je dirois heureuſes celles qui ſont aſſez prudentes pour ne point confier le ſecret de leur cœur à une amie. Hélas ! & j'en con-

viens à mon grand regret, l'amitié parmi les femmes cache souvent de grandes perfidies : c'est presque toujours une rivale cachée qu'on embrasse dans son amie ; Nisus & Curiale, Castor & Pollux n'étoient point des femmes. O divine amitié ! nous allons voir de quelle maniere Mourat & Iglou te furent fideles.

Mourat cultivoit le même champ qu'Iglou ; ils se voyoient autrefois, ils s'entendoient, ils se touchoient presque ; maintenant ils sont à une distance marquée ; ils sont rêveurs, ils paroissent distraits, ils ne se demandent plus *où es-tu ? d'où viens-tu ?* il semble qu'ils craignent de s'interroger. Iglou voit Mourat chercher la solitude ; Mourat voit Iglou s'asseoir seul auprès d'un cotonier : Ah ! ne croyez point qu'ils se haïssent ; ne croyez pas que ce feu de l'amitié qu'ils ont entretenu jusques-là avec tant de soin, soit étouffé sous une cendre froide : vous vous tromperiez. Un chasseur Anglois tire un coup de fusil tout auprès d'eux ; aussi-tôt Mourat & Iglou se levent & s'écrient en même tems : Es-tu-là, mon cher Iglou ? est-ce-toi, Mourat ?... L'effroi passé, ils retombent sur l'herbe ; enfin, sans s'en

appercevoir, la nuit eſt venue ; ils ſe ſont ſéparés. Quelle journée avoit paſſé Iglou ! comme il étoit triſte ! Ah ! ſi je pouvois oublier Indaména, diſoit-il ; l'oublier ! eh ! à qui tiendrai-je donc, ſi je puis oublier ainſi ce que j'aime ? O Mourat ! que ne puis-je te dire : tu l'aimes, je l'aime auſſi ; mais prends-la, elle eſt à toi !... L'heure où ils devoient rencontrer Indaména s'approchoit ; ah ! elle avoit déjà ſonné dans ſon cœur, long-tems avant que le tems l'eût annoncée ſur l'airain. Irai-je, diſoit-il, au-devant de ſes pas ?

Je peints l'inquiétude de Mourat en peignant celle d'Iglou : mêmes combats, mêmes irréſolutions, mêmes tendreſſes ; mais Mourat (ah ! ſans doute il étoit meilleur ami) s'étoit apperçu le premier de l'abſence d'Iglou ; il en avoit été inquiet ; Iglou, s'écrioit-il, Iglou, où es-tu ?..... Iglou, revenant dans ſa cabane, entendit la voix de ſon ami qui l'appelloit : à cette voix ſi douce, il répond : J'y allois. Les voilà étroitement ſerrés dans les bras l'un de l'autre ; leur cœur n'avoit point changé ; le plaiſir de ſe retrouver le faiſoit encore battre ; mais

ils

ils ne se regardoient point : leurs ames étoient coupables : hélas ! elles étoient remplies de pensées jalouses & tourmentantes ; ils s'embrassoient en pleurant : ces pleurs étoient un aveu secret des reproches qu'ils se faisoient. Qui de nous?... Mais pourquoi vais-je chercher des exemples ailleurs qu'en moi-même ? J'eus une amie ; le dernier jour qu'elle me pressa dans ses bras, que de larmes furent répandues ! Comme elle étoit tendre ! c'étoit son dernier adieu : ces épanchemens extraordinaires sont presque toujours suivis de crises affreuses..... La nuit redoubla ses ombres ; les deux amis se séparerent.

Que les nuits sont longues pour un Amant qui flotte encore entre la crainte & l'espérance ! l'œil ne peut se fermer ; il cherche le fantôme qui persécute sa pensée, & tient ses sens éveillés : une main invisible accumule sur son cœur, de moment en moment, traits sur traits. Blessé de tous côtés, sans sentir ses blessures, de quelque côté qu'il se tourne, il trouve une plaie ouverte ou prête à s'ouvrir. Que le retour du jour paroît alors bienfaisant ! comme on sort volontiers de ce lit d'épines ! comme on s'é-

loigne de l'enceinte qui nous dérobe pendant une nuit entiere la vue de ce qu'on aime! Mourat & Iglou étoient dans les champs avant le lever de l'aurore; Mourat, plus heureux, avoit rencontré Indaména.

Indaména ingénue, & qui n'avoit encore rien ſenti, Indaména, que je puis comparer à une jeune roſe épanouie ſur ſa tige, qui cede à tous les vents, & pare également le ſein de la fraîche Eglé, & celui de la vieille Théone, étoit prête à s'abandonner, en même tems, à Mourat & à Iglou; également chérie par l'un & par l'autre, rien ne lui diſoit qu'elle ſeroit plus mal dans les bras d'Iglou que dans ceux de Mourat: l'amour ne lui avoit pas dit, non plus, dans les bras de qui elle ſeroit mieux: ſon cœur n'avoit point prononcé cette tendre excluſion qui fait le bonheur des Amans, le charme de l'amour, & les délices de l'amitié. Quand on eſt encore toute à tous, on n'eſt pas encore digne d'être heureuſe: Indaména l'ignoroit, & c'eſt là ſon excuſe. Son organe étoit ſi beau! .... Sans avoir donné à ſa voix ce timbre retentiſſant qu'Amour nous communique, elle inſ-

piroit, en parlant, mille émotions à Mourat ; & plus Mourat paſſoit de momens auprès d'elle, plus il devenoit infidele à l'amitié. Indaména s'éloigna ; Iglou revint prendre ſa place : à ſon approche, Mourat étonné du peu qu'il ſentoit, chercha ſon cœur. O ciel ! s'écria-t-il avec ingénuité, qu'a-t-elle fait ? je n'ai plus mon cœur, Indaména me l'emporte ; je ne ſens plus rien auprès de mon ami Iglou..... Après quelques momens, il s'écria : Je commence à me retrouver ; voici ma chaleur premiere, voici l'endroit que mon ami a toujours fait battre ; mais quelle différence ! Indaména fait frémir, fait treſſaillir tout mon corps ; oui, tout mon corps eſt cœur, quand je ſuis auprès d'elle ; il n'y a qu'un mois que je l'ai vue ; il y a ſi long-tems que j'ai vu Iglou : l'amitié eſt donc bien petite ; l'amour eſt donc bien grand..... Cependant il ſe calmoit : Iglou parloit ; il ſe trouvoit auprès de lui plus tranquille : le plaiſir qu'il éprouvoit étoit moins agité : Le plaiſir que j'éprouve avec Indaména, diſoit-il, eſt toujours ſuivi d'un deſir ; celui que j'éprouve auprès de toi, mon cher Iglou, eſt tout plaiſir. Iglou lui ré-

pétoit à-peu-près la même choſe. Iglou oſe révéler tous ſes ſecrets : Mourat ne le regarde point avec des yeux de colere : Qu'elle faſſe un choix entre nous, dit Iglou, qu'elle faſſe un choix.

Il falloit les voir recherchant Indaména, tombant à ſes pieds, en même tems la conjurant de prononcer ſur leurs deſtinées : il falloit les voir tremblans, ſans voix, craindre d'entendre l'arrêt fatal : Indaména, également ſollicitée, ne ſavoit ſur lequel s'arrêter : enfin, elle tourna ſes regards ſur Iglou ; elle alloit parler. . . . Arrête, chere Indaména, arrête, lui dit Mourat, renvoie cet arrêt qui doit être fatal à l'un de nous, renvoie à demain... Il s'éloigna d'elle, & diſoit : Indaména ou la mort, la mort ou Indaména.

Iglou venoit ſe jetter dans les bras de Mourat, & lui diſoit : As tu ſoif ? bois mon ſang, & laiſſe-moi Indaména : Bois le mien, diſoit Mourat, mais ne me ravis point Indaména —. N'es-tu plus mon ami ? s'écrioit Iglou —. N'es-tu plus le mien ? s'écrioit Mourat —. J'en mourrai, diſoit Mourat. Serois-je aſſez lâche pour te ſurvivre ? diſoit Iglou, moi

cauſer ta mort ? Moi cauſer la tienne ? Ils ſe regardoient, frémiſſoient, ſe ſerroient dans les bras, l'un de l'autre, avec fureur, ſe repouſſoient : l'amour, la rage, l'amitié, le déſeſpoir.... Malheureux amis ! Indaména reſtoit encore libre ; ils n'oſoient ſe diſputer ſon cœur ; ils n'oſoient s'approcher d'elle, dans la crainte de s'affliger mutuellement ; ils avoient aſſez de force pour balancer ; ils n'en avoient pas aſſez pour s'en éloigner : quelqu'amis qu'ils fuſſent, ils n'avoient pas cet héroïſme qui leur eût été ſi néceſſaire pour céder Indaména à ſon ami. Ah ! ſans doute ce ſacrifice eſt impoſſible, puiſqu'ils ne l'ont pas fait.

Iglou & Mourat deviennent deux objets de pitié pour tous les Colons de l'Iſle de Saint-Chriſtophe. On admire une amitie ſi rare : les ames neuves, qui peuvent ſentir l'énergie de ces ames de feu, leur donnent des larmes ; car nous n'approuvons qu'en raiſon de ce que nous ſommes capables de ſentir & d'exécuter : mais l'homme peut-il ſoutenir un combat auſſi violent ? le choc de deux paſſions fortes eſt au-deſſus de ſes forces. C'eſt à la ſuite de ces violentes ſecouſſes que la

mort paroît un bien, qu'on la desire, qu'on l'appelle, qu'on se la donne; nous courons au-devant d'elle, & tout ce qui peut nous la procurer devient un bienfait..... Pourquoi ma plume semble-t-elle se refuser à écrire? Ma main tremble..... Il faut achever.

Le jour étoit sombre, le ciel orageux, la foudre se promenoit sur les toîts paisibles des habitans de l'Isle. Iglou & Mourat voient Indaména prendre le chemin d'un abri qu'une roche formoit: ce n'est ni le platane, ni l'accacia qui ombrage cet asyle: c'est le ciprès, c'est le mancelinier, qui est l'arbre de la mort. Ils ne se sont point interrogés: ils ne se sont point communiqué leurs desseins; ils marchent; ils n'ont rien à se dire; ils arrivent: ils sont aux pieds d'Indaména; ils lui prodiguent ces tendres noms que l'amour inventa; ils l'accablent des plus vives caresses; ils la pressent dans leurs bras; ils versent des larmes, l'embrassent, l'embrassent encore, s'éloignent, reviennent à elle; & tous les deux, au même instant, lui plongent un poignard dans le sein: ses yeux se ferment pour jamais: elle n'est plus; ils mêlent leurs

larmes avec son sang ; elle est encore dans leurs bras.

Un Esclave les apperçoit, il court avertir ; on vient : on les trouve dans les bras l'un de l'autre : ce n'est pas la mort qu'ils craignent ; ils se la donnent au même instant : c'est Iglou qui perce le cœur de son ami, c'est Mourat qui perce celui d'Iglou.

L'AMOUR PRÉCEPTEUR,

Imprimé sous le titre d'ANECDOTE, en 1760.

MADEMOISELLE**, qui a beaucoup de part à cette aventure, n'a pas voulu l'écrire elle-même : c'est une trahison de sa modestie ou une erreur de son amour-propre, car personne n'écrit mieux qu'elle : elle a l'esprit comme le cœur, extrêmes l'un & l'autre : on sera charmé de la connoître un peu particuliérement ; & je vais, à ce dessein, commencer son histoire par son portrait : mais que dis-je ? on la connoît parfaitement, & on la nommera sans peine : ses talens, son esprit, ses billets enchanteurs l'ont rendue célebre dans tout Paris : cependant il y a des choses à détailler : les réputations les plus étendues sont toujours des représentations imparfaites.

Avec beaucoup de pouvoir sur les esprits foibles, si elle vouloit s'en servir, elle a le plus étonnant empire sur les esprits les plus forts, & elle s'en sert.

Il n'y a cependant aucun art dans tout cela : c'eſt une lumiere perçante qui lui fait diſcerner la vérité de toutes choſes à travers les voiles les mieux tiſſus, & une éloquence extraordinaire qui perſuade qu'elle l'a connue, & qu'il faut s'y rendre : lorſque l'éloquence n'y ſuffit pas, le zele, le feu de l'ame viennent à ſon ſecours ; c'eſt alors un torrent : elle entraîneroit l'indolence la plus ſtupide.

Les indifférens, ces eſprits froids, que toute idée étonne, que tout ſentiment contrarie, croient ſes paſſions redoutables : rien n'eſt moins vrai ; mais il faut bien qu'elle ſoit mal jugée par des gens qui ſont forcés de ſe trouver ſi inférieurs à elle : ce ne ſont pas les premiers mauvais juges que l'amour-propre ait fait ſous le voile de la raiſon.

Je ne dirai rien de ſon état : ce n'eſt pas qu'elle pût perdre par-là aux yeux des perſonnes qui ne jugent que d'après la vérité ; mais elle perdroit aux yeux de ceux qui ne ſavent pas combien Céſar prouvoit le caractere de ſon ame élevée, en diſant qu'il vaudroit mieux être le premier dans un village, que le ſecond dans Rome.

Je passe maintenant à son aventure : l'Amant dont il sera question est le Marquis de **. Après lui avoir vu pour elle toute cette tendresse qui peut seule satisfaire une femme qui n'auroit rien aimé, si elle n'avoit cru être toujours aimée, elle s'apperçut qu'il n'avoit plus d'amour ; & l'envie même de s'aveugler ne put arrêter le prompt désespoir dont cette découverte devoit l'accabler. Elle fit des reproches : le Marquis répondit (comme tous les autres hommes) qu'il n'étoit pas changé ; mais il l'étoit trop réellement pour tromper un cœur tendre : leurs conversations ne furent plus que tristes ; le Marquis ne put en supporter l'ennui : il disparut.

Mademoiselle ** pensa mourir de douleur ; mon étonnement est qu'elle ait pu résister à l'amertume de ses pensées. Quelques jours après, elle apprit qu'il n'y avoit nulle trahison, nulle lâcheté dans la fuite du Marquis, mais beaucoup de cette maladie qui dévore sourdement le cœur, & fait périr dans de cruels tourmens ceux qui en sont attaqués : c'étoit la consomption. Elle n'en fut point surprise ; elle rapporta à cette cause mille

accès de mélancolie qu'elle avoit mal interprêtés, & qui lui avoient fait souvent répandre des larmes. Comme c'eſt une maladie de l'ame, elle, qui a une ame ſi tendre & ſi éclairée, comprit combien ſon Amant avoit beſoin de ſecours : elle employa tout pour découvrir le lieu de ſa retraite ; le hazard la ſervit au gré de ſes vœux : elle vola vers lui.

Le Marquis frappé à ſa vue, fit un cri, & ne prononça pas un mot : elle ne ſe hâta point de le tirer de cet état : il la prévint, & la regardant fixement : J'admire l'excellence de votre ame, lui dit-il : quoi ! vous ne vous laſſerez point d'aimer un homme odieux, inſupportable ! . . . Non, je ne me laſſerai jamais de vous aimer, lui dit-elle ; j'en ai fait le ſerment, j'y ſuis fidelle, je le ſerai toujours. Si ma conſtance vous étonne, vous ne connoiſſez pas l'amour. — Ah ! je le connois & je l'admire, reprit-il ; mais mon cœur n'eſt plus capable d'en éprouver les douceurs : je me regarde comme un monſtre de ne plus rien ſentir pour vous.... Ce n'eſt qu'un malheur, répondit-elle ; mille femmes ont été dans le même cas, & en ont gémi ſans ſe plaindre : je ſuis

incapable de vous le reprocher ; rassurez-vous, ne rougissez point d'un malheur commun ; il faut donner à tout le nom qu'il convient : on est foible quand on rougit trop aisément. — Ah ! dit-il, je me vois, & je me déteste ; votre générosité est perdue pour vous, & ne sert qu'à m'humilier.... C'est la suite de la situation de votre ame, mon cher Marquis ; mais votre état n'est pas désespéré : la dissipation, le plaisir vous feront une imagination nouvelle, daignez les chercher.... Chercher le plaisir ! Mademoiselle, y pensez-vous ? Eh ! le trouve-t-on quand on le cherche ? Ennemi de l'indifférent qui l'ignore, plus ennemi de l'imprudent qui l'a perdu, il dédaigne d'animer l'un, & de consoler l'autre ; il fuit à la vue des outrages que tous deux lui préparent..... Ce raisonnement est trop rigoureux, reprit-elle ; vous ne l'outrageriez pas, vous ne le mépriseriez point ; vous l'appelleriez de bonne-foi, & vous en jouiriez de même : croyez moi, il est plus près de vous que de mille importuns qui volent à sa rencontre : vous l'avez vu cent fois punir la sécurité, & récompenser l'incertitude.

A force de le combattre, de le flatter, elle obtint qu'il reparoîtroit dans le monde avec l'intention de s'y amuser. Il le fit, & en cela sa complaisance fut extreme ; car les défauts, les ridicules, les vices l'avoient déjà frappé d'une haine insurmontable Elle ne le quittoit que le moins qu'il étoit possible ; mais aucun changement ne se faisoit remarquer en lui : elle n'en étoit que plus attachée à son plan : l'Amant le plus tendre seroit trop heureux d'être aimé avec cette ardeur.

Le Marquis ne trouva pas le monde changé : pouvoit-il l'être pour lui ? Il montra de l'humeur par tout, & par-tout en auroit donné, si son état n'avoit demandé de l'indulgence. Mademoiselle ** le grondoit quelquefois avec cette douceur qui tempere la vivacité ; mais elle le calmoit rarement.

Elle lui reprocha un jour, en plaisantant, d'être jaloux du bonheur de mille gens : Oui dit-il, quand je vois des misérables, des scélerats heureux, gais, contens, je déteste un système de distribution qui donne lieu au murmure & à l'impudence..... Elle s'arrêta en lui disant : Les douleurs cruelles, les soucis

cuisans de ces gens dont le bonheur vous offusque, ne vous sont pas connus : si chacun dans le monde se confessoit, vous cesseriez de croire que la justice ait été si peu consultée dans la distribution des biens & des plaisirs : j'ai vu pleurer des heureux, ils étoient alors mille fois plus à plaindre que vous. Croyez-moi, mon cher Marquis, il y a des malheureux à qui il n'appartient pas de juger du malheur des autres; mais ils seroient bientôt consolés, s'ils pouvoient pénétrer dans tous les cœurs. — Ah! grand Dieu! reprit le Marquis, je défie que vous me citiez un être plus à plaindre que moi : le plus grand des malheurs est dans l'insensibilité, quand on tient au monde par la chaîne de l'habitude; quand on ne peut plus ni fuir les autres, ni se fuir soi-même; quand on se voit entouré de gens dont la joie éclatante & continuelle vous force à chanter le plaisir sans le pouvoir goûter.... Elle voulut l'interrompre : Non, dit-il, laissez-moi parler, laissez-moi me soulager, & concevez enfin que l'excès de tous les maux est dans le sujet de tristesse qui me consume. Quel est mon état & mon sort! je ne tiens plus à rien;

mon indifférence m'accable ; elle eſt ſi grande, que je me ſens inutile dans l'univers : je n'ai pas la valeur d'un jeton dans la ſociété ; je me trouve ſi haïſſable, ſi odieux, qu'une tête chaude qui me mépriſeroit, me trouveroit peut-être ſans réponſe & ſans courroux pour l'en faire repentir.

Mademoiſelle ** comprit qu'il falloit le flatter, & s'y prit en femme d'eſprit. Quand je m'efforce à vous diſſimuler l'état de votre ame, lui dit-elle, ce n'eſt pas que je me le diſſimule à moi-même : l'amour ſi tendre, ſi ingénieux à ſaiſir le côté triſte des objets qui doivent le tourmenter, ne ſouffre pas de telles illuſions ; mais je cherche a vous adoucir ce que je ne puis vous dérober : ne ſoyez plus cruel envers moi : combattez le penchant qui vous porte à la mélancolie ; ſongez à tout ce que je ſouffre, quand je vous vois convaincu que votre inſenſibilité eſt ſans remede ; & montrez-moi du moins ce deſir de reprendre des ſentimens, qui eſt dans la raiſon, s'il n'eſt dans le plaiſir.

Le Marquis, touché de tant de tendreſſe, promit à Mademoiſelle ** de ſe conduire par ſes principes : il voulut lui

tenir parole, mais il avoit promis plus qu'il ne pouvoit. Le Baron de Fonte, homme d'esprit, Philosophe aimable, & son intime ami, lui proposa de le mener chez la Comtesse de Présange : il y consentit, & promit de s'y dérider absolument ; mais l'engagement étoit trop fort : voulant le remplir, il passa d'un excès à un autre ; & l'impertinente raillerie prit la place de la férocité ; (car on peut dire que dans ses accès d'humeur il étoit féroce).

La Comtesse de Présange est une espece de Métaphysicienne qu'on railleroit impitoyablement, si la nature, qui lui a donné un esprit faux, ne lui avoit donné en même tems des charmes vrais : elle ne séduit cependant personne ; c'est beaucoup qu'elle plaise un moment, & qu'elle soit soufferte ensuite. Une Métaphysicienne est un objet choquant dans la nature : les traits les plus charmans ne peuvent réparer le défaut de ne point sentir ; ils ne servent même qu'à le faire mieux remarquer ; ou si cette insensibilité n'est qu'orgueil, l'objet qui s'en glorifie n'en est que plus haïssable.

Madame de Présange paroît être du

moins de bonne-foi : elle a l'avantage de s'exprimer avec esprit, & cet avantage est infini pour les femmes qui osent afficher un système, pour peu que leur conduite y soit relative. Le Baron qui la préfere à mille autres, espéra qu'elle pourroit charmer l'ennui de son ami : l'espoir paroissoit fondé. Une femme qui déteste l'effervescence de l'amour, & un homme qui n'est plus en butte à ses traits, sont deux êtres marqués au coin de la convenance la mieux décidée : mais le Marquis, dont le désespoir au contraire étoit de ne plus aimer, ne pouvoit pas trouver charmante une femme qui détestoit l'amour. Il se rappelloit d'ailleurs quelques Métaphysiciennes qui lui avoient d'abord vendu fort cher leur liberté, & qui étoient devenues ensuite les causes même de son insensibilité, en consumant son cœur par ces feux brûlans que l'art & l'amour allument toujours lorsqu'ils agissent ensemble. Il ne vit donc dans Madame de Présange qu'un objet ennuyeux ou mépriſable ; & comme telle, il s'imposa la loi de la désoler par d'impertinens propos.

Elle fut en général fort maltraitée :

le Baron avoit cru devoir faire tourner la conversation sur les mœurs des femmes, afin que la Comtesse, y développant sa belle façon de penser, pût faire espérer des consolations au Marquis dans son commerce : mais celui-ci, que la mauvaise humeur toujours invincible empêchoit d'être dupe aisément de ce qui contrarioit & son expérience & ses préventions, ne répondit aux édifians discours de Madame de Présange, que par des railleries déplaisantes & même personnelles. Le Baron en fut piqué, & lui reprocha de parler mal des femmes les plus respectables. — Mon cher Baron, lui répondit-il, les femmes les plus respectables sont celles que des partisans n'affichent point, celles qui rempliſſent modestement leur devoir, & qui vivent ignorées dans l'obéissance à la raison : voilà les femmes que l'on doit respecter ; on ne les voit point étaler les drapeaux de la vertu comme une enseigne superbe ; on ne les entend point médire de l'amour, parce qu'elles savent le droit qu'il emprunte de son origine : on ne les distingue point, parce qu'elles ont une simplicité réfléchie qui les porte à prévenir

la louange, pour l'éviter ou comme trop flatteuse, ou comme trompeuse : leur éloge est dans le cœur quand elles sont connues ; la bouche craint de le gâter, ou de le rendre suspect en le prononçant : le libertin les respecte, le sage les adore, & regarde son amour comme un tribut, lui qui est si jaloux du droit d'estimer difficilement.... A ce que je vois, dit la Comtesse, il ne seroit pas aisé d'en faire accroire à M. le Marquis. — Rien n'est plus vrai, Madame, répondit-il ; & cependant je vois tous les jours des personnes très indiscretes & très-définies avoir la simplicité de s'en flatter. Je les plains, reprit-elle ; car sans doute vous ne vous refusez pas le doux plaisir de les en faire repentir. — Il le faut bien, Madame, il le faut bien : le châtiment de l'imposture est un des premiers devoirs de l'honneur.

Le Baron qui comprit où cette conversation ne manqueroit pas d'aller, se hâta d'arrêter son ami par des regards qui disoient tout : le Marquis se tut par considération pour lui ; mais la Comtesse vit qu'il se contraignoit, & ne s'en trouva pas moins offensée. Par ses regards, elle

apprit au Baron qu'elle le soupçonnoit de n'avoir amené chez elle un si mauvais plaisant, qu'à dessein de l'humilier. Un galant homme est désespéré de ces sortes de soupçons : l'amertume de ses sentimens se répandit dans quelque chose qu'il dit au Marquis ; & celui ci sortit pour éviter de se fâcher.

Il alla à l'Opéra. Le spectacle finissoit ; il trouva à la porte le Chevalier de Genoncourt, qui alloit monter en carrosse. Te voilà, lui dit le Chevalier : d'où viens-tu, avec cet air soucilleux ? De chez la Comtesse de Présange, répondit-il.... Ton air me l'annonçoit, reprit Genoncourt : que vas-tu faire chez ces femmes-là ? elles t'excéderont, & tu deviendras machine comme elles. — Parles-tu de Madame de Présange particuliérement ? demanda le Marquis. — Non, mon cher, je parle de toutes les femmes de bien en général ; elles sont mortelles à certaines gens : il faut la liberté, le libertinage, la débauche, quand on a usé le plaisir & l'amour : j'en suis presque là, mon cher, & je me trouve bien du remede : viens souper avec moi ; je te menerai en lieu de ressources, &

tu conviendras de l'excellence de ma recette.

Le Marquis se laissa entraîner ; ce fut chez Emilie qu'ils se rendirent : cette honnête Demoiselle avoit ce soir-là une de ses bonnes amies à souper, qui s'appelle Rosette ; & c'est précisément la personne qu'elle peut le moins souffrir.

Le Marquis autrefois s'étoit amusé de ces sortes de parties. Les jeunes gens les adorent ; ils y trouvent des amusemens dont la saine raison n'est pas plus choquée que d'un jeu éternel, d'un torrent de complimens fades, & de cent bêtises qui se disent tous les jours dans les cercles distingués Mais le Marquis, insensible à tout, n'est plus capable de cette vivacité, de ces saillies que demande l'esprit de ces maisons, & il doit y jouer un sot rôle. Cela ne manqua pas d'arriver : Genoncourt, qui étoit toujours fou, lia une conversation avec Emilie, qui étoit toujours folle ; & Rosette fut le partage du Marquis. Cette Rosette ne savoit pas amuser (c'est le plus grand défaut d'une Demoiselle). Ordinairement celles qui ont le malheur d'être bêtes, sont bonnes & douces, & cela donne de

l'indulgence pour elles ; mais Rosette a naturellement de l'orgueil, & cela la fit trouver détestable au Marquis, qui étoit incapable d'excuser. Il se tira d'auprès d'elle, & alla s'asseoir sur un canapé, où il rêva tout à son aise. Rosette, quoique fiere & piquée, prit la peine de l'y aller trouver ; (car l'orgueil n'empêche pas de faire des choses qu'on regarde comme des bassesses). Elle voulut l'égayer, cela n'étoit plus possible ; elle s'y prit d'ailleurs fort mal : en poursuivant, elle ne fit que l'excéder, & elle en fut convaincue. Pourquoi bâillez-vous ? lui dit-elle. — Pourquoi je bâille ? Mademoiselle, c'est que vous m'ennuyez. Parbleu, doit-on faire cette question, quand on est maussade comme vous l'êtes ? — Maussade ! Monsieur ; le compliment est nouveau. — Par la faute des sots qui vous ont encensée, reprit-il : ah ! si vous aviez eu affaire à moi .... Rosette plus maltraitée qu'elle ne méritoit de l'être, fit une révérence décisive, & planta-là le Marquis.

Le Chevalier dévoroit leur conversation orageuse, & ne perdit pas l'occasion d'exercer son petit talent de railler. Le

Marquis trouva fort mauvais qu'on le plaisantât sur l'ennui le plus juste. Emilie se joignit à Rosette, & toutes deux l'accablerent des traits les plus piquans. Il sortit furieux, en reprochant au Chevalier de l'avoir amené dans une maison détestable.

En rentrant chez lui, il trouva une lettre encore plus capable de le chagriner; elle étoit du Baron. « J'ai été votre » ami, lui marquoit-il, & vous ne cesserez jamais de m'être cher : vous avez » un titre sacré, celui du malheur; mais » ce malheur m'expose à une destinée » plus affreuse que la vôtre, si je m'entête à vouloir vous l'adoucir en continuant de vous voir. J'ai perdu par » vous l'estime d'une amie que j'aimois » plus que toutes choses; vous l'avez » outragée, & elle m'en punit : elle » m'accuse d'une criminelle intelligence » avec vous.... Madame de Présange » croiroit sa prévention bien fondée, & » je justifierois l'injustice de sa vivacité, » si je ne me hâtois de condamner votre » conduite indécente. Or, pour la condamner d'une façon qui me satisfasse » moi-même, (tant je vous désapprou-

» ve), l'unique moyen eſt de rompre » avec vous : c'eſt une néceſſité fatale, » un moment affreux de ma vie ; mais » en ſuppoſant même que j'euſſe pour » vous une amitié ſupérieure à celle que » j'ai vouée à Madame de Préſange, je » lui dois plus qu'à vous en cette occa- » ſion, puiſqu'elle eſt offenſée ; & vous » m'avez réduit à me plaindre cruelle- » ment de votre injuſtice, en me met- » tant dans l'impoſſibilité de balancer » ſes droits par les vôtres ».

Le Marquis fut ſenſible à cette réſolution, ſe condamna lui-même, & jura de s'enfermer pour jamais chez lui. (La ſolitude ſe préſente d'abord comme une conſolation, ou peut-être même comme une punition néceſſaire à ceux qui ont fait des fautes qu'ils ſont obligés de ſe reprocher). Ce ſentiment formoit ſa ſituation. Il défendit à ſes gens de laiſſer entrer qui que ce fût dans ſon appartement, & d'y entrer eux-mêmes : un ſeul qu'il avoit toujours ſouffert dans ſes accès de chagrin, eut la permiſſion de lui parler.

On s'étonnera qu'il n'écrivit pas ſur-le-champ au Baron : je ne ſuis pas obligé de

de sauver ce défaut de vraisemblance ; il servira même à prouver que j'écris réellement une histoire, & que je l'écris exactement. Le monde est plein d'ailleurs de ces sortes de contrariétés : on se sent coupable, on en est honteux ; mais ce n'est que vis-à-vis de soi qu'on en rougit, & qu'on veut en rougir : on regarde le repentir comme un tribut, & l'excuse comme une foiblesse. Cette distinction bizarre est tout-à-fait dans le caractere de l'homme ; & si l'on veut se donner la peine d'y réfléchir, le Marquis est ici précisément dans le même cas où l'on s'est trouvé vingt fois soi-même : mais on ne fera pas cette réflexion, & l'on croira que j'écris un Roman, tandis qu'au fond du cœur on a la preuve du contraire.

Le Baron fut, quelques jours après, la violente & dangereuse résolution qu'avoit prise son ami : il en redouta les suites, & crut devoir retrancher quelque chose de sa sévérité. Malgré l'ordre donné à la porte du Marquis, il entra chez lui ; & malgré le ressentiment qu'il conservoit, il lui parla avec une amitié dont celui-ci fut pénétré.

Leur conversation fut très-vive : le

Baron épuisa toutes les ressources de l'éloquence pour lui persuader qu'il falloit éloigner de sa pensée tous les sujets de chagrin. Le Marquis répondit toujours par les plus forts argumens contre la possibilité de se consoler, quand on déplore la perte de tout ce qui pouvoit faire le bonheur ; & il prouva que ce seroit un malheur pour lui de concevoir la moindre espérance. Faut-il qu'on puisse être si malheureux, qu'on regarde l'espoir de voir finir ses maux comme une chimere uniquement capable d'y mettre le comble !

Le Baron remporta cependant quelque avantage ; son ami consentit à sortir de son tombeau, mais non pour reparoître dans le monde ; un trop grand bruit l'auroit étourdi : il promit seulement d'aller passer quelque tems dans ses terres, si son ami vouloit l'y accompagner.

Il n'y a que ceux qui connoissent l'amitié qui puissent comprendre quelle fut la facilité du Baron à accepter la proposition : ils partirent le lendemain. Cette même amitié offrit bientôt des récompenses à celui qui venoit de se sacrifier à

ſes devoirs ſans eſpérer ſes bienfaits. Le Marquis parut moins mélancolique au bout de huit jours : quelle pouvoit être la cauſe de ce changement ? Le Baron la cherchoit bien loin, tandis qu'elle étoit bien près ; il n'avoit pas fait une fort grande étude du cœur humain, & n'avoit pas mille connoiſſances, mille idées qui coulent naturellement de cette ſource abondante. Il s'imaginoit que c'étoient des lettres de Mademoiſelle ** qui déridoient le front de ſon ami. Il eſt vrai que celui-ci l'avoit vue deux fois avant ſon départ, recevoit de ſes lettres tous les jours, & en parloit avec une eſtime & un reſpect pour ſes ſentimens qu'un homme blaſé ne conſerve gueres ; mais ce n'étoit pas là le ſujet du changement qui frappoit le Baron : il va bientôt ſe découvrir aux yeux du Lecteur.

Le Marquis voyoit quelquefois, ſoit au Château, ſoit à l'Egliſe, la fille d'un homme qui l'avoit élevé, & à qui il avoit fait un petit établiſſement dans ſa terre. Cette fille, qui s'appelloit Julie, fut en naiſſant l'objet des complaiſances de la nature, & reçut en partage tous les charmes, tous les agrémens, & toutes

les bonnes qualités. Mise dans le Couvent dès l'âge de raison, elle y profita avec avidité de l'éducation que les bienfaits du Marquis permirent qu'on lui donnât; & cette éducation, quoique de Couvent, se trouva très-bonne. Julie apprit, depuis, chez son pere, à être sage sans être farouche. Des maximes séveres que les hommes (du moins ceux qui sont sensibles & honnêtes) peuvent envisager comme des loix rigoureuses, ne lui apprirent point à regarder la tendresse comme un crime, & les hommes comme des tentateurs perfides: on lui permit de croire qu'un innocent amour est innocent comme la raison. Julie étoit vertueuse, savoit qu'il faut l'être, même pour le bonheur, & ne s'exposoit à rien qui pût lui inspirer de tristes réflexions sur la fidélité au devoir; mais elle étoit aimable & osoit plaire: elle ne regardoit pas tous les soins comme des pieges, & ne rejettoit que ceux qui ne cachoient pas assez le motif qui pouvoit les déterminer: ainsi l'honnêteté ou l'adresse des hommes décidoit de son procédé avec eux, & de leur amusement auprès d'elle.

C'est-là la nature, si je ne me trompe,

& un pareil objet doit intéreſſer tous ceux qui ont appris à l'aimer en la définiſſant, & en la comparant à ces grimaces perfides que l'art inſpire aux coquettes & aux prudes.

Le Marquis n'avoit jamais vu de pareil tableau dans le monde; il fut touché d'un aſſemblage de couleurs ſi aſſorties, ſi claires & ſi touchantes; & ſans aimer encore, il penſa qu'un ſi aimable objet étoit fait du moins pour amuſer ſes yeux ſenſiblement. Le cœur a une marche précipitée : bientôt le ſien apprit par ſa vivacité le terme où ſes mouvemens alloient aboutir. Oui, dit-il, elle me rendra ma ſenſibilité en me conſervant ma raiſon : je ſerai enfin convaincu qu'on peut aimer en ſage..... Il ſe repréſente ſans ceſſe cette nature ingénue, ce cœur qu'on doit croire ſenſible & vertueux, cette raiſon à peine formée, & déjà ſublime..... Elle ſera l'objet que je cherchois, que j'appellois vainement tous les jours, reprenoit-il, elle ſera mon bonheur; & le ſien, en devenant le ſujet de mes ſoins, de mes méditations conſtantes, me donnera cette humanité, ces ſentimens,

ces vertus qu'une loi secrete impose, puisqu'on les exige dans les autres.

Il se proposoit de parler à Julie, de s'expliquer avec elle sur le vrai ton de ses sentimens, & de savoir enfin si, en l'aimant, il ne s'exposeroit pas à de plus grands maux que ceux qu'il cherchoit à guérir. Un cruel soupçon vint altérer tout le charme de ses idées: il entendit dire, & il crut voir que cette aimable fille aimoit le fils du Concierge. C'étoit un jeune homme assez lourd & un peu brutal; il n'étoit pas fait pour elle, & ne devoit pas lui avoir plû; mais dans la solitude, l'ennui invite à l'amour: on aime par besoin, & par conséquent sans résistance, ou du moins sans réflexion; la beauté qui se sent née pour des hommages, accepte le plaisir comme un dédommagement; il lui suffit, parce qu'il la console: elle s'en amuse sans sentir qu'elle s'avilit. L'ennui est si odieux, qu'il a acquis le droit d'usurper des sacrifices, & même des bassesses aux femmes les plus aimables.

Une si triste idée agita vivement le Marquis; il se sentit troublé, & prévit que son trouble augmenteroit. Dans cet

état, il jetta un coup-d'œil sur le Baron, qui étoit toujours tranquille, toujours gai, toujours content de lui & des autres. Il conçut tout le bonheur d'un sage dont l'esprit étoit utilement rempli, & le cœur délicieusement occupé : il envia ce bonheur : Hélas ! dit-il, il jouit des plaisirs & de sa propre estime; une pareille philosophie est la récompense de la raison : que ne puis-je être philosophe comme lui!

Ces réflexions étoient fort sages ; mais des réflexions sont des malheurs quand elles sont trop sages. Il falloit ou renoncer à tout sentiment pour Julie, sans s'y condamner par des informations sûres, ou s'assurer de ceux dont on la soupçonnoit, pour n'y plus penser ensuite, s'ils étoient tels qu'on le pensoit. Ces deux partis étoient également violens ; lequel préférer ? La raison même ne pouvoit prononcer dans une circonstance aussi embarrassante : cependant il prit le parti des informations, & ce fut à Julie même qu'il s'adressa, persuadé qu'elle lui diroit la vérité.

Un jour qu'il la trouva dans le parc assise sous un arbre, il l'aborda ; & après quelques complimens flatteurs & quel-

ques discours adroits, il la questionna enfin. Le nom de l'Amant supposé avoit été prononcé ; Julie parut interdite. En pareil cas, le trouble confirme le soupçon : le Marquis la pria de s'expliquer ; elle répondit qu'elle n'aimoit point. Sa réponse paroissoit sincere ; mais l'amour donne de l'art. Le Marquis ne put dissimuler cet air de ne pas croire, qui est si naturel quand on craint de croire : Julie le regarda avec plus d'assurance, & lui dit : Non, Monsieur, je ne l'aime pas ; il me seroit impossible de l'aimer.... Vous ne l'aimez pas, Mademoiselle, vous ne l'aimez pas ? lui dit-il. — Non, Monsieur, je ne l'aime, ni ne l'aimerai jamais : si mon cœur pouvoit se donner, ce ne seroit pas à lui ; mais je vous confie ce secret par respect ; & par bonté je vous prie de l'oublier dans le même instant..... Pourquoi voudriez-vous que je l'oubliasse ? Vous savez qu'il m'intéresse.... Non, je veux m'en souvenir pour en faire un bon usage : vos parens me sont chers, vous me l'êtes plus qu'eux : je leur ai fait du bien, je veux vous en combler ; vos charmes, vos vertus font naître ce sentiment : dites-moi votre

secret, Mademoiselle, & ne tremblez point.... Rien ne peut me rassurer que la fuite, Monsieur; j'ai reçu une éducation, & je sais rougir. — Je vous en aime davantage, Mademoiselle; mais l'éducation souvent nous fait des préjugés ridicules, & je les regarde comme une tache dans les yeux, qui empêche de discerner le moyen même de se rendre heureux.

Julie ne paroissoit pas disposée à s'expliquer: le Marquis lui prit la main, & lui dit: Vous craignez peut-être de vous expliquer à l'endroit où nous sommes; vous avez peut-être des raisons d'éviter qu'on ne vous surprenne avec moi? Passons dans cette allée plus sombre; je brûle d'apprendre ce qui vous intéresse: votre obstination me donne de l'inquiétude; je crains que vous n'ayez des chagrins. — Oui, Monsieur, j'en ai beaucoup; mais le plus grand de tous seroit de les dire: je serai ferme dans ma résolution..... Elle fera votre malheur, Mademoiselle, croyez-en un homme à qui son expérience & ses tourmens ont tout appris: j'étois fait pour vous entendre, & peut-être pour vous consoler;

mais vous êtes jeune, vous ne pouvez pas encore connoître le prix de la confiance.... Je puis tout sentir, Monsieur; mais je ne dois rien me permettre, & je vois que je me suis trop permis, puisque je vous ai déplu.

Julie fit une profonde révérence, & laissa le Marquis stupéfait. D'où lui peuvent venir cet esprit & ce langage épuré, se dit-il ? de l'amour & des livres : oui, elle a le cœur tendre & l'imagination romanesque ; elle a lu des fictions, elle aime ; & tout cela a produit très-naturellement le prodige qui métonne : mais qui peut-elle aimer ? sans doute ce n'est pas un rustre, & il n'y a personne ici : elle n'a vu que le Baron & moi ; seroit-ce lui ? Je n'y vois rien d'impossible : il lui a parlé quelquefois ; ils se sont promenés ensemble.... Oui, cela se peut fort bien ; ces esprits sérieux sont toujours pris par la ressemblance.

Il en parla au Baron, qui, toujours attentif à prévenir ce qui pouvoit affliger un malheureux, lui protesta que ce n'étoit pas lui qu'elle aimoit : Mais vous n'en pouvez rien savoir, reprit le Marquis ; elle est assez tendre

pour vous aimer, & assez sage pour se surveiller rigoureusement : vous n'avez pas fait assez d'usage de l'amour pour pénétrer un cœur qui se déguise ; mais moi qui ai une expérience malheureusement consommée, je devine très-bien qu'elle vous aime, & je vous l'apprends... Écoutez, lui dit le Baron, tout cela est possible ; malgré mon inexpérience, je sais que le cœur a des caprices ; je me suis entretenu deux fois avec Julie ; je lui ai trouvé une raison singuliérement formée ; j'ai parlé à cette raison par le seul penchant de la mienne ; je ne me proposois rien que le plaisir de penser ; mais peut-être sa vanité m'a-t-elle prêté des motifs, & si cela est, nous pouvons supposer qu'elle m'aime ; mais je vous jure que je ne suis disposé à aucun retour : je n'ai point une ame à qui il faille nécessairement un objet ; & Julie d'ailleurs m'est interdite par mes principes : j'aurois des remords après avoir troublé sa tranquillite, & vous ne me verrez jamais courir le risque d'en avoir ; mais ma philosophie dépouille sa sévérité en faveur de mon ami : vous êtes dans un cas où il est peut-être permis de soumettre la

délicateſſe à l'intérêt raiſonné : Parlez-moi confidemment ; aimez-vous bien cette fille ? Si vous ſentez que vous ayez beſoin de ſon cœur, dès aujourd'hui j'abuſe pour vous du pouvoir que j'ai ſur ſa raiſon. Ah ! ſa raiſon ! s'écria le Marquis, ce ſeroit le plus mauvais moyen, ſi elle vous aime : la raiſon rend conſtante quand on eſt honnête ; & Julie vous mépriſera ſans m'aimer, ſi vous lui parlez pour moi. . . . Puiſque vous faites cette réflexion, je ſuis tenté de conclure que vous l'aimez beaucoup, dit le Baron ; mais cette réflexion même ne m'arrête pas : je vous quitte pour vous rejoindre bientôt.

Le Baron reparut deux heures après : il avoit l'air triſte ; le Marquis s'empreſſa de le queſtionner. Je crains de vous inſtruire, lui répondit-il ; aimez-vous bien cette fille ? Non, dit le Marquis, mon cœur n'eſt plus capable de recevoir ces impreſſions promptes qui font l'amour ; mais je l'aurois aimée peut-être : à l'air que vous avez en me parlant, je vois qu'il faut y renoncer. . . . Oui, mon ami, il faut l'oublier, il faut partir demain ; je viens de lui parler ; elle aime

sans retour le fils d'un Gentilhomme du voisinage ; elle est incapable de changer, & les chagrins que vous avez surpris dans son cœur, sont l'effet de cet amour : nuit & jour elle pleure de n'avoir pas une fortune considérable à offrir à un homme qu'elle adore, & qu'elle ne pourroit épouser qu'à ce prix.

Le Baron se tut, & le Marquis ne paroissoit pas disposé à répondre. Cette nouvelle vous afflige, lui dit son ami ; je suis désespéré.... Ne le soyez pas, répondit le Marquis ; le plaisir que je perds peut me rester sous une autre forme ; je lui ferai du bien, & cette satisfaction me tiendra lieu d'amour : l'essentiel pour moi, est de savoir que je puis encore aimer : elle me l'a appris ; & c'est un service que je ne payerai jamais trop : allez la trouver, & faites-la venir.

Le Baron le quitta pour servir son impatience, & revint un quart-d'heure après avec Julie. Elle étoit prévenue lorsqu'elle parut devant le Marquis. Si la timidité eut jamais une expression, ce fut bien en ce moment. Le Marquis sentit qu'on s'enrichit en donnant. Approchez, Mademoiselle, lui dit-il en lui prenant

la main, rassurez vous, & acceptez les marques de mon estime; je vous fais présent de dix mille écus. Elle tomba à ses genoux; le Baron alloit la relever; le Marquis le prévint: C'est à moi de vous montrer de la reconnoissance, lui dit-il; ne croyez pas m'en devoir; vous entendriez mal ce que je voudrois vous dire aujourd'hui, & je m'expliquerois mal moi-même; mais croyez que je ne serai point encore quitte envers vous, par le présent que je vous fais. Ah! Monsieur, un présent si considérable... Ce n'est que de l'argent, & vous méritez mieux; vous vous en exagerez la valeur: un avare l'estime beaucoup, mais un avare est méprisable; jouissez-en, soyez heureuse, & n'estimez que mon intention.

Il entra du monde, & la conversation fut interrompue. Julie se retira en baissant les yeux. Le Marquis, qu'elle avoit achevé de subjuguer par sa modestie, sentit du danger à la voir plus long tems. Il partit dès le même jour, en remettant un contrat de trente mille livres au pere de Julie.

Le Marquis revenu à Paris, y passa de fort ennuyeux momens: il ne revit ces

arts brillants, ces femmes charmantes qui l'avoient trop séduit autrefois, que pour leur reprocher de n'être plus aimables. Il étoit de bonne-foi dans ses murmures; il s'étonnoit d'avoir pu trouver de l'agrément en des choses devenues si insipides : c'est le sort de celles qui ne plaisent tant, que parce que l'illusion est habitude; & c'est le sort de notre ame aussi, qui, lorsqu'elle s'est trop accoutumée à s'égarer dans de douces erreurs, s'arroge, en s'épuisant, le droit de critiquer tout ce qui la charma dans ses jours de délire. Ainsi, nous avons contre nous, dans cette courte succession d'instans qu'on appelle la vie, ou la rareté des plaisirs, ou leur abondance : c'est être placé entre deux extrémités; le centre seroit l'état heureux; mais il ne se trouve malheureusement que dans les Romans de la raison.

Le Marquis ennuyé du monde, des conseils de ses amis, des soins même du Baron, se condamna à mener une vie languissante. Il n'étoit plus féroce; Julie l'avoit radouci; il disoit : Un Esclave porte ses chaînes; portons les chaînes de la vie, soyons malheureux avec courage,

& n'insultons point au bonheur des autres. Il n'alloit point chez Mademoiselle ** ; il craignoit de la voir : chaque jour prévenante en tout, elle engageoit sa reconnoissance par les billets, les attentions les plus tendres; & il étoit honteux de ne sentir pour elle qu'une reconnoissance stérile : il se reprochoit le goût qu'il avoit eu pour Julie; il auroit voulu que ce goût eût pu être pour la femme qu'il eût rendu heureuse. J'ai une destinée bien étrange, s'écrioit-il avec humeur, mon cœur étoit encore capable d'aimer, & la fortune a voulu que ce miracle même fût un sujet de remords pour moi ; j'offensois en aimant l'objet le plus sensible, le plus aimable, & le plus respectable.

Toutes ces pensées l'accabloient : sans s'en appercevoir, il ne se communiquoit presque plus, & périssoit d'ennui. Le Baron, qu'il souffroit encore, le menoit aux spectacles, il y bâilloit : il rassembloit chez lui les meilleurs Musiciens de Paris, il bâilloit : il invitoit des Gens de Lettres, il bâilloit ; des femmes charmantes, il bâilloit : il ne voyoit que les défauts de toutes choses : il n'avoit jamais eu beaucoup de connoissances ; il

en avoit maintenant plus que perſonne, pour découvrir les imperfections des chef-d'œuvres même, & pour en plaiſanter ingénieuſement : tout étoit pour lui le revers de la médaille.

Il tomba malade; & l'on put craindre qu'il ne ſongeât à attenter à ſes jours. Mademoiſelle ** en fut avertie, & vola chez lui : le Marquis fut frappé à ſa vue ; il parut rougir : apparemment il ſentoit la honte d'un déſeſpoir plus grand que ſa cauſe, & par conſéquent ridicule, quoique inſurmontable. Dans quel état vous vois-je ? lui dit-elle ; ſerez-vous toujours eſclave de vos penſées ? eſt-il digne d'un homme d'eſprit, d'un homme de votre état, de languir, de mourir dans le regret de n'avoir plus aiſément des paſſions ? Je devine que vos tentatives n'ont pas réuſſi : vous avez revu les femmes avec cette indifférence qui eſt devenue votre ſort ; & vous concluez que l'amour vous déteſte : eh bien, Monſieur, il vous reſte des reſſources préférables aux plaiſirs : heureux celui que le plaiſir a quitté ; c'eſt l'inſtant où la gloire jalouſe parle avec plus de force & d'avantage, s'il reſte un eſprit capable de s'élever aux

idées de grandeur & de réputation qui ont fait les hommes célebres.... Ah! Mademoiselle, dit le Marquis, cette gloire est couteuse, & souvent cruelle; il faut la mériter en renonçant à soi-même; il faut la justifier à des ennemis jaloux; & quand on l'a bien goûtée, bien achetée, elle échappe & s'envole comme les plus simples plaisirs: non, poursuivit-il, nul sentiment, nul bonheur ne peut être durable: il faut du moins se borner à celui qu'on trouve plus naturellement en soi..... Mais à présent que vous ne trouvez plus rien en vous, reprit Mademoiselle **, vous êtes forcé d'y faire naître des ressources: souvent on vit sans desirs, parce qu'on a l'indolence de ne se pas faire d'objet: sachez vous en créer, Monsieur, ou plutôt, forcez votre imagination à faire éclore, par son feu, les germes infinis que votre ame renferme: vous la croyez insensible, elle l'est peut-être, mais elle n'est pas impuissante; croyez-vous qu'un Dieu qui a fait tant de petits objets, tant d'objets vils & abjects, en apparence, pour se mouvoir & se reproduire sans cesse, ait pu condamner l'ame, son plus précieux ou-

vrage, à envier, par une ſtérilité ſubite & permanente, le ſort des plantes & des inſectes ? Non, l'ame ſe laſſe, à la vérité, de ſes premiers objets, mais elle a en elle le germe de mille objets nouveaux qui doivent ſe ſuccéder à jamais; & c'eſt ce qui fait la chaîne des plaiſirs qui nous animent tour-à-tour : ainſi, à l'amour, à la fatuité, aux paſſions communes, ſuccédent l'idolatrie de la gloire, l'amour des ſciences & des talens, le goût plus vif de la Philoſophie, de cette Philoſophie réelle & féconde en projets utiles, qui fait mépriſer juſqu'au plaiſir, la plus douce des erreurs, pour ſe ſignaler par la plus noble des paſſions, qui eſt d'éclairer les hommes, & de les rendre heureux.

Le Marquis écoutoit attentivement, & convenoit tout bas que ſon amie avoit raiſon. Un homme que rien n'amuſe plus, adopte aiſément toutes les idées de diverſion qu'on lui veut donner ; mais ces idées, impuiſſantes & trompeuſes, prennent bientôt le caractere des choſes qui forment ſon ennui : ce ne fut pourtant pas le ſort de l'homme dont j'écris le malheur : il ſentit le génie de ſon élo-

quente amie passer, pour ainsi dire, dans son cœur : une honte secrete, soit de son infidélité, soit de son insensibilité, avoit préparé, en la voyant, l'heureuse métamorphose qui commençoit à s'opérer en lui.

Vous me conseillez bien, dit-il à Mademoiselle ** : oui, je sens que la raison même m'a parlé par votre bouche : ô chere amie ! je me sens déjà presque consolé : mon esprit s'agrandit ; tout le secret d'une nature infidelle va se développer à mes yeux ; la philosophie m'apprendra à ne m'étonner plus de mon dépérissement : elle me montrera l'homme dans un état constant de foiblesse, de déclin, de destruction ; &, n'étant plus surpris que des excès ayent usé les ressorts d'une machine naturellement débile, je ne serai plus ni humilié, ni désespéré de l'état où je me trouve.

Mademoiselle ** l'embrassa tendrement : si je vous vois capable de cet effort, lui dit-elle, je bénirai le ciel de m'avoir donné ce cœur qui, tant de fois, se vit accablé du poids de vos peines : vous devrez à mon amour une vie nouvelle & glorieuse : car cette philosophie

qui vous séduit, ne vous trompera jamais ; elle vous développera chaque jour des charmes plus vrais & plus puissans : votre esprit, toujours plus épris de ses maximes, se sentira entraîné dans son sein ; il y puisera les plus utiles connoissances, les goûts les plus heureux ; & l'amour des occupations honorables l'arrachera à cet abîme d'oisiveté où des chagrins puérils le retenoient plongé : alors, mon cher Marquis, les femmes vous paroîtront ce qu'elles sont ; vous rougirez, & ne concevrez pas qu'elles aient fait votre destinée, lors même qu'elles ne pouvoient plus faire votre bonheur : non que je veuille ici les offenser & vous inspirer pour elles des sentimens ennemis ; un galant homme est obligé de leur en immoler le droit, si son expérience lui a été fatale, & ce droit peut même toujours être contesté ; mais vous saurez du moins que l'amour n'est généralement qu'une erreur de l'imagination, ou qu'une vapeur du sang : s'il y a un sentiment placé entre ces deux extrémités, ce sentiment est rare, & ce n'est pas celui que vous avez connu : s'il vous avoit animé, vous n'auriez éprouvé qu'un regret ten-

dre après l'avoir perdu, & vous n'auriez pas pleuré si amérement la fuite du plaisir, qui n'en est qu'une foible image : l'amour qui vous emporta, est celui qui livre les deux sexes au mépris du Sage & de l'Amant délicat ; c'est celui qui est dans les sens, & qui périt avec eux ; celui dont la femme même qui l'a le moins défini rougit encore après sa chûte ; celui qui fait que tant d'hommes ne sont que des machines communes & fragiles, dont chaque mouvement détraque & mine les ressorts. . . . Oui, s'écria le Marquis, vous définissez bien l'amour & ses lâches esclaves ; ce sont de véritables machines : hélas ! j'ai été machine comme eux ; je n'en rougirai jamais assez . . . . Si vous en rougissez, reprit-elle, j'attends des prodiges de vous. . . Ah ! vous pouvez en attendre, répondit-il ; je ne me connois plus ; je suis . . . je sens . . . qu'une amie est un heureux présent du Ciel . . Il ne m'aura pas distingué en vain des hommes qui périssent dans le mépris, après avoir langui dans l'ennui : non, je puis vous répondre de la vie que vous daignez me rendre.

Peindre la joie de Mademoiselle **, seroit le chef-d'œuvre du sentiment. Elle répondit peu de chose à tout ce que continua de lui dire le Marquis : mais elle sentit tout le bonheur des instans qu'elle alloit passer désormais avec lui. Le Marquis lui dit : Si quelque jour ce sentiment qui m'a fui, revenoit dans mon cœur tel qu'il étoit lorsqu'il faisoit nos délices, à qui croyez-vous que je voulusse en offrir l'hommage ? A moi, dit-elle en l'embrassant. Oui à vous, répondit-il, vous devez en être bien sûre : mon bonheur désormais dépend moins de pouvoir aimer, que d'aimer un objet tel que vous. Après ce que j'ai éprouvé du caractere des femmes dans mes ennuis, il ne peut plus me rester d'illusion sur la source de leurs faveurs : elles ne connoissent que leurs propres desirs ; elles nous abandonnent quand nos soins ne peuvent plus être si réels : vous, au contraire, vous ne voulez que m'être nécessaire ; dans mon amour vous ne voyez que ce qu'il peut avoir d'agréable pour moi : pourvu que cet attrait s'y conserve, vous serez contente ; puis-je trop vous aimer ? Non, je n'ai point à choisir, &

c'eſt tout ce dont je me plains dans mon bonheur.

Le Lecteur me pardonnera de ne pas riſquer de gâter cette converſation en entreprenant de la finir. Ici, chacun, en écoutant le rapport de ſon imagination, pourra être mieux inſtruit & plus touché qu'il ne le ſeroit par une relation néceſſairement froide & languiſſante de tout ce qui fut dit encore.

LE CRIMINEL VERTUEUX,

Imprimé en 1761.

Il y a long-tems qu'on déclame contre les passions. Que nos Métaphysiciens, que nos Moralistes ont perdu de tems & d'esprit pour nous convaincre des suites funestes qu'elles traînent presque toujours après elles! On formeroit une Bibliotheque considérable de toutes les graves inutilités qui se sont dites à ce sujet. L'homme est né pour voir, bien plus que pour raisonner; il lui faut des images: je crois donc que des exemples du danger des passions sont plus propres à frapper que tous les raisonnemens des Philosophes: c'est la raison qui me détermine à publier un aventure récemment arrivée. Elle servira à établir cette grande vérité, que le plus sage des hommes devenu la proie des passions, ne peut & ne doit point répondre de lui.

La scène est dans le nord de l'Angleterre. Digthon devoit le jour à un honnête Marchand, qui mourut pauvre; il ne laissa à son fils que l'exemple de ses

vertus. Digthon, dès ses premieres années, s'étoit montré digne de ce pere respectable ; il avoit une ame sensible, délicate & haute : on pourroit croire que c'est le partage de l'infortune, partage qui, loin de l'adoucir, la rend plus affreuse & plus insupportable. Digthon joignoit à de belles qualités un extérieur intéressant : on ne pouvoit le voir sans l'aimer, & lorsqu'on le connoissoit, la plus forte estime suivoit la prévention favorable que sa figure avoit fait naître. Sans biens, il entra chez un Marchand, nommé Worthy, qui bientôt sentit tout ce que valoit Digthon. Ce Marchand venoit de perdre sa femme : il lui restoit une fille appellée Molly ; elle étoit dans cet âge où le cœur s'ouvre à la premiere des passions ; à l'amour, la plus douce, la plus séduisante, la plus nécessaire peut-être des affections. Elle n'étoit point belle, mais elle avoit des graces, ce charme qui communique à tout ce qu'on fait & à tout ce qu'on dit, l'art heureux de nous rendre maîtres des cœurs. Elle étoit modeste, vertueuse & mélancolique : elle en étoit plus tendre.

On s'attend bien qu'avec un caractere

ſi marqué de ſenſibilité, elle ne fut pas la derniere à s'appercevoir du mérite de Digthon. Ces deux ames nouvelles s'aimoient, brûloient; & la bouche n'avoit encore oſé révéler le ſecret du cœur. Le jeune homme cependant eut la force de parler le premier; mais il parla avec ce reſpect, cette crainte ſi charmante qui accompagne l'aveu d'un véritable amour.

Molly rougit, en devint plus belle, partagea le trouble de Digthon, & répondit à-peu-près dans le même langage. Ils s'aimoient, ils ne connoiſſoient point l'art: il fut donc aiſé de ſaiſir leurs ſentimens. Worthy appella ſa fille un matin dans ſon appartement: Molly, lui dit-il, vous ſavez que je ſuis votre ami autant que votre pere; j'ai eu le malheur de perdre votre mere que j'aimois tendrement; aujourd'hui vous me tenez lieu de tout: cet intérêt ſi cher m'ouvre les yeux ſur les moindres mouvemens de votre cœur..... Vous aimez Digthon.... il vous aime.... Ne vous troublez point, j'approuve votre tendreſſe; vos devoirs vous ſont connus: vous aimez auſſi votre pere, l'honneur, vous ne feréz rien qui vous ôte votre propre eſtime: mon deſ-

ſein eſt de vous rendre tous deux heureux : vous êtes mes enfans.

Molly, avec des larmes de reconnoiſſance & de joie, ſe précipita dans les bras de ſon pere; elle lui ouvrit entiérement ſon ame : Worthy méritoit bien cette confiance. Sa fille ne tarda pas à informer Digthon des diſpoſitions favorables de ſon bienfaiteur. Ce jeune homme courut ſe jetter aux pieds de Worthy, & les arroſer de ſes pleurs : le pere de Molly le releva en l'embraſſant, & en l'aſſurant que ſa fille n'auroit pas d'autre époux que lui.

Les deux Amans s'enivroient d'un bonheur ſi pur; l'innocence étoit dans leur cœur, & elle eſt la ſource des vrais plaiſirs. Que l'amour eſt touchant! qu'il remplit l'ame, quand il n'a pour but que l'honnêteté! Worthy jouiſſoit du ſpectacle le plus intéreſſant qui puiſſe être ſur la terre, il voyoit deux jeunes cœurs ſe développer, s'enflammer ſous ſes yeux; il étoit prêt à combler leurs vœux, & à faire lui-même ſon bonheur en uniſſant ſa fille à Digthon.

Il y a des momens, lorſqu'on ſuit le flambeau de la Religion, où l'on ſeroit

tenté de croire aux deux principes. On diroit qu'il y a une puiſſance infernale qui ſe plaît à combattre le peu de bonheur que le Ciel accorde aux hommes; & preſque toujours ce mauvais génie a le deſſus. A ſuivre cette hypotheſe, la félicité de ces trois honnêtes créatures irrita la méchanceté du principe malfaiſant. Des banqueroutes multipliées vinrent tout-à-coup mettre le déſordre dans les affaires de Worthy. Il avoit été poſſeſſeur d'un bien ſatisfaiſant pour quiconque ſait penſer & régler ſes deſirs; il tomba dans la plus cruelle indigence: elle étoit d'autant plus accablante, qu'il ſouffroit dans ſa fille: ſouvent il repouſſoit ſes larmes dans ſon cœur, de crainte de faire couler celles de Molly, & Molly à ſon tour étoit déchirée par le ſpectacle affreux d'un reſpectable vieillard qui joignoit le nom d'infortuné à celui de pere, & à qui les beſoins les plus preſſans faiſoient ſentir tout le malheur de vivre.

La douleur, le déſeſpoir de Digthon ne peuvent s'exprimer. La chûte de Worthy avoit entraîné la ſienne. Ce malheureux jeune homme ſouvent regardoit Worthy & ſa fille, & fondoit en larmes,

sans avoir la force de prononcer le moindre mot. Que de traits perçans pour un cœur sensible, pour un cœur amoureux! Son bienfaiteur, qui lui servoit de pere, sa maîtresse qu'il adoroit uniquement, tous deux dans la misere la plus profonde, prêts à périr sans secours : quelle image!..... Digthon avoit tenté tous les moyens de s'arracher à l'infortune pour adoucir celle de Worthy & de Molly, il n'avoit pu trouver de place chez les autres Marchands; il s'étoit déjà défait de quelques bagatelles qui lui appartenoient, & en avoit fait remettre l'argent par un inconnu au malheureux Worthy. Digthon aimoit véritablement; cela seul eût suffi pour qu'il attachât au bienfait cette délicatesse qui est elle-même le comble des bienfaits.

Ce service passager fut bientôt épuisé. Digthon mouroit de mille morts; il ne trouvoit point de secours, il n'avoit plus d'amis : ses protecteurs l'avoient cruellement abandonné; & tel lira ceci qui rougira peut-être (s'il peut rougir) d'avoir eu cet excès de barbarie; la nature outragée murmurera dans son cœur; mais des remords trop tardifs ne sauveront

pas un infortuné que de lâches rigueurs condamnerent à n'avoir plus d'autre génie que son désespoir.

Molly cherchoit en sa présence à étouffer ses soupirs : rarement il lui échappoit des plaintes devant son Amant : il est vrai que lorsqu'elle tournoit les yeux sur son pere, elle s'exhaloit en sanglots.

La misere amena la maladie : elle étendit, si l'on peut s'exprimer ainsi, Worthy sur un lit de douleur : à peine avoit-il des alimens ; il buvoit en quelque sorte les pleurs de sa fille ; elle étoit toujours dans ses bras. Console-toi, mon adorable fille, fille de mon cœur ; la vie est un fardeau qu'il me tarde de rejetter ; mais je te laisse sur cette terre de fer, où le cœur des hommes est encore plus dur que le fer même : quel sein s'ouvrira à tes pleurs ? qui te tendra une main bienfaisante ? Hélas ! on écarte la misere avec horreur ; on invente des outrages pour les malheureux, & tu seras insultée de plus d'une façon peut-être, au-lieu d'être secourue. Ma chere enfant, nous n'avons que Digthon, & il est aussi à plaindre que nous. Que dis-je ? tâchons de lui cacher toute l'étendue de nos besoins, il suffit des

ſiens pour qu'il ſoit accablé ; il t'aime, ma fille..... Si jeune, ſi intéreſſant & ſi vertueux, connoître déjà toute l'étendue des maux dont la nature peut être affligée ! hélas ! aucun âge, aucune vertu ne diſpenſe d'être maudit par la fortune, & d'avoir les hommes pour ennemis..... Le Ciel m'eſt témoin que je voulois ſon bonheur ; il étoit prêt à porter le nom de ton époux : j'allois revivre au ſein de mes chers enfans..... Ah ! cache-moi tes pleurs, ou pleure du moins ſur toi : de quoi me plains-tu ? de mourir ! ah ! ma fille, ton ſort eſt bien plus cruel ; tu vivras, & tu vivras pour être raſſaſiée d'opprobres : je te l'ai dit en d'autres termes, les infortunés ſont des victimes publiques dévouées à la méchanceté humaine..... Quoi ! mon pere, diſoit Molly, vous mourez de beſoin, de douleur ſous mes yeux ! & je ne puis donner mille fois ma vie pour ſauver la vôtre ! Ah ! Digthon ſans doute eſt malheureux de ne pouvoir vous ſoulager ; il ſent vos maux, je réponds bien de ſon cœur.... Mon pére, qui ne vous aimeroit pas comme nous ? qui ne mourroit de vous voir dans cet état ? — Ma fille, ma chere fille, Digthon nous eſt cher ; il va peut-

être arriver, dérobons-lui l'excès de notre misere..... Elle est toute dans mon cœur, s'écria Digthon, qui avoit écouté. O mon pere! respectable vieillard! qu'ai-je entendu! je sais tout, oui, tous vos maux me déchirent, me dévorent, & je ne pourrai vous arracher à cette horrible mort! Mon pere & Molly vont périr dans la faim, & je verrai ce spectacle affreux!...

Digthon à ces mots tomba sur Worthy qu'il tenoit embrassé : Molly pleuroit amérement sur la main de son pere, qu'elle serroit contre sa bouche. Cœurs sensibles, hommes, ô vous qui savez aimer, vous sentez toute l'horreur de cette situation!

Digthon tout-à-coup s'arrache des bras du vieillard, il quitte avec précipitation Molly : elle veut lui parler, il ne peut plus l'entendre. Il vole chez un de ses parens maternels, riche, c'est-à-dire, dur, orgueilleux, inhumain : il avoit toujours fait peu de cas du pere de Digthon, parce qu'il n'avoit pas su gagner du bien. D'ailleurs, sacrifiant tout à ses plaisirs, à ses caprices, à ses ennuis variés, c'est à cet homme de fer, qui a tant de semblables, que le malheureux Digthon

s'adreſſe : ſon extérieur ſeul l'eût annoncé favorablement chez un honnête homme ; ici, à peine eſt-il écouté des domeſtiques. Enfin, il parvient juſqu'à Tyrrel, (c'eſt le nom de ce parent) ; Tyrrel ne reconnoît pas Digthon : c'eſt dans l'ordre des procédés des hommes riches, avec tout ce qui peut reſſembler à l'indigence. L'honnête jeune homme avoit de la hauteur, de l'inflexibilité même dans le caractere, mais il étoit compatiſſant, reconnoiſſant, il aimoit.... Il prend ſur lui de ſe vaincre, de ſe ſubjuguer : Monſieur, je me nomme Digthon, j'ai l'honnour de vous appartenir..... De m'appartenir, répond Tyrrel ; c'eſt donc de bien loin..... Ma mere, Monſieur, étoit la ſœur de la vôtre.... Ah ! je me reſſouviens d'un nommé Digthon, j'en ai quelque idée : c'étoit un ſot, il fit mal ſes affaires ; il eſt mort gueux, & vous m'avez l'air de ne pas mieux vous conduire que lui..... Mon pere, continua Digthon renfonçant ſes larmes & ſa fureur, m'a laiſſé ſon exemple à ſuivre : ſa mémoire me ſera toujours chere, il étoit vertueux. Pour moi, je n'en rougirai point : je ſuis ſans fortune, réduit à la plus cruelle né-

ceſſité, & j'oſe attendre de votre bonté, de votre humanité que vous m'accorderez quelques ſecours : ma reconnoiſſance.... Oui, de la reconnoiſſance, du ſentiment, répond Tyrrel ; voilà le langage des importuns, des fainéans. Que diable, vous êtes jeune, il faut faire quelque choſe ; vous avez de la ſanté, de la force.... J'ai été, Monſieur, chez un Marchand ; ſa ſituation l'a obligé de me congédier : je cherche une place..... Eh ! il y en a tant : enrôlez-vous ſur la Flotte royale ; croyez-moi, bêchez la terre, ſoyez plutôt laquais que d'importuner d'honnêtes gens : quand on a des bras & des jambes, il faut travailler, ſe rendre utile : le véritable déshonneur eſt de ne rien faire, & de mourir de faim.

Chaque mot étoit un trait mortel pour Digthon ; mais l'image de Worthy & de Molly expirans de miſere, rempliſſoit ſon ame. Je ne demande pas mieux, continua-t-il, que de tenter l'impoſſible pour me retirer de cette horrible ſituation : oui, Monſieur, il n'y a point d'état vil que je n'embraſſe avec tranſport, & que je ne préfere à la douleur & à l'humiliation de vous montrer l'excès de mes

malheurs ; ils ſont au comble, vous m'outragez..... Je vous outrage ! non, je vous dis la vérité ; je ſuis hors d'état de vous faire le moindre plaiſir, je ſuis dans l'embarras moi-même ; je viens d'acheter une terre qui me coûte des ſommes immenſes, j'ai ma maiſon à ſoutenir ; je vous le répete, tâchez de vous placer ; entrez plutôt au ſervice.... Oui, je ſervirai plutôt le dernier des hommes, je déchirerai la terre, je l'abreuverai de mes larmes, ſes cailloux s'amolliront ſous mes pleurs..... Ah ! Monſieur, vous me mettez au déſeſpoir, je ne vous demande qu'un foible ſecours, vous me racheterez la vie..... Il ſe jette à ſes genoux en prononçant ces derniers mots. Tyrrel veut le faire relever : Oui, continua Digthon avec des ſanglots, oui, Monſieur, vous me racheterez la vie : ah ! ce n'eſt pas pour ma vie que je ſuis à vos genoux, c'eſt pour des jours qui me ſont mille fois plus précieux : au nom de l'humanité, ne me refuſez pas, je vous en conjure, je vous engage ma perſonne, mon exiſtence pour le plus foible don que vous m'accorderez : de quel mot je me ſers !..... N'avez-vous jamais aimé ? Ayez

pitié de ma situation, de mon désespoir, il est au comble : si vous saviez pour qui je vous implore....

Tyrrel tire le cordon de sa sonnette, un domestique vient : Conduisez Monsieur, dit-il en montrant Digthon ; & en poursuivant : Si jamais il vous arrive de me faire parler à de pareilles gens, vous serez chassé. Digthon sort en s'écriant : Ah ! barbare !

Le voilà dans la rue, errant, accablé, écrasé sous le poids de ses tristes pensées : à chaque heure, à chaque moment, l'extrêmité affreuse où étoient réduits Worthy & sa fille augmentoit ; ils étoient tous deux dans le cœur de l'infortuné jeune homme, ils y étoient pleurans & gémissans ; ils y étaloient leur misere, leurs besoins pressans : le croira-t-on ? Oui, on le croira : les ames qui connoissent, qui sentent tout le pouvoir de l'humanité, de l'amour, ne trouveront pas l'action de Digthon au dessus de la nature & au-dessous de l'honneur. Le jour tomboit, il se cache sous une porte, il s'enveloppe, si on peut le dire, dans sa douleur, dans la nécessité de secourir sa maîtresse & son pere ; il demande l'aumône,

lui qui auroit perdu la vie cent fois plutôt que de s'abaisser. La tendresse, une honnête vanité, tout son être se combattoit, se révoltoit, se domptoit : il murmuroit avec des larmes *au nom de l'humanité*, & quelquefois avec un ton plaintif de l'ame, il disoit *au nom de l'amour* : cette singularité eût dû attendrir les passans ; mais il est peu d'hommes qui s'occupent de la peine d'autrui. Il ne recueillit de cette humiliation qu'une ressource qui n'étoit pas même suffisante pour un seul jour : il court chez Worthy qu'il trouve mourant de faim, sa fille aux pieds de son lit, n'ayant pas la force de se relever, & ses yeux presque éteints, attachés sur ceux de son pere. Ah! Molly! ah! mon pere! s'écria Dighton. ... Il leur apprête lui-même quelque nourriture. Mon fils, lui disoit le vieillard, laisse-moi mourir, mais prends soin de ma malheureuse fille, c'est elle qui a besoin de ton secours.

Un morne désespoir s'empara de Digthon : O mon cher bienfaiteur! vivez pour cette fille que j'adore, & qui vous aime ; vivez pour votre fils Digthon. Adieu, vous me reverrez bientôt ; adieu, Molly, attends tout du cœur de ton Amant.....

Il n'a pas achevé ce mot, qu'il imprime ſon ame ſur la main de ſon Amante, & il s'échappe à leurs yeux.

Digthon étoit livré à un choc tumultueux de paſſions différentes : il marchoit égaré, abîmé dans la plus profonde douleur ; il entra chez un payſan : Mon ami, auriez-vous beſoin d'un journalier ? je bêcherai la terre, je fendrai les arbres, je porterai le fumier, je m'abaiſſerai à tout : je ne vous demande qu'une grace, accordez-moi quelque argent d'avance ; ſi vous doutez de ma bonne-foi, je vous donnerai mon billet d'engagement : vous pouvez vous informer qui je ſuis, je ne vous tromperai pas. Le payſan répond : Vous ne me convenez pas, vous avez l'air trop délicat pour qu'on tire quelque ſervice de vous, & je ne paye pas d'avance.

Digthon, plein du trouble affreux qui l'agite, continue ſon chemin ; il voit un vaiſſeau, il y vole : il apprend que c'eſt un vaiſſeau de Roi. Quitter Worthy ! Molly ! tout ce qu'il aime ! s'arracher ſon cœur ! quelle ſituation ! Mais de l'argent de ſon engagement il pourra leur racheter la vie. Il ne les reverra plus ſans doute ;

mais ils vivront par ses bienfaits. Leur ame éteinte est sur leurs levres. Je l'arrêterai, s'écrie Digthon dans le fond de son cœur ; oui, je leur rendrai le jour que je perdrai pour eux peut-être. Quand ce vaisseau part-il ? — Dès demain, répond-on. — Dès demain ! ô Ciel ! Eh ! voudroit-on m'enrôler ? A quelque fonction que l'on me destine, je la remplirai ; qu'on me donne la place de Mousse, que je serve au-dessous des Mousses, que j'obtienne enfin le prix de mon engagement, quel qu'il soit, & je reviens, oui, je reviendrai me mettre à mon poste.

Digthon est refusé ; il étoit venu trop tard ; d'ailleurs, il paroissoit peu propre à cette sorte d'emploi. Il se promene à grands pas sur les bords de la mer, toujours plus accablé de cette affreuse image qui le poursuit, qui le persécute, entendant gémir Worthy & sa fille, les voyant qui lui tendent les bras, qui expirent, qui le nomment encore. Eh ! pourquoi, se dit-il amérement, ne profiterai-je pas du soulagement qui m'est offert ? Où irai-je en m'éloignant d'ici ? hélas ! recueillir les derniers soupirs des objets que j'adore, coller ma bouche sur leurs

lévres froides, ſerrer leurs cadavres dans mes bras!... Ils ne m'entendront plus ; le cœur de Molly ſera inſenſible..... N'allons pas plus avant, précipitons-nous, perdons-nous dans cette mer immenſe que ma douleur.... & Molly ? & ſon pere ? Ils n'ont que moi, ils ne m'auroient plus, ils mourroient abandonnés, déſeſpérés, ils m'attendent, ils expirent : ah! volons à leur ſecours.

Il apperçoit une maiſon dont il connoît le maître. Il entre, il pénétre juſqu'à ſon cabinet : Surrey (c'eſt le nom de cet homme) étoit inſtruit de l'honnêteté & de la rare probité de Digthon, il conduiſoit un de ſes amis ſur l'eſcalier ; Digthon accablé, déchiré, furieux, rempli de la dureté des hommes, n'en attendant plus que la mort qu'il ſouhaite, voit une montre d'or, & s'en ſaiſit en frémiſſant. Surrey paroît, porte la vue à ſa cheminée, & s'écrie : Digthon, vous m'avez volé.

Dighton, comme renverſé d'un coup de tonnerre, tombe dans un fauteuil ; deux torrens de larmes jailliſſent de ſes yeux, ou plutôt de ſon cœur, il ne peut que dire ce ſeul mot, l'amour... & il expire.

Surrey, frappé de cette situation, appelle ses domestiques ; il veut secourir Digthon : il n'étoit plus tems. On trouva dans ses poches la copie d'une lettre qui instruisoit Surrey de tout ce qu'avoit souffert ce malheureux, & de la cause qui l'avoit pu porter à cette extrémité. Cette lettre est trop intéressante pour qu'on ne la rapporte pas ici : elle etoit écrite à un jeune homme de ses amis, à qui on juge qu'il l'avoit vainement adressée.

» Non, Lovel, non, vos conseils ne » peuvent plus me ramener à cette raison » que j'ai perdue : je suis tout entier au » pouvoir de la douleur ; je vis, je brûle » pour la plus charmante & la plus res- » pectable des créatures ; Molly est tout » ce que je vois dans le monde ; elle est » la souveraine, la maîtresse absolue de » mon ame, & Molly est malheureuse, » & je ne puis adoucir son infortune ; » enfin, Molly est expirante de faim ; » l'amour même, la vertu, la beauté » avilis à ce point ! Souffrir de pareils » coups ! Ah ! Lovel, je suis au déses- » poir, je ne me connois plus ; il y a des » momens où ma probité me pese.... » Ah ! que sert d'être vertueux ?.. Tout

» ce que je fais, c'est que j'arracherai
» Molly à cette misere infernale, si tu
» n'y peux rien : dût mon cœur être percé
» de mille coups de poignard, Lovel
» tremble, dussé-je être déshonoré,
» Worthy ni Molly n'expireront pas de
» besoin tant qu'il me restera une goutte
» de sang à exposer pour eux : Vois,
» mon ami, si tu peux me retirer de ce
» gouffre de malheurs : je suis prêt à
» tout faire, mais que ce que j'aime ne
» meure point ; ô Dieux ! je deviendrois
» le plus criminel des hommes, si je le
» souffrois : oui, je le sens, Lovel, le
» plus criminel, le plus ingrat des hom-
» mes : Va, tu ne connois pas l'amour,
» si tu t'étonnes ; moi qui le connois,
» qui le respecte, qui ne vis que par
» lui, je suis capable de tout entrepren-
» dre.... Je ne sais ce que je t'écris, je suis
» le plus malheureux des mortels ; tout
» dans mon ame, jusqu'à l'amour, est
» une fureur ; Lovel, que je te voie ;
» Lovel, j'adore la vertu ; mais Worthy,
» mais Molly. ...

Le reste de la lettre avoit été effacé par des larmes abondantes : Surrey lui-même en répand. Il laisse chez lui le

corps du malheureux Dighton, & vole à la retraite obscure de Worthy : il le trouva expirant dans les bras de sa fille. Ce vieillard mourant, une femme languissante, éplorée, le spectacle de la plus affreuse misere.... Tous ces traits viennent frapper à la fois Surrey. Enfin Worthy jette son dernier soupir, & Molly, qui le tenoit serré dans ses bras, perd l'usage de ses sens : Surrey la fait transporter dans une chambre voisine : elle rouvre les yeux. Où est mon pere ? où est mon pere ?... Je ne vois point Digthon.... Ah ! qu'il vienne..... Mademoiselle, je suis un de ses amis, c'est lui qui m'envoye pour vous consoler, pour adoucir vos infortunes.... Vous, Monsieur, l'ami de Digthon ? eh ! depuis quand a-t-il des amis ?... Mais où est-il ? pour rendre les derniers devoirs à mon pere, pour m'ensevelir moi-même.... Vous ne mourrez point, Mademoiselle ; qui vous voit connoît trop la sensibilité !... Les hommes sensibles ! dit-elle.... Mais je ne vois point Digthon ; Digthon m'abandonne... Vous pleurez, Monsieur ; ah ! je suis bien digne de votre compassion.

Surrey la quitte, en ordonnant à deux

femmes qu'on ait soin d'elle : il leur recommande de se taire sur le sort de Digthon. Molly, qui en avoit demandé des nouvelles à Surrey, s'étoit apperçue de son trouble. Il semble que l'ame se tourmente pour s'élancer au-devant de la connoissance du malheur. Ces femmes pleuroient : Molly les interroge, les presse, les conjure de lui apprendre ce qu'elles peuvent savoir : elles se défendent quelque tems ; enfin elles parlent, & tout est révélé à Molly. Cette femme mourante prend une nouvelle ame, se traîne chez Surrey, & va tomber sur le cadavre de Digthon : elle n'a que la force de s'écrier : Quoi ! pour moi, pour mon pere, Digthon, tu es mort, tu es déshonoré !

Depuis ce moment, elle ne prononça plus une parole : on enterra Worthy & Digthon dans la même fosse ; elle s'échappa de l'endroit où Surrey la faisoit garder : on la trouva le lendemain baignée de ses larmes, & morte sur le tombeau de son pere & de son Amant.

On observa qu'elle avoit le visage tourné contre terre, & la bouche collée sur la pierre qui renfermoit les objets de sa douleur.

LE LION D'ANGÉLIE,

Hiſtoire amoureuſe & tragique,

Par PIERRE CORNEILLE BLESSEBOIS.

Cologne, chez Simon l'Africain, 1676, in-12.

CLIDAMIS étoit tout ce qu'on eſt ſous la plume du Romancier, quand il veut faire du perſonnage, le héros de ſon Roman. Angélie étoit deux fois plus belle que lui, & trois fois plus indifférente. La voir & l'aimer, ce ne fut pour Clidamis qu'une même choſe, l'ouvrage d'un moment. Le voir tous les jours, & ne l'aimer jamais, c'étoit au contraire la tâche journaliere d'Angélie. Le malheureux Clidamis voyoit la fin de ſa journée, & ne voyoit jamais la fin de ſon amour; Angélie étoit, à coup ſûr, plus heureuſe que lui; &, comme s'il n'étoit pas dans la nature qu'une belle femme fût née indifférente, l'Auteur donne à Angélie la vanité de l'être, & l'orgueil de dédaigner ſes adorateurs. C'eſt faire de ſon Héroïne

une coquette achevée d'un trait de plume. Coquette soit. Dispensons-nous d'analyser les tourmens, & de rendre compte des soupirs de tous ceux qu'Angélie désespéroit : marchons à pas de géant vers la catastrophe qui commença de venger Clidamis.

Angélie, parmi les amusemens de la campagne, avoit compté le plaisir de la pêche. Elle venoit s'asseoir, deux fois par semaine, sur les bords d'un étang, & là, elle tendoit un appât aux timides poissons. Un poisson s'échappe un jour de l'hameçon : Angélie, sans réfléchir sur le danger, se précipite dans l'eau pour resaisir sa proie. Clidamis, qui n'étoit pas loin, (car les Amans ne quittent guères leurs maîtresses) entendit le bruit qu'elle fit en tombant ; il abandonne son cahier & sa plume, (car il rimoit des vers à la belle Angélie) accourut, se lança dans l'eau, & retira Angélie sans mouvement. Nous croyons sur parole l'Auteur. Vénus sortant du sein des eaux, n'étoit sans doute pas plus belle qu'Angélie, quoiqu'il y ait un peu de différence entre une Déesse que les amours poussent vers le rivage, & une femme

morte. Nous croyons ſans doute qu'il eſt dans la nature, que Clidamis, au lieu de donner des ſecours à ſa maîtreſſe, la contemple avec admiration, & qu'il ſourit à ſa beauté, plutôt que de frémir du danger qu'elle court. Croyons qu'il lui prit la main, qu'il la preſſa tendrement avec ſa bouche, & que ce léger mouvement ranima Angélie. L'ingrate, à peine rendue à la vie, ne témoigna ſa reconnoiſſance que par un ſigne de colere. Je vous dois, lui dit-elle, la vie, mais je la quitterois ſur l'heure, s'il falloit l'acheter au prix où vous oſez la mettre. Elle monte auſſi-tôt dans une chaiſe d'une de ſes amies que le haſard avoit amenée là, & laiſſe Clidamis, qui ne ſait s'il doit ſe précipiter dans le lieu d'où il l'a retirée.

Angélie rendue chez ſon amie, y rencontre Pirante & Artamene; ils la voient: ils ſont déjà rivaux, & deux rivaux de Clidamis; ils ne tardent pas de ſe deviner. A peine ils ſe ſont entendus, qu'ils ſe menacent, & chacun d'eux prétend devoir l'emporter ſur l'autre, parce que chacun prétend aimer davantage. La mort ſeule de l'un d'eux peut juger ce grand procès

procès. Le lever de l'aurore doit éclairer ce combat. Je devancerai le jour, dit Pirante. Tu ne m'y attendras pas, dit Artamene ; viens-y muni de bonnes armes ; tu auras un lion pour adversaire. Nos Lecteurs ont déjà sans doute dit avec nous : voilà un combat bien motivé. N'importe, avançons.

Artamene arrive au rendez-vous avant l'heure indiquée ; impatient de se mesurer avec Pirante, ses yeux le cherchent au loin. Tout-à-coup, un lion monté sur un coursier blanc, à longue criniere, se montre à lui. Le cheval d'Artamene se cabre, recule ; Artamene se souvient aussi-tôt des menaces de Pirante : indigné de le voir paré des couleurs de sa maîtresse, & de lire sur sa devise, *le lion d'Angélie*, il l'aborde fiérement, le pistolet à la main : Ne crois pas, lui dit-il, être plus en sûreté sous ce ridicule déguisement ; je n'en saurai pas moins percer ton lâche cœur : le coup part ; sa main mal assurée s'égara : le lion s'élança sur lui, saisit son épée, disparut comme l'éclair. Artamene confus, est emporté par son cheval effrayé de l'approche du lion. Pirante paroît dans le même inst-

tant ; sa contenance fiere & noble, son adresse à conduire son cheval semblent lui promettre la victoire : il croit voir, dans le lion vainqueur d'Artamene, ce même Artamene qu'il vient combattre. Tu crains donc la mort, lui dit-il, puisque tu te caches avec tant de soin ; est-ce ainsi que tu veux conquérir le cœur d'Angélie ? tu ne tarderas pas à te repentir de ta témérité ; il lui appuie en même tems le pistolet sur la poitrine : le lion détourne le coup, lui enleve son épée & s'éloigne. Pirante, honteux d'avoir été désarmé, jure de s'en venger, fût-ce même aux pieds d'Angélie. Il revenoit consterné, lorsqu'il apperçut Artamene. Tous les deux sont bientôt à la portée du pistolet ; leurs coups partent en même tems. Pirante a le nez emporté, Artamene la bouche fracassée ; la mort leur auroit paru moins fâcheuse que ces blessures. Cruellement défigurés, comment oseront-ils se présenter aux regards de l'insensible Angélie ? leur honte & leur douleur sont encore plus grandes, en apprenant que le lion d'Angélie est un troisieme rival.

Ce rival étoit Clidamis, qui, instruit

de leurs démêlés, en avoit profité pour vaincre l'un & l'autre. Il crut leurs épées un préſent digne d'être offert à la belle Angélie : il vint la nuit ſuivante auprès de ſes fenêtres, dans l'intention de les jetter chez elle : le haſard le ſervit mieux qu'il ne s'y étoit attendu : une ſérénade ſe faiſoit entendre ; les domeſtiques éveillés, étoient ſortis, & avoient ſuivi les Muſiciens à quelque diſtance ; Clidamis profita de la circonſtance, entra chez Angélie, y laiſſa les épées avec ce billet :

Le Lion d'Angélie à cette fière Beauté.

J'ai cru, ma divine Lionne,
Que pour vaincre l'averſion
Que le petit Amour vous donne,
Il ne falloit qu'être Lion.

Agréez ma métamorphoſe,
Et croyez que ſous cette peau
Je ne cherche rien autre choſe
Que votre cœur, ou le tombeau.

Je confeſſe que l'entrepriſe
Eſt d'un cœur plein d'ambition ;

Mais elle doit être permiſe
A celui de votre Lion.

De pleurs, plus que de ſang trempées,
Pour vous faire en Lion ma cour,
Je vous préſente les épées
De deux victimes de l'Amour.

Si ces offrandes ont des charmes
Qui touchent l'objet de mes maux ;
Angélie aura beaucoup d'armes,
Ou je n'aurai point de rivaux.

Le billet parut galant à Angélie ; elle auroit voulu en connoître l'Auteur ; non pas qu'elle fût touchée, mais pour le punir, diſoit-elle, de ſa témérité.

Artamene & Pirante, depuis leurs bleſſures, n'avoient reçu d'elle que des mépris. Elle vantoit ſans ceſſe devant eux, le courage de ſon lion. Ne pouvant ſupporter tant d'outrages, ils chercherent à ſe venger : diviſés par l'amour, la haine les réunit. Ceſſons, ſe dirent-ils, d'offrir nos hommages à la plus ingrate des femmes : cet adverſaire, que nous ne

connoissons point, n'a pu être instruit de notre combat que par elle; demain elle doit aller à la campagne: soyons en embuscade, & livrons-la à nos valets, pour qu'elle ait à rougir de nous avoir rendu la fable de la Ville.

Angélie étoit partie avant le lever du soleil: Artamene & Pirante l'attendoient, cachés dans le taillis d'un bois; Angélie traversoit à côté du taillis, en chantant des couplets qu'un plaisant avoit fait sur les blessures d'Artamene & de Pirante: ils n'en devinrent que plus furieux. Il y a assez long-tems, lui dirent-ils en se montrant, que nous sommes les jouets de votre orgueil & de votre dureté, nous dédaignons de nous en venger; voilà ceux (en lui montrant les deux valets) qui s'en chargeront pour nous. Les valets dociles aux ordres de leurs maîtres, se saisissent de la chaise d'Angélie, la conduisent dans le lieu du bois le plus écarté. Angélie descend jusques à la priere, fait des excuses, des promesses; on l'arrache, malgré ses efforts, de sa chaise. Le danger rendit à son ame toute sa fierté naturelle. Vous osez, leur dit-elle, attaquer une personne de mon rang, sans

armes, sans défense ; vous voulez la couvrir d'opprobre, lorsqu'elle n'a d'autre tort que celui d'avoir été insensible à vos feux : votre lâche complot ne prouve que trop combien vous étiez peu dignes de son cœur. Ah ! si ce généreux Lion pouvoit paroître dans cet instant, je vous verrois bientôt prendre honteusement la fuite, malgré votre nombre, ou bien la terre trempée de votre sang annonceroit la juste punition de votre crime. Que vois-je ! c'est lui-même qui court à ma défense. Tremblez, scélérats, la mort vole avec lui ; vous serez punis avant d'avoir pu me déshonorer.

Pirante & Artamene, peu effrayés de ces menaces, se flatterent que le lion succomberoit sous leurs coups réunis : ils lui lâchent leurs pistolets ; Clidamis est assez heureux pour n'en être pas atteint : il passe rapidement entre eux, les renverse de leurs chevaux, court sur les valets, les fait tomber expirans aux pieds d'Angélie ; revient attaquer Pirante & Artamene, qui avoient eu à peine le tems de remonter à cheval, les attaque avec tant de valeur & de succès, qu'il les blesse & les force à prendre la fuite. Il se jette

aux genoux d'Angélie. Je ne puis, lui dit-elle en le relevant, assez admirer votre courage : je manque d'expressions pour vous peindre ma reconnoissance ; mais je vous dois de plus mon honneur. — Je serai trop heureux, dit-il, en déguisant sa voix, si ce que je viens de faire pour vous peut m'excuser d'avoir pris le glorieux titre de votre Lion. J'ai une autre grace à vous demander, aussi importante, & qui ne peut blesser votre délicatesse ; c'est d'empêcher la mort d'un ami malheureux pour vous avoir servie : c'est Clidamis. J'ai tout à craindre de son désespoir, si je n'obtiens son pardon.

Angélie ne pouvoit plus rien refuser à son Lion. Clidamis, ravi d'avoir obtenu ce qu'il desiroit, reconduit Angélie, & la quitte, non loin de son habitation. Il se dépouille promptement de sa peau de Lion, & revient aussi-tôt auprès d'elle ; il lui peint de la maniere la plus attendrissante son repentir & sa joie, les obligations qu'il a au Lion. Angélie, touchée de tant de témoignages de sa tendresse, ne peut se défendre de lui avouer qu'après son Lion, il est celui à qui elle voudroit donner son cœur. Vous êtes trop

son ami, pour oser aspirer à un bien où il a plus de droits que vous. — Mais si ce Lion, reprit Clidamis, consentoit que vous missiez le comble à ma félicité, si je vous en montrois la preuve écrite de sa main, que feriez-vous? — Il tire en même tems un papier qu'il lui donne à lire. Angélie parcourt avidement ce billet. Clidamis étoit tombé à ses genoux, & attendoit son arrêt. Pouvez-vous le méconnoître, ce Lion qui a été assez heureux pour affronter la mort pour vous? Quel autre qu'un Amant, quel autre que Clidamis! Vos yeux semblent douter encore de la vérité de ce que je vous dis. — Non, reprit Angélie, non, je n'en doute plus. Ma main est à vous, elle vous appartiendra quand vous le voudrez. — A demain donc, aimable Angélie (*).

(*) Nous supprimons le récit d'un nouveau service, que Clidamis, sous la peau de Lion, rendit à Angélie. Nous avons cru que nos Lecteurs seroient repoussés par le peu de vraisemblance qu'il y avoit à croire que Clidamis, sous la peau de Lion, eût arraché à l'échafaud l'oncle d'Angélie, déjà garrotté & offert en spec-

Il arriva, ce jour fortuné. Clidamis étoit bien éloigné de croire que ce seroit le dernier de ses jours. Pirante & Artamene, rivaux & jaloux de son bonheur, furieux d'avoir été battus & blessés par lui, s'étoient introduits dans l'appartement nuptial; & là..... Nous aurons plus de retenue que l'Auteur; Clidamis fut assassiné dans les bras de son épouse. Angélie périt dans les flammes que les assassins de son époux avoient allumées, & dans lesquelles ils s'enfévelirent pour échapper au supplice qu'ils avoient mérité.

tacle au public, au pied du gibet. Eh! quel tableau à présenter que celui d'un homme bien né qu'on va pendre, pour avoir tué un ennemi en duel!

FIN.

TABLE

DU Ier. VOLUME D'AVRIL.

Supplément aux Menus Devis de Plaſſac, inſérés au Volume de Février, page 3
Note préliminaire, 14
Les Promenades de M. de Clarenville, 45
Les Remords inutiles, 61
Relation imprimée il y a vingt-deux ans, 93
Mourat & Iglou, *ou* Indamena, 101
L'Amour Précepteur, 128
Le Criminel vertueux, 169
Le Lion d'Angélie, 190

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le premier Volume du mois d'Avril de la *Bibliothéque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination, & aux ames ſenſibles, ſans jamais bleſſer la décence. A Paris, ce 12 Mars 1782.

DE SANCY.

De l'Impr. de P. Fr. GUEFFIER, rue de la Harpe.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyſe raiſonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices hiſtoriques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainſi que les Mœurs, les Uſages du temps, les circonſtances particulières & relatives, & les Perſonnages connus, déguiſés ou emblématiques.

AVRIL, IIe. Vol., 1782.

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire-Imprimeur, rue Chriſtine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVIS

Concernant la BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, & auquel l'Édition in-4° donne lieu.

MESSIEURS les Journaliſtes, en annonçant favorablement cette nouvelle édition, n'auroient peut-être été que juſtes s'ils s'étoient contentés de louer le zele du propriétaire, & le mérite de l'Imprimeur. Mais ils ont ajouté (du ton de la perſuaſion) qu'il étoit à préſumer que déſormais l'intérêt du volume égaleroit la beauté de l'édition : c'eſt tout-à-la-fois un préjugé à juſtifier, & un engagement à remplir (*). Déjà même on a pu juger de

(*) Cette promeſſe emporte celle du plus grand ſoin pour le papier, pour l'impreſſion & l'exactitude du ſervice ; objets dont la négligence attira ſouvent des reproches au propriétaire, qui en gémiſſoit, & n'en pouvoit détruire la cauſe, par des circonſtances qui ne ſubſiſtent plus, grace à la bonté du Gouvernement.

notre intention par la traduction de la *Dorothée de Lopez de Véga*, par *les Solitaires de Jersey*, par *le Siege de Saint-Quentin*, par le morceau intitulé *la passion & la fermeté*, par *le Triomphe de beauté*, par *les devis de Plassac*. Nous devons aller plus loin, s'il est possible, & nous soutenir. Mais le Public daignera penser qu'il doit contribuer à ses plaisirs en écartant la prévention: sa justice est le plus sûr de ses moyens, & le premier de nos besoins. Nous avons, de notre côté, quelque chose à faire, indépendamment du travail de l'esprit; nos propositions vont expliquer notre pensée. Désormais toutes les personnes qui voudront, ou se procurer des volumes détachés, ou réparer la négligence qu'elles ont eue de renouveller leur abonnement dans les années antérieures, ou se procurer des collections entieres, ne paieront le volume que sur le pied de 10 sols, tant *en feuilles* que *broché*. Cette facilité ne nous coûtera pas un grand sacrifice. La complaisance que nous avons eue constamment de completter les personnes qui dans le cours de l'année égaroient des volumes de leur collection, a occasionné dans nos magasins un incomplet presqu'inconcevable, & dont nous sommes obligés de tirer parti.

Notre propoſition n'aura plus lieu à la fin de Juin prochain; & l'on ne pourra profiter de l'avantage qu'elle préſente, qu'autant qu'en prenant des années pour ſe completter, ou des collections complettes, on ſouſcrira en même temps (au prix courant de 24 liv. & de 32 liv.) pour la huitieme année, qui commencera au 1er de Juillet prochain.

Nous ne ſaurions trop engager nos Abonnés, ou ceux qui le deviendront, à veiller à la conſervation de leurs volumes après le terme de Juin. Ils doivent prévoir qu'il nous reſtera alors peu de volumes, & qu'il ne nous ſeroit plus poſſible de les completter, parce qu'occupés, comme nous allons l'être, pendant ſix ans, d'une édition in-4° très coûteuſe, nous ne ſongerons pas à multiplier par une réimpreſſion les volumes in-12.

Nous répétons ici, avec Meſſieurs les Journaliſtes, que la beauté de cette nouvelle édition eſt un garant de l'intérêt qui régnera déſormais dans l'Ouvrage. Or, comme c'eſt l'in-12 qui forme l'in-4°, pour arriver à ce point de jouiſſance on doit naturellement s'empreſſer à acquérir les volumes antérieurs, offerts par zele autant que par circonſtance, à un prix auſſi modique.

Le troisieme volume in-4° est sous presse, toujours chez DIDOT l'aîné, rue Pavée; il paroîtra le plutôt qu'il sera possible. La nécessité de faire passer des Prospectus chez l'Etranger & d'en attendre l'effet pour déterminer le tirage, est une excuse qu'on recevra sans peine; elle n'aura lieu qu'une fois. Le prix du volume *broché*, papier ordinaire, est de 8 liv. Nous ne parlons pas du volume en grand papier, dont le prix est de deux louis. Les cinquante Exemplaires sont placés, ou destinés.

ON s'adressera toujours rue Neuve-Sainte-Catherine, au Sr BLERIE, & l'on aura soin d'affranchir les lettres & l'argent.

La collection complette des sept premieres années est de cent douze volumes.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

AVRIL 1782, *IIe. Vol.*

QUATRIÈME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

LES SCRUPULES
D'UNE JOLIE FEMME.

LETTRE
*Du Chevalier de Bl** à la Préſidente de ***.*

VOUS avez raiſon, Madame la Préſidente; le Public peut ſeul prononcer ſur notre pari.

Puiſque vous le permettez, je vais faire imprimer les Scrupules d'une jolie femme ; j'y joindrai un Diſcours préliminaire, par lequel on apprendra que ce manuſcrit a été trouvé dans une Terre qui a appartenu *à la célèbre Madame de la Fayette ;* mais cette circonſtance, qui vous paroît concluante, ne vous donnera pas gain de cauſe, je vous en réponds. Jamais on ne croira que l'Auteur de la Princeſſe de Clèves ait écrit les Lettres de Madame de Clairſan ; on ne peut avoir deux ſtyles ſi différens dans le même genre d'Ouvrages : les plus grands Maîtres y échoueroient, cela eſt sûr.

L'amour de la propriété, trouvez bon que je vous le répète, vous aveugle ſur ce Recueil. S'il ſe fût trouvé par-tout ailleurs que dans l'élégant Château dont vous faites vos délices, nous ſerions d'accord ſur ſon mérite . . . Mais j'oublie que toute diſcuſſion déſormais m'eſt interdite, puiſque je me ſoumets au jugement du Public. J'y mets toûtefois une condition, ſans laquelle je le récuſe ; c'eſt *que vous garderez le ſilence.* Avec votre eſprit & votre figure, on eſt toujours sûr d'avoir raiſon. Vous autres, jolies femmes (l'expédient eſt commode), quand vous ne pouvez perſuader, vous prenez le parti de ſéduire.

Je ſuis, avec reſpect, &c.

LETTRE

*Du Chevalier de Bl*** à l'Abbé T***.*

Il faut convenir, mon cher Abbé, que vous avez une excellente poitrine; je n'ai pas le même avantage, il s'en faut bien. J'ai craché le sang toute la nuit, pour avoir disputé un quart-d'heure avec vous : on ne m'y rattrapera plus.

Madame votre nièce exige que j'essaie encore mes forces contre les vôtres, j'y consens; mais je prends la plume, vous me répondrez comme il vous plaira. La confiance dont elle m'honore lui fait desirer de nous voir du même avis sur le manuscrit que l'on imprime; donnez-lui la satisfaction, mon cher Abbé, de sacrifier votre opinion, non pas à la mienne, mais à l'évidente raison. Lisez-moi de sang-froid, & je suis sûr de votre conversion.

Les Lettres de Madame de Clairsan, auxquelles votre chère nièce a donné le titre le plus convenable, ne paroîtront jamais un Roman à tout homme qui en aura beaucoup lu. Les événemens, fussent-ils aussi multipliés que dans les Ouvrages des Scudéri & de l'Abbé Prévost, le

ſtyle ſeul ſuffiroit pour démontrer que c'eſt la vérité, & non l'invention, qui a conduit la plume. La ſimplicité de cette narration ne peut appartenir qu'à l'Héroïne de l'aventure. Nos meilleurs Romanciers, tant anciens que modernes, ont vainement employé tout leur eſprit, dans leurs Ouvrages, à faire diſparoître l'Auteur; malgré leurs ſoins, tout le décèle. D'ingénieuſes préparations, des faits trop bien amenés, des réflexions profondes, d'heureuſes digreſſions, des portraits achevés, un ſtyle trop correct, le ſoin de rendre compte de tout, annoncent à leurs Lecteurs que c'eſt pour eux qu'ils écrivent.

Vous vous perſuadez qu'une femme ne dit jamais tout à une autre femme; vous vous trompez, mon cher Abbé: il en eſt pluſieurs, & que vous connoiſſez, qui en diſent bien plus par indiſcrétion, que Madame de Clairſan n'en dit par confiance, & par l'eſpèce de néceſſité que les circonſtances lui impoſent.

Elle dit, parfois, des choſes qui n'ont aucune analogie avec ſes Scrupules, & vous en concluez que c'eſt-là où l'on voit l'Auteur.

Vous auriez peut-être raiſon, ſi ces inutilités étoient ce qu'on appelle d'ambitieux ornemens; mais les détails & les répétitions qu'elle ſe permet aſſez ſouvent, me paroiſſent, à moi, l'effet or-

dinaire de l'intérêt personnel. Une minutie qui nous est relative nous devient importante ; on n'écrit point son histoire comme celle d'un autre.

Vous pensez qu'en général nos bisaïeules n'écrivoient ni si bien ni si facilement que Madame de Clairsan ; & que celles qui sortoient de la classe commune faisoient des *Livres*, & ne se contentoient pas d'avoir de l'esprit pour elles & leurs amis.

Vous croyez cela, Monsieur l'Abbé ? Et Madame de Sevigné, & Madame de Villars, qu'en pensez-vous ?

Ce manuscrit, dites-vous, ne peut être de l'autre siècle, puisqu'il peint les hommes & les mœurs de celui-ci.

Monsieur l'Abbé, lisez sans prévention les Mémoires du règne de Louis XIV, & vous verrez que nous ressemblons beaucoup à nos Pères. Les usages changent dix fois dans un siècle ; il en faut quatre pour changer les mœurs.

Vous soutenez opiniâtrément que le ton de la Maréchale est précisément celui d'une femme d'aujourd'hui.

Sur cela, nous sommes d'accord ; mais je crois aussi que beaucoup de femmes avoient ce

même ton-là du temps de Mesdames de M***, de C***, de L***, &c., &c.

D'Ornonval vous paroît hors de nature : un homme vertueux ne se permet point une mauvaise action.

Dans les Romans, Monsieur l'Abbé, & sur le Théâtre, où l'on est convenu de montrer des prodiges de vertu ou de scélératesse; mais, dans le monde, voit-on beaucoup de Lovelace & de Grandisson ?

Les événemens, que vous ne trouvez pas invraisemblables, vous paroissent trop arrangés. L'ordre, dans les faits, annonce le travail de l'Auteur.

Non pas, quand on écrit sa propre histoire; il ne faut alors aucun travail. La mémoire trace les événemens : la plume n'a qu'à les peindre.

Est il naturel, dites-vous, que cette *Madame de Clairsan* se souvienne, après six ou sept ans, de tout ce que lui ont dit & sa tante, & *cette Maréchale*, & tant d'autres ?

Très-naturel. D'ailleurs, dans les circonstances qui intéressent vivement, on retient tout, sans avoir de mémoire : peut-être même que Madame de Clairsan en avoit; & puis, qu'est-ce qui ne supplée pas, dans un récit, à quelques mots qui seroient échappés ? ... En vérité, vos objections

ſont ſi foibles, que je commence à croire que vous ne diſputez pas de bonne foi.

En voici encore une. Ces Lettres ſont diviſées en deux cahiers; vous ne manquez pas de vous arrêter à cette minutie... Un Auteur diviſe ſon Ouvrage, &c.

Mais je ne prétends pas que ce manuſcrit ait été écrit d'un trait de plume. On a beſoin de repos en écrivant, quoique ce ſoit ſon hiſtoire.

Le ſoin avec lequel les noms des Perſonnages intéreſſans ont été rayés, biffés, effacés, ne vous eſt-il pas une preuve convaincante que ces Lettres n'ont jamais été deſtinées à l'impreſſion, mais qu'on a voulu, en les conſervant, ſupprimer tout ce qui pourroit donner des lumières, pour le moins inutiles, peut-être dangereuſes?

L'Auteur d'un Roman, quand même il joindroit à ſa fable quelques faits véritables, donne à ſes Héros les noms qu'il veut, & n'a jamais beſoin de les effacer. Eh bien, ſuis-je dans le vrai? Vous ſentez-vous ébranlé?

Pour moi, je vous avoue, de la meilleure foi du monde, que ce manuſcrit me paroît le récit d'une hiſtoire véritable, & rien de plus; comme tel, la lecture m'en paroît agréable. Quelques répétitions, quelques longueurs, une multitude de négligences, me paroiſſent rachetées par la ſim-

plicité & la facilité du ſtyle. Comme Roman, ces mêmes longueurs & ces mêmes négligences me paroîtroient impertinentes. Celui qui écrit pour ſon plaiſir doit retrancher tout ce qui peut y nuire. Ce travail eſt trop pénible pour que je lui pardonne ou ſa mal-adreſſe ou ſon inattention; & l'avantage d'écrire avec *ſimplicité* ne lui feroit pas trouver grace auprès de moi ni auprès de beaucoup d'autres.

On veut beaucoup d'eſprit dans un Roman, Monſieur l'Abbé, beaucoup d'eſprit; la vraiſemblance, le nœud, l'intrigue, tout cela eſt indifférent. Voyez ceux de D***; conſervez-en le canevas; écrivez-les, ſi vous pouvez, du ſtyle des *Scrupules*, perſonne n'en pourra ſoutenir la lecture.

Il faut vraiment de la magie pour faire prendre intérêt à des récits dont on connoît la fauſſeté; & ... l'eſprit, c'eſt le magicien.

Adieu, mon cher Abbé; ſi, par impoſſible, vous n'êtes pas encore convaincu, venez me dire vos nouvelles objections; mais imaginez que vous parlez à un muet. Je ne vous répondrai que par ſignes.

J'OUBLIOIS une raiſon ſans replique. Depuis deux mois, les Journaux ont annoncé que le manuſcrit trouvé dans la Terre de Madame votre nièce alloit être imprimé; perſonne ne le réclame.

Non, ce n'eſt point ici un Roman de Madame de la Fayette. Nous voudrions pouvoir laiſſer ſubſiſter cet agréable préjugé en faveur d'un nom célèbre, devenu ſi cher à la France; mais la vérité eſt notre devoir. Nous avons découvert l'Auteur: c'eſt une femme qui pourroit briller, & qui ſe cache. Si, d'après cet aveu, la curioſité la cherche parmi les femmes que l'on cite, avec raiſon, ou ſans raiſon, elle ne la trouvera pas; & il deviendra plus difficile de la connoître, parce que la curioſité épouvante la modeſtie. C'eſt une femme, encore une fois, mais qui ſe tait, qui jouit en ſilence; qui ſait que la louange peut coûter le repos de toute la vie; qui ne veut pas riſquer de perdre la jouiſſance de ſoi-même, en s'expoſant à l'indiſcrétion des Flatteurs. Elle ne reparoîtra peut-être plus, parce qu'elle eſt modeſte; elle paroîtra peut-être encore, parce qu'elle eſt ſenſible.

Cet Ouvrage, au reſte, nous a été adreſſé avec toutes les précautions du myſtère. On nous l'a donné comme l'extrait d'un Roman trouvé dans un Château. Il eſt poſſible qu'on ne nous ait trompés que de moitié.

LA COMTESSE
DE MARNEVILLE

A LA MARQUISE DE CLAIRSAN.

Vous, des ſcrupules! & des ſcrupules qui vous forcent à refuſer la main d'un homme qui vous adore! . . . En vérité, je m'y perds; &, pour la première fois, je trouve mon amie en contradiction avec la raiſon.

Je me ſuis bien gardée de rendre compte à mon frère de notre étrange converſation, la tête lui tourneroit; j'ai mieux aimé recourir au menſonge, que le déſeſpérer. Je lui ai dit que des importuns ne m'avoient pas permis d'être ſeule un moment avec vous: il penſe

que demain je ſerai plus heureuſe ; & cependant ce court délai lui paroît un malheur : il vous aime comme vous méritez d'être aimée.

Vous avez daigné me dire que nulle répugnance ne détermine vos refus ; faites-les donc ceſſer, ma chère amie : la ſœur & le frère vous devront leur bonheur. Vous connoiſſez la force de l'attachement qui nous lie l'un à l'autre. Avant la fin de la guerre, vous avez cent fois eſſuyé les larmes que ſon danger me faiſoit verſer ; voudriez-vous les faire éternellement couler, en le rendant éternellement miſérable? Je ſerai chez vous demain avant dix heures, & j'eſpère que, pour cette fois, vous me parlerez raiſon.

La Marquiſe DE CLAIRSAN *à la Comteſſe* DE MARNEVILLE.

JE montois dans ma voiture lorſque votre Valet-de-chambre m'a rendu votre lettre ; je l'ai lue, & je ſuis partie . . .

Ne vous offenſez pas de ce prompt & myſtérieux départ ; il eſt devenu néceſſaire ... Laiſſez-moi m'affermir contre vous, contre moi ... contre votre frère ... Je ne peux être à lui ...; il n'obtiendra pas ma main. Croyez que cette douloureuſe réſolution m'a déjà fait verſer bien des larmes. Il m'eût été bien doux de donner le nom de ſœur à mon unique amie ... Ma deſtinée s'oppoſe à ma félicité. Condamnée à un veuvage éternel ..., je ne ſerai point à votre frère : mais je ne ſerai à perſonne. Il vaut mieux renoncer au bonheur qu'à l'eſtime de ſoi-même.

Mes ſcrupules vous ſemblent une folie ! Croyez, ma chère, que votre amie ne fut jamais ſi raiſonnable ; j'ai même beſoin de toute ma raiſon pour achever mon pénible ſacrifice : ne le rendez pas plus amer, en renouvellant des inſtances qui ne feroient qu'ajouter à mes regrets ... Non, rien ne peut détruire l'obſtacle invincible élevé entre votre frère & moi. Votre amitié pour lui me répond de ſa conſolation : elle eſt néceſſaire à mon repos, je ne cherche pas à vous le diſſimuler. Trouvez-lui une

épouse digne de lui; c'est le seul moyen de revoir à Paris votre tendre & malheureuse amie.

La Comtesse DE MARNEVILLE *à la Marquise* DE CLAIRSAN.

L'ÉTAT où je vous ai vue hier arrête encore le jugement que je dois porter de votre incompréhensible départ; vous n'étiez pas à vous, vous n'étiez plus vous-même. Le désordre de votre esprit, dont il m'est impossible de deviner la cause, justifie en quelque sorte votre cœur; je ne le crois pas de moitié dans un projet qui blesse également la raison & l'amitié. Quand le moment de la réflexion sera venu, vous aurez honte, j'en suis certaine, d'une démarche aussi affligeante pour vos amis, que peu nécessaire à votre repos.

Ce n'est plus au Prince de *** que vous inspirez de l'amour; c'est à un homme vertueux, quoique passionné. A quoi bon mettre cent lieues de dis-

tance entre vous & lui ? Il eſt loin de ſe croire le droit de vous importuner par ſes plaintes ; ſon ardente paſſion n'a jamais éclaté qu'aux yeux de ſa ſœur.

Malgré mille qualités qui lui donnent peu d'égaux, ſa modeſtie l'aveugle ſur ſes avantages. Son amour ſeul ſoutient dans ſon cœur l'eſpérance ; & c'eſt cet homme, . . . le frère de votre amie, que vous craignez, que vous fuyez ! . . . parce qu'il vous offre l'hommage d'un cœur que rien, avant vous, n'avoit pu véritablement enflammer ! . . .

Plus j'y réfléchis, moins je conçois le motif d'un procédé que rien, ce me ſemble, ne peut excuſer.

La Marquiſe de Clairſan faire une démarche inconſéquente ! Que va-t-on dire ? que dois-je penſer moi-même ? Et ce malheureux, qui mérite ſi peu de l'être, dans quel état le croyez-vous ?

LA MÊME A LA MÊME.

VOTRE billet, daté de Lyon, m'eſt arrivé ce matin dans l'inſtant où mon frère étoit chez moi. Sa pâleur a été le ſeul indice de ſon empreſſement ; le mien m'a fait briſer le cachet avec précipitation. Mes yeux cherchoient avidement l'explication de votre incroyable conduite ; ils n'ont trouvé que de nouvelles énigmes impoſſibles à deviner .... Mon amie, déchirez le voile dans lequel vous vous enveloppez ; je ſuis la ſœur de votre Amant : mais l'amitié a autant de droit ſur mon cœur que la Nature.

J'ai deſiré le bonheur de mon frère : ah ! je ne m'en défends pas ! Je l'ai deſiré... parce que j'étois convaincue que ſa félicité aſſureroit la vôtre.

S'il exiſte *un obſtacle invincible*... Mais en peut-il exiſter ! Il ne pourroit ſe trouver que dans votre cœur : & votre pitié pour les maux que vous cauſez, ſuffiroit pour en triompher.

J'ai relu vingt fois votre billet ; je n'y

ai vu chaque fois que nouvelles obscurités. *La consolation de mon frère importe à votre repos*... Eh ! pourquoi donc l'affliger, si vous voulez qu'il se console ? *Un veuvage éternel*... A propos de quoi ? depuis quand le Marquis de Clairsan mérite-t-il des regrets éternels ? un homme très-ordinaire avec lequel vous avez à peine passé dix-huit mois ... Ou donnez-moi de bonnes raisons, ou n'exigez pas que je vous croie.

Mon attachement pour vous ne peut me laisser consentir à vous trouver des torts ; mais si vous me forciez à douter de votre confiance, c'en seroit un, que l'amitié vous pardonneroit moins que tout autre.

Au lieu de consoler mon frère, je le trompe sur le motif de votre départ ; il vous croit appellée dans votre Province par de nouvelles infirmités de votre grand'mère, dont l'âge autorise le conte que je lui ai fait.

Moi... lui chercher un autre établissement ! ... Ma chère, si vous le haïssiez... je verrois... je tenterois peut-être l'impossible : mais vous avez versé des larmes, je ne peux renoncer à l'espoir de

vous nommer ma sœur. Ne prolongez pas mes inquiétudes par votre silence ; faites-moi lire dans ce cœur où le destin de mon frère est écrit. Si vous balanciez, vous m'obligeriez à penser que vous n'estimez pas votre amie.... ; alors ce titre perdroit tout son prix à mes yeux.

La Marquise DE CLAIRSAN *à la Comtesse* DE MARNEVILLE.

Vous ne voyez qu'énigmes, qu'obscurités dans mon billet, & qu'inconséquence dans ma conduite; c'est un malheur de plus, mais il est inévitable. Il est des maux dont on ne peut se plaindre sans rougir... : approuvez donc un silence nécessaire. Vous m'avez cru de la raison; ne perdez pas une opinion que je justifie à présent plus que jamais.

A quoi bon, dites-vous, mettre cent lieues entre le Comte d'Ornonval & moi ? à quoi bon fuir un homme que je ne hais pas ? Ma chère amie, si je le haïssois, je serois à Paris. Son respect... votre amitié n'ont pu laisser naître dans

mon cœur la moindre crainte. Ah ! certainement ce n'eſt point un Prince de*** : mais ſes vertus le rendent auſſi dangereux, que les vices de l'autre le rendoient redoutable.

Je ſuis deſtinée à trouver le malheur dans les cauſes qui concourent à la félicité des autres femmes.

Les avantages que j'ai reçus de la Nature ne m'ont fait éprouver que des peines ; de honteux hommages, d'odieux projets, de téméraires entrepriſes, d'infames trahiſons... de coupables ſuccès... m'ont fait payer bien cher le droit d'être enviée par mon ſexe.

Quelques années de calme me promettoient une tranquillité ſoutenue ; l'amour de votre frère vient en ébranler la baſe. Ne vous obſtinez pas à me devoir ſon bonheur... Si j'étois aſſez foible pour conſentir à ſes deſirs..., je ne ferois que l'aſſocier à mon infortune ... Mon amie, s'il ſe fût offert à mes yeux avant que j'euſſe porté le nom de Clairſan, enivrée du bonheur d'être votre ſœur, mon cœur eût volé au-devant du ſien. Il n'eſt plus temps...; j'ai trop à me plaindre de ſon ſexe,..; j'ai renoncé à

toute

toute espèce d'engagement. J'ai refusé, sans peine & sans regret, tous les partis qui se sont offerts ; j'éprouve aujourd'hui tous les maux que j'ai pu causer.

Ma sincérité me délivrera, je l'espère, de vos injustes reproches. Moi, ne pas vous estimer !... Hélas ! je vous avoue ma foiblesse, avant même de vous en demander le secret.

P. S. Le prétexte dont vous colorez mon voyage aux yeux de votre frère, peut être également bon pour la multitude, & suffit pour justifier la promptitude de mon départ.

La Comtesse DE MARNEVILLE *à la Marquise* DE CLAIRSAN.

JE respecterois votre secret, si, à travers l'ambiguité de vos discours, je n'appercevois l'entêtement le plus pénible & le plus mal fondé ; avec beaucoup d'esprit & de raison, on se laisse quelquefois abuser par de fausses préventions, sur-tout lorsqu'on s'obstine à

juger seule des motifs qui les entretiennent.

Vous avez éprouvé des peines, des chagrins, je le sais; peu de femmes ont eu plus à se louer de la Nature, & plus à se plaindre des effets de leur beauté: mais le malheur a un terme. Votre bon esprit, votre admirable conduite sont parvenus à vous préserver de nouvelles persécutions; l'amour, & l'amour vertueux, veut vous faire oublier tous les fâcheux momens de votre vie: & votre cœur se refuse à un lien qui vous uniroit à l'homme le plus passionné & le plus tendre!

Vous ne me cachez pas les efforts que ce refus vous coûte; vous confiez à la sœur l'intérêt que le frère vous inspire; & vous voudriez qu'elle renonçât à l'espoir de vous voir heureux l'un par l'autre? Non, ne vous en flattez pas; ma condescendance seroit un crime envers tous deux.

Je reste à Paris le temps d'annoncer mon départ: l'absence de M. de Marneville me laisse entièrement libre; je serai à Villeneuve dans quinze jours. Là, en tiers avec vous & l'amitié, nous ver-

rons comment vous aurez la force de me taire les motifs de vos incroyables *scrupules ;* & lorsque vous me les aurez confiés, vous rougirez, j'en suis garante, non de leur importance, mais d'avoir pris des chimères pour des réalités.

La Marquise DE CLAIRSAN *à la Comtesse* DE MARNEVILLE.

APRÈS sept jours de marche, me voilà dans ma solitude. En revoyant ces lieux où je suis née, je croyois retrouver le calme que j'y goûtois autrefois : hélas ! ma chère amie, je crains bien d'y conserver le trouble qui m'a forcée à vous quitter avec tant de précipitation.

Je me flattois, en m'éloignant de votre frère, d'éloigner aussi son souvenir ; & la retraite dans laquelle je vis semble au contraire me laisser dans un continuel tête-à-tête avec son image. Ses discours, son ton, son air, l'expression de ses regards, l'inflexion de sa voix, rem-

plissent également mon cœur & ma mémoire ; aucune distraction n'interrompt ma dangereuse rêverie. J'espérois vaincre, par l'absence, un penchant si longtemps combattu : mon séjour dans mes déserts ne sert qu'à me convaincre de l'insuffisance de mes efforts.

Je vais donc être victime d'une malheureuse passion, & doublement malheureuse par l'objet qui l'a fait naître ; je vais être privée de la douceur dont me faisoit jouir votre amitié : car, mon amie, tant que je n'aurai pas triomphé d'un sentiment qui se fortifie tous les jours malgré moi, vous ne reverrez pas votre malheureuse amie. Mes pleurs couleront loin de vous ; ils auroient perdu de leur amertume, en tombant sur votre cœur : le destin, qui me persécute, m'enlève cette consolation. Il falloit, pour combler mon infortune, que celui qui la cause fût le frère de mon amie !

Parmi tous les gens dont ma fatale beauté a troublé la raison, plusieurs étoient faits pour plaire ... : aucun n'a pu se faire aimer ; je pensois être à l'abri de la plus dangereuse passion.

Lorsque le moment de la réflexion

précède l'amour, on croit n'en avoir plus rien à craindre, & cette trompeuse sécurité prépare & assure ses coups; c'est elle qui m'a fait recevoir pour ami, un homme trop aimable pour conserver longtemps ce titre. J'aurois dû redouter cet étonnant assemblage de toutes les vertus; j'aurois dû... Mais vous, mon amie, n'avez-vous donc pas aussi des reproches à vous faire? Pourquoi chercher à m'attendrir? pourquoi combattre des refus?

Dans cet instant, votre lettre m'arrive. Ah! mon amie, restez à Paris, je vous le demande en grace . . . . . Quel prétexte couvriroit votre absence? votre frère pénétreroit bientôt... Non, non; annoncez-lui mes résolutions; adouciſſez-en l'amertume par tout ce que vous croirez capable de calmer sa douleur & éteindre ses regrets... Peignez-moi bizarre, capricieuse, inconséquente; dites-lui que les dehors qui l'ont séduit cachent des défauts incompatibles avec le bonheur: enfin, dites-lui .... tout ce qu'il faut pour m'arracher à la douleur de le rendre malheureux.

Par quelle fatalité vous obstinez-vous à renouveller mes peines, en me for-

çant de me les rappeller ? N'en savez-vous même pas assez pour comprendre une partie de mes motifs ? L'amour n'assure pas le bonheur de toute la vie; dans une union qui doit durer toujours, l'estime est la base de la félicité.

Après les événemens qui m'ont attiré une si triste célébrité, qui pourroit me répondre que celui dont je porterois le nom n'adoptât d'odieuses préventions ?... La jalousie des femmes, les prétentions des hommes, pourroient, dans un moment, changer son respect en mépris, & mon bonheur en infortune.

Quel est l'être au-dessus des atteintes de la méchanceté? Sans être méfiant, soupçonneux, peut-on toujours résister à d'infidèles récits, étayés par de trompeuses apparences?

Il me reste des ennemis, & des ennemis cruels; mon bonheur renouvelleroit leur fureur : leur vengeance ne tarderoit pas à troubler mon repos, celui de votre frère & le vôtre. Ma chère amie, assurons la tranquillité de tous trois par quelques mois de combats. Je sens renaître mon courage, en considérant le but de mes pénibles efforts.

J'espère que mon amie adoptera mes vues, & qu'elle adoucira mon exil par de longues & fréquentes lettres. J'ai besoin des consolations de l'amitié; elle seule peut fermer mon cœur à l'amour.

La Comtesse DE MARNEVILLE *à la Marquise* DE CLAIRSAN.

MALGRÉ votre lettre, je partois. La mère de M. de Marneville a besoin de mes soins; elle est malade, je reste auprès d'elle: mais si vous ne voulez pas briser les nœuds de la tendre amitié qui nous lie, employez la courte absence que cet événement exige, à me rendre juge de vos inexplicables terreurs.

Quoique faite pour être adorée, vous pouvez avoir des ennemis, je le crois; mais qu'en peut craindre la vertu? Un homme *défiant*, *soupçonneux*, *jaloux*, écoute & croit souvent les rapports de la calomnie. Mais cet homme-là n'est point celui qui vous adore; vous le sa-

vez? l'esprit le plus juste, le cœur le plus tendre, l'ame la plus droite..... Vous l'avez jugé digne d'être votre ami, & vous redouteriez?... Ah! ma chère amie, loin de me reprocher de combattre votre incompréhensible délicatesse, j'espère plus que jamais en triompher; mais ce n'est plus en attaquant des chimères: il faut savoir du moins sur quoi vous les appuyez.

Vous prétendez que j'en sais assez pour approuver vos scrupuleuses craintes; & moi, je vous proteste que j'ignore absolument ce qui peut les avoir fait naître. Ainsi, pour mettre fin à des contestations éternelles, contez-moi les faits, les circonstances, qui, selon vous, vous condamnent à un veuvage éternel. Vous avez confiance en mes principes; vous voulez bien croire que j'ai pour le moins la raison de mon âge: hâtez-vous, & n'omettez rien.

Si l'amour ne peut faire votre félicité, tous mes soins seront employés à vous aider à en triompher. Si au contraire, ainsi que j'en suis convaincue, votre imagination crée des monstres dont vous vous effrayez, les conseils de l'amitié les mettront bientôt en fuite.

J'attends le retour du Courier avec la plus vive impatience.

Ne craignez rien ; celui dont vous redoutez l'injuſtice ignore & ſon bonheur & ſon infortune : quoique ſa ſœur & ſon amie, vos ſecrets reſteront au fond de mon cœur, tant que vous ne conſentirez pas qu'ils lui ſoient révelés.

Il manque ici une Lettre de Madame de Marneville, & le commencement de celle de Madame de Clairſan.

La Marquiſe DE CLAIRSAN *à la Comteſſe* DE MARNEVILLE.

L'ÉTAT où vous me peignez votre frère peut ſeul me contraindre à vous faire un récit que l'amitié eût exigé en vain. Ce remède eſt affreux ; mais s'il lui rend le repos, je ne me reprocherai pas de l'avoir employé.

Son ſilence, ſes agitations, ſon opiniâtreté à ne pas s'ouvrir même avec vous ſur la cauſe de ſes nouvelles peines, tout

annonce que c'eſt à moi ſeule à le guérir d'une malheureuſe paſſion. Par quel moyen, grand Dieu!... N'importe, j'y ſuis déterminée... Quand le bonheur eſt impoſſible, que reſte-t-il à ſacrifier?... Un mot..., un ſeul mot ſuffiroit... Mais comment avoir la force de divulguer ma honte, ſans eſſayer au moins d'exciter la pitié? Elle naîtra peut être du détail circonſtancié de tous les événemens de ma vie; & peut-être auſſi me conſervera-t-elle votre eſtime.

HISTOIRE

De Madame DE CLAIRSAN.

IL y a près de ſix ans qu'une de mes tantes obtint de ma grand'mère, auprès de laquelle j'avois été élevée, la permiſſion de m'emmener à Paris; elle venoit y ſolliciter un procès conſidérable, & des graces pour ſa famille. Madame de Sorrillane étoit loin d'avoir les qualités que les fonctions de Mentor exigent. Très-occupée de ſes affaires, leur

ſuccès lui ſembloit le ſeul but important; & les moyens d'y parvenir lui paroiſſoient également bons, pourvu qu'ils abrégeaſſent la route qui devoit l'y conduire. Convaincue de la bonté de ſes principes, elle chercha à me les inſpirer; ils différoient tant de ceux de Madame de Torbanſon, en qui l'âge n'avoit point affoibli la force de l'eſprit ni l'intégrité de la morale, que je m'étonnai que Madame de Sorrillane lui eût inſpiré aſſez de confiance pour la revêtir de l'autorité de mère; &, avec la candeur aſſez ordinaire à dix-ſept ans, je lui en marquai ma ſurpriſe.

« Mon enfant, me dit-elle, je vou» lois votre bien; je ſentois l'impoſſi» bilité de vous trouver un établiſſement » avantageux dans vos Cévennes : je me » ſuis montrée telle qu'il falloit être » pour vaincre les puériles craintes de » votre grand'mère; ma ſincère amitié » pour l'enfant d'un frère que j'idolâtrois » m'a contrainte à rétrécir, en apparence, » mes idées pour les meſurer aux ſien» nes.

» Elle ne vous auroit pas confiée à » une femme qui lui auroit laiſſé voir

» trop d'esprit. Son gros bon-sens auroit » été effrayé de mes principes : le temps » pouvoit seul lui en démontrer la so- » lidité. Je me flatte qu'il couronnera » bientôt mes espérances & les siennes ; » car elle s'intéresse aussi vivement que » moi à votre bonheur, quoiqu'elle » vous ait tenue entièrement éloignée du » chemin qui peut y conduire. Nous » voici sur la route ; nous ne tarderons » pas à arriver au but, si, comme je » l'espère, vous mettez tous vos soins à » me seconder.

» Votre figure, votre âge, votre nom » annoncent vos succès : aidée de mes » avis, vous démêlerez aisément le parti » le plus avantageux ; mais dans une » affaire de cette importance, il ne » faut consulter ni ses yeux ni son cœur.

» Née sans bien & sans espérance » d'aucun héritage, il faut absolument » faire ce qu'on appelle un grand ma- » riage. Le goût, le penchant ne doi- » vent être comptés pour rien : l'ambi- » tion & l'intérêt sont les seuls arbitres » de votre destinée ; pénétrez-vous bien » de cette vérité, & conduisez-vous en » conséquence ».

Très-étonnée de voir l'intérêt jouer un si grand rôle dans les projets de ma tante, je ne cherchai point à le lui dissimuler. Elle comprit, par mes discours, que mes vues n'étoient pas de la sublimité des siennes; & répétant mes dernières paroles : « *Des rapports dans l'humeur, dans les goûts, font naître & entretiennent l'amour* . . . . . Qui vous a fait ces » contes? me dit-elle; mais quand cela » seroit vrai, quel besoin de faire *naître* » & d'*entretenir* un sentiment dont assu- » rément deux époux n'ont que faire »?

Mon air lui peignit ma surprise.

« Non, sans doute, continua-t-elle; » vous perdrez, en arrivant à Paris, » ces préjugés de Province, & qui, » même à présent, n'y subsistent presque » plus. Dans le monde où je vais vous » introduire, vous découvrirez, au pre- » mier coup-d'œil, que les deux êtres » les plus ridicules, & par conséquent » les plus malheureux, sont les sots » époux qui ont de l'amour l'un pour » l'autre ».

Mais, en ce cas, repliquai-je, sur quoi pourroient porter mes espérances? Si l'intérêt seul dispense le bonheur, cha-

cun craindra d'associer sa fortune à la mienne. Je ne puis concevoir . . .

« Le temps, le temps, & votre confiance en moi, reprit-elle, détruiront » la multitude d'erreurs que votre éducation a produites. La science du monde » n'est pas l'affaire d'un jour : mon expérience avancera vos progrès ; soyez docile, & je me charge du reste ».

Mon caractère me portoit à la douceur ; je cessai de contester : mais je restai convaincue que si l'intérêt seul étoit consulté, mon bonheur étoit impossible.

En arrivant à Paris, nous logeâmes chez Madame de ***: sa maison m'offrit, en peu de jours, tous les différens genres de société, qui, par-tout ailleurs, sont épars.

Ma tante ne perdit aucune occasion de faire l'application de ses principes. Elle connoissoit Paris : l'histoire de chaque individu étoit un livre vivant, qui, selon elle, devoit me servir de leçon.

Tout le monde lui marquoit une bienveillance qui s'étendit promptement jusques sur moi. Elle profita du goût qu'ont presque tous les humains pour un objet nouveau ; parvint à inspirer un

engoûment général, & bientôt je tournai toutes les têtes : en vérité, ce n'eſt pas trop dire.

Je ne pouvois concevoir l'enivrement que j'occaſionnois; je ne voyois rien en moi de ſi différent des autres femmes, pour qu'elles ceſſaſſent d'attirer les regards, dès que je paroiſſois.

Madame de Sorrillane eſſaya d'affoiblir mon étonnement, en relevant mon amour-propre. Elle m'exagéra ſinguliérement mes avantages, & m'avertit que le sûr moyen de n'en tirer aucun parti, ſeroit d'en douter. Ses affaires exigeoient qu'elle vît tout Paris; elle s'aviſa d'exiger que je la ſuiviſſe par-tout. D'après ſon opinion, elle ne pouvoit trop me produire; d'après la mienne, elle me produiſoit trop.

On me voyoit aux promenades, à tous les Spectacles, chez tous les Miniſtres, à toutes les audiences, enfin, dans tous les lieux où ſes affaires ou ſes plaiſirs l'attiroient. Je ne pus bientôt plus y paroître ſans cauſer, pour ainſi dire, une émeute; on s'empreſſoit autour de moi; mon nom paſſoit de bouche en bouche; la route que j'allois tenir

ſe trouvoit bordée par tous ceux qui n'avoient pu me voir à mon arrivée.

Au Spectacle, on ceſſoit de s'occuper des Acteurs : à la fin de la repréſentation, la foule, qui s'obſtinoit à m'attendre, cauſoit un ſi grand déſordre, que les femmes, de la connoiſſance de Madame de Sorrillane, lui déclarèrent qu'elles renonçoient à paroître en public avec moi : alors, elle fut obligée de céder au deſir que je lui avois montré pluſieurs fois de me priver des amuſemens achetés, ſelon moi, plus cher qu'ils ne valoient; mais ſa condeſcendance ſur cet article, fut le ſeul point que je dus obtenir.

Il ne me fut pas permis de reſtreindre mes connoiſſances à un petit nombre de femmes, dont la ſociété étoit alors analogue à mes goûts. Il fallut continuer de vivre dans le tourbillon, préférer les maiſons ouvertes; & la Provinciale y attiroit une telle affluence, que les indécentes ſcènes, qui m'avoient fait fuir les lieux publics, s'y renouvellèrent plus d'une fois.

Ma tante étoit comblée : ſa joie ajoutoit à mon impatience. L'air de triſteſſe,

que je ne perdois pas au milieu des acclamations de la multitude, m'attirèrent souvent des remontrances.

« Prétendez-vous végéter dans un » Cloître? me dit-elle un jour. — Non, » Madame—Apprenez donc à vivre dans » le monde, & perdez cette sotte timi- » dité qui obscurcit les plus brillans avan- » tages.

» Voyez la Comtesse de Forgeac; » imitez ce courageux maintien, qui » lui tient lieu de beauté. Et la Mar- » quise de Sorbin, avec quelle fierté elle » soutient les regards qu'elle attire! Son » ton, son air, sa démarche, tout an- » nonce son rang & sa supériorité. Nous » n'avons pas cette heureuse confiance » dans nos Provinces; & quoique mieux » partagées, communément, par la Na- » ture, nous n'obtenons jamais d'aussi » brillans succès. Les vôtres seront pas- » sagers, je vous en avertis, si vous » n'acquérez promptement cette noble » assurance, aussi nécessaire pour le moins » que les graces.

» La modestie est une vertu, sans » doute; mais la timidité a toujours été » un défaut : elle avertit ceux qui ne

» s'en ſeroient jamais douté, que leur » admiration eſt outrée; que l'enthou- » ſiaſme leur exagère nos agrémens. Ils » examinent..., réfléchiſſent..., compa- » rent; &, à mérite égal, l'impudence » même l'emportera ſur la timide beauté » qui ſe déconcerte. — Mais, Madame, » vous ne voudriez pas?... — Je veux » que vous plaiſiez; que vous réuſſiſſiez, » Mademoiſelle; que vous ne ſoyiez plus » un enfant ».

Je croyois de bonne foi déſapprouver ces pernicieux avis : mais, abuſée par mon inexpérience, je n'étois pas aſſez en garde contre leurs dangereux effets; c'eſt à eux ſans doute que je dois, en partie, les événemens qui ont fait naître des ſcrupules malheureuſement trop bien fondés.

Dans le nombre de ceux qui ſe déclarèrent mes admirateurs, le fils du Préſident de Cimerville m'inſpira plus d'éloignement que nul autre. J'appris bientôt, par l'opinion de quelques gens ſenſés, que mon inſtinct m'avoit très-bien ſervie.

Sans principes, ſans mœurs, Valroncé ne trouvoit le bonheur que dans

le vain éclat du triomphe. Quelques succès brillans, dès son entrée dans le monde, lui en avoient procuré d'innombrables. Sa liste grossissoit tous les jours, malgré l'impudente ostentation avec laquelle il publioit ses victoires. Je ne pourrois vous donner une idée juste de l'excès de sa fatuité ; tout ce que vous connoissez dans ce genre n'en est que la foible copie. C'est à lui, m'a-t-on assuré, qu'est due l'odieuse invention d'orner ses petites maisons de portraits qu'on ne tenoit autrefois que des mains de l'Amour, & qui restoient voilés comme lui.

La lettre d'un de ses amis vous le fera mieux connoître que tout ce que je pourrois vous en dire ; elle ne m'est tombée dans les mains qu'après l'horrible instant qui me découvrit toute sa scélératesse.

Lettre de DILMON *à* VALRONCÉ.

JE vais te surprendre, Valroncé ; depuis que je t'ai quitté, je n'ai cessé de réfléchir : & le moins que tu puisses faire

pour me payer deux heures perdues pour le plaisir, c'est de profiter de mes sublimes réflexions.

Cours apprendre à ton père que tu ne veux plus te marier. Afflige-le encore cette fois : c'est un mal nécessaire ; ne perds pas un moment. Va à tous les Spectacles ; assemble tes amis ; annonce à l'Univers le retour de ta raison : &, sans t'embarrasser des reproches de celle dont tu voulois faire ta femme, écarte-la du précipice où tu voulois l'entraîner avec toi.

Oui, *précipice*, mon ami, c'est le mot ; car tu ne peux pas douter que la femme de Paris la plus à plaindre, seroit celle qui auroit le malheur de t'appartenir ; & pour ton compte, quoique je te croie au-dessus du remords, je ne pense pas que tu te misses aisément au-dessus du ridicule : pourquoi donc vouloir te faire un besoin de le braver ?

Tu n'es certainement pas amoureux ; & quand tu le serois, que n'aurois-je pas à te dire ?

Conseillé par l'amour ou par la vanité, ton mariage ne peut être qu'une folie. Par l'amour, ton bonheur dureroit . . .

mettons .... six mois. Tu vois que je cave au plus fort ; & ce court espace te rendroit incapable de jouir du reste de ta vie. *Les grandes passions font à l'ame ce que les liqueurs fortes font au goût ;* l'effet du poison lent rend à peine l'état d'un être qui a cessé d'aimer : blasé sur toute espèce de plaisir, il en éprouve à la fois le besoin & la satiété. Grace à ton heureuse manière d'être, je te crois à l'abri de ce malheur. Non, tu n'es point amoureux de Mademoiselle de Teresmine ; &, pour preuve, je n'en voudrois que le complot que tu formes contr'elle. On veut le bonheur des gens qu'on aime ; si tu l'aimois, voudrois-tu l'épouser ?

Mais tu conviens de bonne foi que ta seule raison *déterminante* est le desir d'avoir la plus belle femme de ton siècle. Nous étions quinze quand tu as lâché cette sottise. Eh ! qui t'assure que Mademoiselle de Teresmine soit la plus belle ? Dans huit jours, demain peut-être, il paroîtra un nouvel astre qui éclipsera celui-ci. As-tu parole de la Cour de Rome de faire *ubito* casser ton mariage, afin d'épouser encore celle-là, & puis celle qui l'éclipsera à son tour ?

Quoi ! mon ami, parce que tu as les meilleurs chiens, les plus beaux chevaux, les jockais les plus surprenans, il faut aussi que tu aies la plus belle femme ? Eh bien ! soit ; mais *avoir* n'est pas épouser. Parle donc le langage de ton siècle, & sur-tout ne t'écarte pas de ses mœurs, qu'à tant d'égards tu sembles avoir inventées.

Ton insatiable vanité, dont tu te rends l'esclave, te fait des loix auxquelles tu sacrifies souvent ta félicité. Je ne suis pas le seul à m'en appercevoir ; des sots même se donnent les airs de te contester ton bonheur. Prends-y garde : telle est la tournure de ton esprit, que si l'on cessoit de te croire heureux, tu cesserois réellement de l'être. Eh ! qui pourra se faire illusion, en te voyant renoncer à ce qui constitue le vrai bonheur ? A qui pourras-tu inspirer de l'envie, quand tu auras troqué ton heureuse liberté contre l'auguste titre de *pere de famille ?* Lequel de nous tous, qui applaudissons sans cesse à tes triomphes, voudroit changer son sort contre le tien ? aucun, sois-en certain ; & compte sur la pitié de tous, si tu t'obstines à faire une sottise.

Mais, me diras-tu, il y a mille gens de notre âge qui se marient, sans qu'on leur en sache mauvais gré : oui, cela est vrai ... Une fortune à réparer, un grand chemin à faire, un beau nom à conserver, voilà des raisons, ou plutôt des excuses : mais tu n'as pas l'ombre d'un prétexte ; & je te déclare que si tu conclus, je quitte Paris pour un mois. Mon amitié pour toi ne me permettroit pas d'écouter de sang-froid les bons contes dont tu fournirois le sujet ; & mon équité me défendroit de faire taire les conteurs : les rieurs & la raison seroient de leur côté.

Allons, Valroncé, aie pitié de toi ; n'*épouse* point. Si l'amour-propre est flatté d'*avoir* la plus jolie femme, c'est à titre d'Amant. Laisse marier promptement celle-ci, afin d'avancer ton triomphe. Suis un conseil que tout autre que moi auroit pris pour lui-même ; car, sans fatuité, on peut se croire assez d'avantages pour balancer ceux d'un mari. Attends-toi donc à voir ta femme (si jamais tu en as une) l'objet des prétentions de tous ceux qui, à présent, n'osent entrer en lice avec toi. *Imbu de*

la tâche maritale, tu ceſſeras de paroître redoutable. Ta figure, tes graces, ton heureuſe gaieté, cette étonnante inconſéquence, ton effronterie, ton extrême impudence, n'arrêteront plus perſonne: ſemblable au malheureux Jaſon, ta femme t'anéantira, te pétrifiera. Adieu, Valroncé; je n'ai pas beſoin de te dire que je ſuis ton ami: en vérité, cette lettre le prouve.

Ce fut préciſément cet homme, parfaitement peint dans la lettre de ſon ami, que Madame de Sorrillane choiſit de préférence pour en faire ſon neveu. Les premiers mots qu'elle m'adreſſa ſur ſon compte, me parurent une plaiſanterie. Elle ne tarda pas à me déſabuſer, en m'apprenant que M. de Cimerville deſiroit cette alliance pour le moins autant que ſon fils.

Il eſt néceſſaire de vous dire que de ce Magiſtrat dépendoit cette importante affaire, qui, depuis vingt ans, occupoit continuellement ma tante.

« Je

« Je me flatte que vous sentez tout l'a-
» vantage d'un pareil établissement, me
» dit-elle; un fils unique, d'une richesse
» immense, un père vertueux, une fa-
» mille révérée dans le premier Tribu-
» nal de l'Europe, tout se réunit pour
» vous rendre la femme de la terre la
» plus heureuse; & je suis pénétrée de
» joie d'avoir contribué par mes soins ...
» — Quoi! Madame, sans avoir daigné
» me consulter! ... — Vous consulter
» pour faire votre bonheur! Eh! ...
» mais... a-t-on jamais demandé : Vou-
» lez-vous être heureuse? Je crois qu'au
» moins, sur cela, nous pensons de mê-
» me! — Oui, Madame, mais non pas sur
» les moyens de le devenir ».

Alors, avec cette fermeté qu'elle m'avoit recommandée tant de fois, je lui déclarai que rien au monde ne me feroit consentir à devenir la femme de Valroncé; & les raisons sur lesquelles j'appuyois mes refus, me sembloient sans réplique. Vous allez voir celles de Madame de Sorrillane; il vous eût été sûrement aussi impossible qu'à moi de les deviner.

« Je ne crois pas un mot de tout ce » que vous venez de me dire, d'après » quelques sots, jaloux des avantages » de Valroncé, reprit-elle d'un air froid; » mais quand ces belles imputations ne » seroient pas même exagérées, je n'en » vois pas mieux la cause de vos refus. » Le point important dans la vie, c'est » le bonheur; & le moyen le plus sûr » d'y arriver, c'est de s'assurer de l'estime » & de la considération générale.

» Une femme, dont le mari est supé- » rieur par les qualités ou par les ver- » tus, n'a d'importance que celle qu'il lui » donne. Au contraire, celle qui a de » justes raisons de se priser plus que lui, » recouvre cette supériorité si desirable » & si injustement enlevée à notre sexe.

» Au lieu d'être soumise aux capri- » cieuses volontés d'un maître, elle le » traite en esclave. Les torts du mari » justifient même ceux que pourroit » avoir la femme. Le Public est toujours » pour elle; & la famille dans laquelle » elle est entrée, est au moins forcée de » garder le silence. Voilà, ce me semble, » des avantages bien réels, & qui équi-

» valent de reſte à l'inſipide plaiſir de » faire ce qu'on appelle *un bon ménage* ».

Dans nos premiers entretiens, Madame de Sorrillane m'avoit amenée à convenir & peut-être à penſer que l'eſtime pouvoit ſuffire au bonheur de deux époux, mais non pas qu'ils puſſent s'en paſſer.

Je lui rappellai ſes principes, & lui montrai tant d'éloignement pour unir mon ſort à un être mépriſable, qu'elle renonça, pour le moment, à l'eſpoir dont elle s'étoit flattée. Elle me parla avec le ton de l'amitié. Je crus reconnoître ſon langage; il faut avoir été trompé bien des fois pour imaginer qu'on peut l'être. Elle me promit de ne me point contraindre: ſi jeune encore, rien ne me preſſoit de choiſir... Pluſieurs partis ſortables aſpiroient à ma main...: elle demanderoit du temps..., afin de ne déſeſpérer perſonne, & de me conſerver le même nombre d'adorateurs.

Ce plan-là ne me plut pas; il me paroiſſoit plus honnête & plus ſimple d'annoncer clairement mes refus, ſans tenir en ſuſpens ceux que ma raiſon rejettoit. Toute eſpèce de fauſſeté me répugnoit:

je le dis; mais Madame de Sorrillane croyoit avoir acquis, par sa condescendance, le droit d'en exiger; elle s'en tint à son avis, & se chargea de faire prendre patience à chacun de ceux qui avoient les mêmes projets.

Par cette politique, que j'étois loin alors d'approfondir, elle se rendoit nécessaire à tous les prétendans.

Un vieux Financier, assez fou pour vouloir faire ma fortune, lui ouvrit ses trésors. Un homme de Robe, qui avoit les mêmes vues, se mit à la tête de ses affaires. Le Comte de Figerac lui offrit son crédit; un ancien Militaire, homme de qualité, se dévoua à l'accompagner par-tout : plusieurs autres grossissoient son cortége; & la maison de la Présidente de Sercourt étoit à ses ordres. Son beau-frère se croyoit éperdument amoureux: toute la famille approuvoit ses projets.

De toutes les femmes que j'avois rencontrées dans le monde, aucune ne m'avoit plu autant que la Présidente; je la connoissois dès l'enfance : elle est fille de ce fameux Armateur de ma Province, qui a reçu de la Cour de si flatteuses récompenses, pour avoir été, dans nos

dernières guerres, la terreur de tous les bâtimens Anglois.

Il y avoit à-peu-près trois mois que j'étois à Paris, lorsqu'elle eut une explication avec moi, qui m'éclaira sur la fausseté du caractère de Madame de Sorrillane.

Elle commença notre entretien par les plus tendres assurances d'un attachement, dont, depuis, elle m'a donné mille preuves; &, passant ensuite aux sentimens que j'inspirois à son beau-frère, elle me pria de lui dire naturellement ce qu'il avoit à craindre ou à espérer.

« Si son caractère ressembloit au vôtre, lui dis-je, je mettrois ma félicité à passer ma vie avec lui; mais son impétueuse vivacité, qui lui a déjà attiré tant de fâcheuses affaires, ne me permettroit pas d'être heureuse. La douceur est le premier charme de la société habituelle; l'égalité d'humeur me semble préférable aux agrémens de l'esprit »... J'allois continuer.

» Si c'est-là votre façon de penser, » me dit-elle en me fixant, comment » vous êtes-vous déterminée en faveur » du vieux Germon? Sans m'arrêter sur

» la disproportion d'âge & de naissance, » comment réduirez-vous cette humeur » qui ne lui a jamais permis de vivre en » paix avec ses femmes ni avec ses en- » fans » ?

Mon étonnement, qui m'avoit rendue immobile, lui donna le temps de continuer.

« Quel moyen avez-vous trouvé pour » vous préserver de ses continuelles in- » cartades ? — Celui de ne le voir ja- » mais, lui répondis-je avec vivacité. » Qui a pu vous dire que je l'épousois ? » — Lui-même, à la vérité, en nous en » demandant le secret ; mais je n'ai pas » cru qu'il dût s'étendre jusqu'à celle qui » le partage avec lui. La fin du procès de » Madame de Sorrillane est le terme » qu'elle a mis à son impatience ».

Ma surprise fut extrême ; je l'exprimai de manière à convaincre la Présidente de toute ma franchise : alors, elle ne mit plus de bornes à la sienne.

Elle m'apprit que peu de jours avant l'indiscrétion du Financier, le Comte de Sercourt avoit reçu de ma tante les espérances les plus positives. « Et hier, » ajouta-t-elle, le Président de Cimer-

» ville trouva mon (1) mari chez le Chan-
» celier ; en attendant le moment de
» l'audience, ils parlèrent de la Beauté
» dont tout Paris parle. M. de Sercourt
» prit plaisir à faire votre éloge. Je suis
» ravi de ce que vous me dites, répon-
» dit le vieux Magistrat ; elle m'a paru
» belle : mais je n'ai pas eu le temps
» d'approfondir son caractère ; je suis
» comblé qu'un homme de mérite en
» ait si bonne opinion. Dès que les af-
» faires de la tante seront terminées, elle
» deviendra ma bru. Valroncé en est fol ;
» j'espère qu'elle le rangera.

» Vous concevez, me dit Madame de
» Sercourt, quel fut notre étonnement.
» Il nous portoit à faire dans l'instant
» les plus grandes plaintes à Madame de
» Sorrillane ; mais la réflexion nous a fait
» différer des éclaircissemens qui pour-
» roient nous conduire à une rupture

(1) Cette expression n'étoit pas encore bannie du dictionnaire de la bonne Compagnie. On prétend, mais j'ai peine à le croire, qu'il y a encore dans la Robe des femmes qui s'en servent.

» auſſi contraire à l'amour de mon beau-
» frère, qu'affligeante pour nous tous,
» qui vous ſommes tendrement atta-
» chés. Votre bonheur nous intéreſſe
» vivement ; & ſi nous ſommes forcés
» de renoncer à l'eſpoir dont nous nous
» étions flattés, nous voulons du moins
» vous conſerver pour amie ».

Conſternée des lumières qu'on me donnoit, je me ſentis prête à verſer des larmes. Je répondis à Madame de Sercourt avec la reconnoiſſance qu'exigeoient les preuves d'amitié que j'en recevois. Je lui rendis mot-à-mot les diſcours de ma tante & mes réponſes, qui cadroient ſi peu avec les eſpérances qu'elle avoit données en mon nom ; & je finis par demander à mon amie ſes conſeils, pour ceſſer de jouer un perſonnage qui m'étoit ſi odieux ; car il eſt certain, lui dis-je, qu'on me croira de moitié dans cette indigne manœuvre, & le mépris prendra bientôt la place du fol engoûment que j'ai fait naître. Quelle femme, bon Dieu, m'écriai-je, & quel peut être ſon but !

Madame de Sercourt me développa les motifs de ſon odieuſe politique, &

me montra les avantages momentanés qu'elle en pouvoit tirer. Je vis que l'intérêt le plus vil dictoit jusqu'aux assurances de son attachement, & qu'elle me regardoit comme une victime destinée à être sacrifiée à son ambition.

« Contenez votre juste ressentiment, » me dit mon amie ; il faut parer aux » inconvéniens de votre position, & ce » ne seroit pas par un éclat que nous y » parviendrions. Il est donc décidé, » continua-t-elle avec attendrissement, » que vous ne serez point ma belle-» sœur? — Oui, lui répondis-je, mais je » serai éternellement votre amie. — » Porter la douleur dans toute une fa-» mille, est une singulière preuve d'at-» tachement, me repliqua-t-elle ; mais » tel est l'empire que vous avez sur nous » tous, que, malgré votre refus, votre » bonheur importe au nôtre ».

Après avoir gémi sur mon obstination à faire le malheur du Comte de Sercourt, elle me demanda s'il n'existoit personne que je crusse devoir préférer. Mon cœur ne me dit rien encore, lui répondis-je ; mais ma raison m'a fait apprécier les avantages de deux partis, également

ſortables. Le Comte de Vernullier en eſt un. Des vertus, un beau nom & une fortune honnête, rempliſſent les prétentions de tout être raiſonnable.

L'autre eſt le nouvel Intendant de***. Cette place, obtenue ſans aucuns protecteurs, atteſte ſon mérite : je donnerois ma main à l'un des deux ſans aucune répugnance. Cette favorable prévention vous paroît-elle bien ou mal fondée ? « Elle me paroît une preuve » de plus de votre heureux diſcernement », me répondit Madame de Sercourt en m'embraſſant ; » à chaque inſtant vous augmentez mes regrets : » mais je ne veux plus vous en parler, » puiſque votre réſolution eſt invariable ».

Dans cet inſtant, Madame de Sorrillane nous joignit. J'eus peine à reprendre avec elle mon ton ordinaire : je ne la voyois plus des mêmes yeux.

J'avois ſouvent déſapprouvé ſes moyens ; mais j'accuſois plus ſon eſprit que ſon cœur. Juſqu'à ce moment, ſon amitié pour moi m'avoit paru guider toutes ſes démarches : je venois d'être détrompée.

Elle se seroit infailliblement apperçue du changement qui venoit de s'opérer dans mes idées, si ses propres affaires n'eussent absorbé toute son attention.

En se rapprochant de nous, elle annonça à Madame de Sercourt qu'elle seroit deux ou trois mois sans nous voir.

« Je vais en Angleterre, lui dit-elle : » de puissantes recommandations & mon » activité mettront fin aux éternelles » lenteurs du Ministère Anglois ».

Elle m'avoit souvent entretenue de ses prétentions sur les bienfaits de la Cour de Londres. Son aïeul maternel, suivant ses récits, avoit perdu des biens immenses dans les derniers troubles; & les circonstances lui paroissoient favorables pour les revendiquer, soit en nature, soit en graces, pour ses enfans (1).

Ce projet de voyage, dont j'étois loin de prévoir les suites, rit à mon imagination. Le desir de voir un Pays & des objets nouveaux m'en faisoit attendre le

(1) On sait les secours que Charles II avoit reçus de la France, & ceux qu'il espéroit encore.

moment avec impatience. Peu de jours après, nous partîmes.

M. de Lonvallier, cet ancien Militaire qui s'étoit attaché à nos pas, nous accompagna; & ſes affectueuſes attentions pendant la route ne purent me laiſſer douter de leur motif.

Dès le lendemain de notre arrivée, on me mena dans une promenade publique. A peine avois-je fait cinquante pas, que je vis les trois quarts de ceux dont elle étoit remplie ſe preſſer autour de moi, & renouveller les ſcènes qui m'avoient tant déplu à Paris.

Ma tante fut abordée par quelques François de ſa connoiſſance; & les connoiſſances de ceux-ci s'approchant ſucceſſivement, nous nous trouvâmes entourées d'une foule impoſſible à percer. Cette multitude produiſit néceſſairement embarras; les gens qui en ignoroient la cauſe venoient de l'autre bout de l'allée pour s'en informer, & augmentoient d'autant la difficulté du paſſage. Je ſouffris alors tout ce qu'il eſt poſſible de ſouffrir : je me ſentis pâlir de colère. On crut que je me trouvois mal; & la néceſſité de me donner de

l'air, fit rompre ce bataillon qui me suffoquoit.

On me fit asseoir. Je plaçai mon siége de façon à me dérober à cette multitude de regards persécuteurs. De moment en moment, je demandois à M. de Lonvallier si nous étions libres de nous éloigner; & ses réponses m'apprenoient que nous étions toujours gardées à vue.

Madame de Sorrillane, très-occupée de recevoir les éloges qu'on me donnoit, ne s'appercevoit pas que l'heure où elle étoit attendue chez l'Ambassadeur de France s'écouloit: enfin, elle s'en ressouvint; & mes couleurs attestant que je me portois mieux, je fus contrainte de la suivre à travers cette multitude, qui me passa impitoyablement en revue.

Nous étions au moment d'entrer dans notre voiture, lorsqu'un homme, qui n'avoit aucune décoration extérieure, arrêta Madame de Sorrillane, & se permit des exclamations sur mon compte, qui me choquèrent à l'excès. Je la suivois, & par conséquent je fus forcée aussi de m'arrêter. J'espérois qu'un mot

alloit finir cette ridicule apostrophe; je fus très-étonnée de voir ma tante prodiguer les politesses les plus outrées à cet inconnu. Elle lui dit qu'elle iroit le voir; qu'elle iroit lui demander son amitié pour moi; que j'y avois des droits, puisque j'étois sa compatriote.

Je ne pouvois revenir de ma surprise. Qui est cet homme? lui dis-je dès qu'il nous eut quittées.

« Cet homme? répondit Madame de Sorrillane d'un air mystérieux; » c'est » l'homme de l'Angleterre qui a le plus » de crédit ». Et voyant dans mes yeux mon étonnement, & peut-être mon incrédulité, elle continua: « Oui, Made» moiselle; sans cesse auprès de Char» les II, il possède sa confiance..., & » tout le monde sait que c'est lui ... qui » dispose des plus grandes places. — » Mais son nom? — Il est de votre Pro» vince; je le connois depuis que je suis » au monde, & je me repens très-fort » de l'avoir négligé: son appui & ses » soins m'eussent épargné bien des lon» gueurs ».

Cette obstination à ne me le point nommer augmenta encore ma curiosité:

mais nous arrivions chez le Comte d'Estrades (1). On se mit à table : cette idée me sortit bientôt de l'esprit.

Quoiqu'il fût extrêmement tard, beaucoup de gens arrivèrent encore après nous. J'en reconnus plusieurs de ceux qui m'avoient si cruellement obsédée; & leur importune obstination leur paroissoit un commencement de connoissance. Après le dîner, j'en vis arriver une multitude, tant Anglois que François, qui ne se cachoient pas du motif qui les attiroit. Quelques-uns offrirent à Madame de Sorrillane de la conduire au Spectacle; quelques autres de lui faire voir les courses. Elle accepta toutes les offres, quoiqu'elles lui fussent faites par des gens qu'elle connoissoit à peine.

Je gémissois d'une conduite si déraisonnable; mais comment m'opposer aux volontés d'une femme absolue, qui sembloit ne s'occuper que de mes amusemens ?

Ce même jour, elle arrangea une partie pour le lendemain, pendant laquelle

(1) Alors Ambassadeur de France.

je me trouvai vingt fois sous les yeux de la Cour. Elle étoit composée de tant de François, que j'oublios pour le moment que j'étois à Londres.

Madame de Sorrillane eut soin de me faire remarquer la Ducheſſe de Portſmouth, & d'exalter les avantages prodigieux que ſon élévation avoit procurés à ſa famille.

—Pauvre comme vous, me diſoit-elle, cette Bretonne eſt ſortie de ſa Province ſans autre appui que ſon eſprit & ſa beauté : ne trouvant point en France les moyens de ſatisfaire ſa vaſte ambition, elle a paſſé les mers ; vous voyez ſes ſuccès—.

Toute occupée des objets nouveaux qui m'entouroient, je l'écoutois ſans réfléchir ſur ſes diſcours.

Les jours ſuivans, elle me mena à tous les Spectacles, à toutes les promenades, dans toutes les grandes maiſons ; &, de ſes affaires, pas le mot.

Je lui montrai quelqu'étonnement de ce qu'elle paroiſſoit perdre de vue le principal motif de ſon voyage. « Vous » vous trompez, me répondit-elle d'un » air careſſant ; je ſuis au moment d'ob-

» tenir plus que je n'aurois jamais osé » prétendre ».

Ce discours me surprit. Elle n'avoit été à l'audience d'aucun Ministre; il me sembloit qu'elle ne m'avoit pas quittée un moment. Mon air pensif décela les réflexions qui m'occupoient.

« Encore quelques jours, me dit-elle, » & vous saurez sur quoi portent à pré- » sent mes espérances; elles vous ont en- » tièrement pour objet: mais mon amitié » pour vous ne me permet pas de distin- » guer vos intérêts des miens ».

Elle alloit continuer. Ce même François, qui avoit reçu d'elle un accueil si flatteur, la fit prier de recevoir sa visite: elle passa dans un cabinet à côté de la pièce où nous étions. Son empressement fut extrême; & le mien fut égal, pour savoir de nos gens le nom de celui qu'ils venoient d'introduire. Aucun ne put me l'apprendre: mais ils me dirent que cette même personne avoit eu deux jours de suite un entretien particulier avec Madame de Sorrillane, & qu'il ne s'étoit jamais fait annoncer que le *Languedocien*.

Je réfléchissois sur ces mystérieuses

visites. M. de Lonvallier, qui, pour ainsi dire, étoit dans la maison, arriva. Surpris de me trouver seule, il me demanda ce que j'avois fait de ma tante. — Elle est avec un homme, lui répondis-je, qu'elle veut absolument que je trouve important. Mais vous qui connoissez tous les François que Charles II a fixés près de lui, dites-moi, je vous prie, ce que j'en dois penser? Dans un moment, il va sortir: de cette place, il ne peut vous échapper —.

« Madame votre tante, assurément, » a beaucoup d'esprit, me répondit cet » honnête homme; mais son extrême » vivacité l'empêche souvent d'en faire » un heureux usage: elle se donne un » travers, dont je suis d'autant plus af- » fligé, que vous le partagez. Je venois » l'avertir que son séjour ici, & le vôtre, » Mademoiselle, commencent à être mal » interprétés. La vertu la plus pure ne » suffit pas pour faire taire la malignité: » il faut encore que les apparences... ». — Que voulez-vous dire? Monsieur; de grace, expliquez-vous. — « Je ne veux » pas vous affliger, Mademoiselle; je » mettrois au contraire toute ma félicité

» à contribuer à votre bonheur. Ce desir » n'a pu vous échapper. Madame de Sor- » rillane m'a même assuré que mon âge » n'effrayoit point votre précoce raison, » & m'a permis de vous rendre des soins, » qu'elle m'a promis de récompenser ; » mais quand même elle ne m'auroit pas » flatté d'une si douce récompense, je » n'aurois pas été moins révolté des pro- » pos auxquels elle donne lieu ».

Un bruit que nous entendîmes m'annonça que la visite alloit se terminer : je n'eus que le temps de placer M. de Lonvallier à son poste. Il fit un geste d'indignation, dès qu'il eut reconnu celui qu'on recevoit avec tant d'égards.

Ma tante me parut déconcertée de ce ce que je n'étois pas seule ; elle dit un mot qui sembla déterminer la personne qu'elle reconduisoit à renoncer à me voir. Elle rentra auprès de nous, prit un air calme, & voulut adresser quelques plaisanteries à M. de Lonvallier.

« Ce n'est pas le moment de plaisanter, » Madame, lui répondit-il ; il faut re- » tourner en France ». — Quel motif si pressant ? — « La nécessité de faire cesser » des discours qui vous déshonorent ».

— Monsieur ! — « Oui, Madame; on » ose vous supposer le projet le plus cri- » minel : votre conduite, vos démarches, » tout est interprété par la malignité; » & votre départ peut seul . . . ». —Mon départ, Monsieur, mon départ ! vous n'y pensez pas. J'ignore quel crime on m'impute : mais jamais l'innocence ne s'est prouvée par la fuite. Je veux connoître mes ennemis, & les confondre; nommez-les-moi : voilà l'unique service que je vous demande.

L'extrême vivacité avec laquelle elle prononça ce peu de mots, commença à me faire craindre qu'elle n'eût en effet quelque chose à se reprocher; mais je ne m'arrêtois encore sur rien qui me parût vraisemblable.

M. de Lonvallier, avec ce sang-froid qui ne l'a jamais quitté, lui dit : « Ma- » dame, vous n'avez point d'ennemis. » L'oisiveté est de tous les Pays, vous » le savez : sa seule occupation est la mé- » disance. Quand, par une conduite im- » prudente, on s'expose à ses traits, on » ne doit s'en prendre qu'à soi-même. » Pardonnez l'excès de ma franchise; mon » attachement pour vous, & le vif intérêt

» que m'inſpire Mademoiſelle, doivent » me ſervir d'excuſe ».

Madame de Sorrillane, outrée de cette replique, & du ton dont elle étoit faite, voulut en vain ſe contenir; ſa colère, malgré ſes efforts, perçoit juſques dans ſes remerciemens. Elle vouloit, en ſe modérant, empêcher M. de Lonvallier d'entrer dans plus de détails: mais je me trouvois trop intéreſſée à débrouiller ce myſtère, pour ne pas le preſſer de s'expliquer clairement. Il ne demandoit pas mieux; & malgré l'adreſſe dont ma tante ſe ſervit pour éloigner un éclairciſſement qu'elle redoutoit, il la contraignit d'entendre le récit le plus humiliant pour elle, & le plus affligeant pour moi: &, ſans doute, voulant d'abord lui ôter l'envie de l'interrompre, il commença par fixer ſon attention ſur des objets qui paroiſſoient devoir lui être étrangers.

« Il y a quelques années, lui dit-il, » que Madame de Gréeville amena à » Londres la plus jolie figure qu'on y » eût jamais vue: cette beauté étoit ſa » nièce. La tante avoit des graces à » obtenir; les moyens honnêtes ne lui

» avoient pas réuſſi ; elle eſpéra plus de » ſuccès de ceux que ſon ambition & ſon » avidité lui ſuggérèrent.

» Mademoiſelle de Penancouet (1) » venoit d'obtenir la place la plus bri- » guée & la plus humiliante de la Cour ; » elle ne trouvoit cette Demoiſelle ſu- » périeure à ſa nièce ni en talens ni en » beauté : elle eſpéra que d'autres yeux » ne tarderoient pas à la juger comme » elle. Ses démarches, dirigées par un » motif ſi criminel, n'échappèrent à per- » ſonne. Ses amis l'avertirent qu'elle s'é- » garoit, & renoncèrent bientôt à don- » ner des conſeils qui n'étoient point » écoutés. Les gens ſenſés s'éloignè- » rent : les courtiſans attendirent l'é- » vénement pour applaudir ou pour » huer ; ils ne tardèrent pas à prendre » ce dernier parti. Le mépris étoit le ſeul » ſentiment que pouvoit lui attirer ſon » indécente conduite.

(1) Fille d'Honneur de Madame. Elle ſuivit cette Princeſſe en Angleterre en 1670, & y reſta : elle fut bientôt après Ducheſſe de Portſmouth.

» Sa nièce, accablée d'un malheur » qu'elle ne méritoit pas, pensa succom- » ber sous le poids de la douleur. Elle » se déroba, par la plus profonde retraite, » à la honte qu'elle s'étoit innocemment » attirée, & n'a point voulu reparoître » dans le monde, où, sans s'en douter, » elle avoit joué un rôle si mépriſa- » ble.

» Sa tante qui méritoit seule l'indigna- » tion publique, retourna dans le Pays » de Galles, le déſeſpoir dans le cœur. » Le bruit de ſes infructueux projets l'y » avoit devancée. Couverte d'humilia- » tions, & dévorée de regrets, elle y » vit malheureuſe, & n'a pas même la » conſolation d'être plainte. Cet exem- » ple effrayant peut mieux que mes con- » ſeils... ».

— Qu'oſez-vous me faire entendre, Monſieur? s'écria ma tante d'une voix ſuffoquée par la colère; & depuis quand vous croyez-vous le droit de nous offen- ſer? — Moi! Madame. — Aſſurément, Monſieur; votre odieuſe comparaiſon eſt l'inſulte la plus outrageante que ma nièce & moi puiſſions recevoir... En vé- rité, je ne conçois pas... Je vous croyois

ſon ami . . . le mien. — Vous n'en avez pas de plus ſincère, Madame. Sur quoi prétendez-vous donc que porte cet *effrayant exemple?* — Une femme dévorée d'ambition..., de criminels projets..., des humiliations..., des regrets..., une profonde retraite..., une vie malheureuſe...: en vérité, la tête vous tourne, & la mienne eſt prête à tourner —.

M. de Lonvallier ne négligea rien pour la calmer. Il convint, premièrement, qu'il avoit tort. Sans cet aveu préliminaire, il n'auroit pu l'engager à l'entendre. Après les excuſes qu'elle exigea, il obtint qu'elle conſentît à examiner de ſang-froid les rapports qui ſe trouvoient entre ſa conduite & celle de cette femme ambitieuſe.

« Vos vues ſont pures, dit-il d'abord; je l'ai aſſuré à cent perſonnes, » qui m'ont ſoutenu le contraire : mais » les apparences ſont contre vous. Ma» dame de Gréeville menoit ſa nièce dans » tous les lieux ou vous menez la vôtre; » elle avoit des relations avec des gens » qui ſe mêlent de honteuſes négocia» tions; vous recevez myſtérieuſement » des gens ſuſpects : vous n'avez aucune

» mauvaiſe

» mauvaise intention, je le crois ; mais les » hommes jugent sur les dehors : le Ciel » seul pénètre dans les cœurs. La con- » duite soutenue de la Galloise a prouvé » qu'elle méritoit l'opinion qu'on a » prise d'elle ; la vôtre, qui va démen- » tir les jugemens précipités, vous ren- » dra l'estime générale, & forcera de se » rétracter ceux qui ont osé vous sup- » poser une criminelle ambition, & de » coupables vues ».

Madame de Sorrillane, absorbée pendant quelques instans dans les plus profondes réflexions, sembla voir tout-à-coup sous un jour nouveau les pas qu'elle avoit faits dans un Pays qu'elle ne connoissoit point assez, nous dit-elle, pour en avoir prévu tous les écueils.

M. de Lonvallier profita de cet aveu pour l'engager à hâter notre départ ; mais il ne put l'y déterminer, quoiqu'il lui dît que M. l'Ambassadeur l'avoit chargé de le lui conseiller, & de l'assurer qu'il s'occuperoit utilement de ses affaires, dès que nous ne serions plus à Londres.

Pour toute réponse, ma tante le con-

gédia, sous prétexte de réfléchir à tout ce qu'il venoit de lui dire.

Quand nous fûmes seules, elle me parut embarrassée du tête-à-tête ; sa contrainte, qui ne pouvoit m'échapper, me fit supposer qu'elle craignoit mes reproches. Je n'étois pas encore convaincue qu'elle en méritât de réels. Je l'accusois d'imprudence, & rien de plus. La comparaison qui l'avoit offensée me paroissoit offensante ; & j'étois loin de croire que ses projets établissent aucune ressemblance entr'elle & Madame de Gréeville. Cependant je lui déclarai que si elle prenoit la résolution d'attendre la fin de ses affaires pour retourner en France, je la priois de trouver bon que je vécusse dans la plus grande retraite. Elle reçut dans ce moment un message, qui ne parut pas l'étonner. Quatre mots qu'elle mit par écrit furent sa réponse.

On m'avoit offert, me dit-elle, en donnant son billet à l'inconnu qui étoit venu lui parler, » de vous faire voir » des raretés qui seroient vainement » l'objet de la curiosité d'une autre ;

» mais je ne veux plus mettre le pied » à Saint-James. Londres, l'Angleterre » & même les Anglois, me deviennent » odieux ». Une réponſe fort laconique lui apprit que je penſois comme elle.

« Je n'aurois jamais imaginé, reprit-» elle, que des démarches auſſi ſimples » puſſent être mal interprétées ». Mon ſilence lui laiſſa la liberté de continuer.

« Ce Lonvallier eſt aſſurément un fort » honnête homme, mais il a peu d'eſprit; » il n'a pas ſenti, je crois, toute la » force des diſcours qu'il nous a tenus..., » &... peut-être a-t-il donné trop d'éten-» due à ceux qui l'ont alarmé. . . . Il a » des vues ſur vous. Votre éloge, ré-» pété par tous ceux qui vous ont » apperçue, aura excité un mouve-» ment de jalouſie, dont il ne s'eſt pas » bien rendu compte...; d'ailleurs..., il » eſt certain que vous avez été remar-» quée par...par...».

Elle eſpéroit ſans doute que je lui demanderois par qui? mais plus mécontente d'elle à meſure qu'elle s'efforçoitde condamner la délicateſſe de M. de Lonvallier, je m'obſtinai à garder le plus profond ſilence.

Il fut bientôt interrompu par l'arrivée de celui à qui étoit adressé son billet. C'étoit l'homme aux visites mystérieuses. Son air mécontent m'apprit, aussi-bien que ses discours, qu'il étoit fâché de nous voir disposées à le faire attendre.

« A quoi pensez-vous donc, Madame ? » L'heure s'avance ; vous savez que tout » dépend du moment ».

— Je vous ai mandé, répondit Madame de Sorrillane, que ma nièce se trouvant un peu incommodée, nous ne pouvions profiter aujourd'hui de vos soins ; &, si je la croyois, demain nous partirions pour Paris. « Pour Paris, » pour Paris ! répéta-t-il d'un air consterné ; ce procédé seroit incompréhensible ... Il faut un peu plus de circonspection dans certaines circonstances ... ; & vous devez sentir... ». — Je sens tout ce que vous pouvez me dire, repliqua-t-elle en rougissant ; mais ma nièce, instruite de discours qui blessent sa délicatesse..... « Des discours ! reprit cet homme d'un ton confiant ; » permettez-moi de vous dire, Made- » moiselle, que votre extrême jeunesse

» peut seule leur prêter l'importance que » vous leur trouvez.

» Que dit-on ? &, dans le vrai, que » peut-on dire ? que votre beauté, si » fort au-dessus de celle des autres fem- » mes, mérite & obtiendra un *hommage* » qu'elles envient presque toutes. Y a-t-il » rien-là qui doive vous offenser ? & si » cette prédiction se réalise, pourrez- » vous savoir mauvais gré à ceux qui, » les premiers, vous en auront jugé » digne » ?

Mes regards auroient dû lui apprendre toute l'indignation qu'il m'inspiroit : mais il s'obstina à ne rien voir ; &, s'adressant à Madame de Sorrillane : « J'ai » de bonnes nouvelles à vous apprendre » sur le Régiment ; l'affaire de la confis- » cation est aussi entamée ; & quoique » plus difficile, le succès n'en est pas » douteux, si la belle nièce s'y inté- » resse ».

La joie pétilloit dans les yeux de ma tante. « Je vous avois bien dit, ma » nièce, que j'avois-là un bon ami ; joi- » gnez-vous à moi pour le convaincre de » toute ma reconnoissance ».

J'aurois bien mieux aimé l'assurer de tout mon mépris; mais la preuve de crédit qu'il venoit de nous donner me rendit circonspecte.

Sous un léger prétexte, Madame de Sorrillane nous quitta; je bégayai quelques mots de remerciement. Il parut les croire sincères; & affectant lui-même une sincérité excessive, il commença un discours qu'il crut fait pour me persuader.

Dès qu'il m'eut parlé assez clairement pour lever tous les voiles qui couvroient encore à mes yeux ses honteuses espérances, je voulus me retirer.

« Ecoutez-moi encore quelques mo-
» mens, me dit-il, en m'empêchant de
» m'éloigner; je vous demande cette
» grace au nom de vos plus chers intérêts. Quels sont les projets de vos
» prétendus amis? de vous unir en
» France à un homme dont quelques
» richesses feront le seul mérite. Cet
» homme, fût-il M. ***, ne pourra vous
» offrir en toute l'année les trésors dont
» vous disposerez ici en un jour. Votre
» modération peut vous faire dédaigner
» les délices qui naissent de l'excessive

» opulence ; mais la bonté de votre » cœur, mais cette heureuse bienfaisance » qui vous porte à vous attendrir sur » tous les malheureux, vous fera con- » noître une félicité digne de vous, en » tarissant l'indigence dans sa source » par-tout où vous laisserez tomber vos » regards.

» Ce ne sera pas seulement autour de » vous que vous répandrez le bonheur : » la France vous devra les douceurs » d'une paix durable ; on verra ses ri- » vaux devenir ses amis. A la longue, » le goût du maître devient le goût na- » tional ; vous en ferez l'heureuse expé- » rience.

» A combien de titres alors n'obtien- » drez-vous pas l'hommage de votre » Patrie ? Votre nom ne sera pas resserré » dans ses bornes : l'Angleterre, l'Uni- » vers même applaudira à votre éléva- » tion ; & votre gloire s'étendra jusqu'aux » siècles à venir.

» Donnée un jour pour modèle à celles » que leurs charmes rendront célèbres, » votre exemple leur montrera la route » qu'elles doivent suivre, pour joindre

» au triomphe de la beauté celui qu'on » accorde aux plus éminentes vertus ».

Je l'écoutois ſans l'interrompre ; & l'étonnement avoit autant de part à mon ſilence que mon indignation. Ce dernier ſentiment ſe peignit ſi viſiblement dans mes yeux, qu'il ne put lui échapper.

« Je vois, continua-t-il, que malgré » tout l'eſprit que vous avez reçu de la » Nature, vous êtes encore ſous le joug » des préjugés qui abſorbent le juge- » ment.

» Vous ne donnez au mot *vertu* qu'une » ſeule ſignification ; & permettez-moi » de vous dire que c'eſt peut-être la » ſeule qui lui ſoit impropre. La vertu » (écoutez-moi, je vous prie), la vertu » eſt le ſentiment qni nous porte à toute » action louable ; par conſéquent, la » poſition qui nous met à portée de » faire un plus grand nombre de ces *loua-* » *bles actions*, eſt préciſément celle que » la vertu nous conſeille de prendre, » lorſque nous en avons le choix. Cela » eſt démontré. Mais, ſelon vous, la » vertu conſiſte à donner ſon cœur uni- » quement à celui à qui on donne ſa main, » n'eſt-ce pas » ?

Je ne pris pas la peine de lui répondre.

« En ce cas, continua-t-il, il n'y a » pas une femme de votre connoissance » qui puisse vous paroître vertueuse; » car, long-temps avant que vous fussiez » au monde, les mariages d'inclination » n'étoient plus de mode. Eh, bon Dieu! » qu'y gagnoit-on? trois mois, six mois, » un an peut-être, si vous le voulez ab- » solument. Au bout de ce temps, on » se retrouvoit où en sont, en allant à » à l'autel, les époux de nos jours.

» Mais, reprit-il après une petite » pause, si je suis bien instruit, ce n'est » pas des mains de l'Amour que vous » attendez un mari; vous vous résignez, » dit-on, à être l'holocauste de celui dont » le nom & les richesses obtiendront » le suffrage de vos amis; ils vont vous » faire faire un grand mariage....: *une* » *excellente affaire*, c'est le mot.

» Ces gens à principes vont vous faire » jurer, à la face du ciel & de la terre, » d'aimer..., d'obéir à un homme que » vous aurez à peine apperçu, & qui » n'aura rien de ce qu'il faut pour plaire, » même à la femme la moins délicate.

» N'importe, il eſt riche ; vous devien-
» drez l'eſclave de tous ſes caprices. Maî-
» tre abſolu, tyran de tous vos charmes,
» il en méconnoîtra bientôt le prix, par
» la ſeule raiſon qu'ils ſeront en ſon pou-
» voir ... Alors, ces mêmes amis, qui
» ont tout prévu, vous permettront des
» conſolations qu'ils vous deſtinent peut-
» être dès-à-préſent; & vous groſſirez
» le nombre de celles qui, ayant fait de
» téméraires ſermens, ſavent les adoucir
» par d'utiles modifications.

» Ce tableau, tiré de l'hiſtoire de nos
» jours, peut-il vous laiſſer perſiſter dans
» vos refus ? comment pouvez-vous ba-
» lancer un moment? Votre extrême jeu-
» neſſe vous aveugle ». — Non pas ſur
mes devoirs, répondis-je fièrement ; ils
m'obligent à ceſſer de vous écouter—.
Je me levai.

« Etrange fille ! s'écria-t-il avec une
forte d'impatience qu'il voulut en vain
réprimer ; « vous fuyez votre bonheur ».
—Je fuis la honte & le repentir.—« Dites
» plutôt la gloire, les honneurs, la féli-
» cité & les délices ». —Il n'en eſt point
au milieu des remords —. « Mais en-
» tendez donc que les crimes ſeuls don-

» nent des remords ».—J'entends, Monsieur ...; mais nous différons trop dans nos opinions pour que la discussion puisse avoir lieu entre nous. Laissez-moi rejoindre Madame de Sorrillane; elle sera, je crois, bien étonnée de la manière dont vous avez employé le temps de son absence —. « Eh! point » du tout, Mademoiselle; le temps » qu'elle m'a donné ne vous prouve-t-il » pas au contraire le desir qu'elle a de » vous voir persuadée ». —Qu'osez-vous dire, Monsieur!... Il se pourroit... —.

De cet instant seulement, je vis le complot. Je fus saisie d'horreur; &, cédant à la douleur que je ressentois, je fondis en larmes. Mes pleurs, loin d'exciter la compassion dans le cœur de celui qui en étoit le témoin, ranimèrent ses espérances. Il crut m'avoir enlevé tous les moyens de défense, en m'éclairant sur les dispositions de Madame de Sorrillane; & d'un ton tout-à-fait amical, il reprit ses détestables maximes.

« La plus grande preuve de raison est de se conformer aux usages de son siècle. Dans le temps des Croisades, il falloit

aller à Jérusalem; dans le temps de la Chevalerie, rompre des lances en l'honneur des Dames. D'autres temps, d'autres mœurs.

» Malgré votre excessive jeunesse, vous avez beaucoup lu, je le sais; ainsi le changement arrivé dans nos usages ne vous est point étranger. Nos Histoires & nos Romans attestent également la révolution qui s'est faite dans toutes les têtes pour le bien de l'humanité.

» On voit aujourd'hui les choses comme elles sont. Dégagé de préjugés, l'homme vit plus heureux: les penchans donnés par la Nature ne paroissent plus des crimes; & la Philosophie nous a appris à vaincre les monstres dont nos pères se laissoient effrayer. Nos femmes aujourd'hui connoissent le prix du temps, & ne laissent plus échapper leurs belles années dans l'indifférence & dans l'ennui. Dès leur printemps, leur cœur s'ouvre à l'amour, & leur hiver même n'est pas sans quelques heureux momens. Délivrées des entraves qui contraignoient leurs desirs, elles arrivent aux honneurs, aux distinctions, à la célébrité, par la

voie des plaisirs. Suivez cette délicieuse route, vos premiers pas vous conduiront au comble de la félicité ... Dites un mot, & l'Univers est à vos pieds ».

Quoique tant d'années se soient écoulées depuis cette incroyable conversation, elle m'est aussi présente que le premier jour. L'arrivée imprévue de M. le Comte d'Estrades l'interrompit. Ma tante, qui l'entendit annoncer, se hâta de nous rejoindre, afin de lui dérober le singulier tête-à-tête qu'elle m'avoit procuré : mais rien ne lui avoit échappé ; & feignant de ne pas remarquer son embarras, il lui demanda un entretien particulier : elle le conduisit dans le cabinet d'où elle venoit de sortir, sans oser jetter les yeux sur son complice. Pour lui, interdit de la subite apparition de l'Ambassadeur, il s'éloigna dans l'instant.

Après une conférence d'une heure & demie, ils revinrent auprès de moi. Le Comte d'Estrades, sans s'expliquer sur l'objet de sa visite, me fit ses adieux de manière à me faire comprendre que notre départ étoit prochain. L'ingénuité

de ma réponſe lui montra toute ma joie, & m'attira ſes éloges.—Vous recevrez par-tout des hommages, me dit-il en me quittant; mais ceux qui vous ſeront offerts par la vertu ſont les ſeuls dignes de vous—.

Peu de jours après, nous partîmes. A mon grand étonnement, ma tante traita M. de Lonvallier auſſi-bien que de coutume. J'en faiſois honneur à la douceur de ſon caractère, tandis que c'étoit l'effet de ſa politique habituelle.

En arrivant à Paris, je fus douloureuſement ſurpriſe de trouver Madame de Sercourt, pour ainſi dire, plus inſtruite que moi-même des nouveaux griefs que j'avois contre Madame de Sorrillane. Elle m'apprit que tout le monde parloit de mon voyage en Angleterre, & de mes prétendus ſuccès.

Une Madame Boiſſelle, fille de ce Financier dont je vous ai parlé, avoit le plus accrédité les bruits qui s'étoient répandus ſur mon compte. Le deſir d'empêcher ſon père de ſe remarier pour la troiſième fois, lui fit ſaiſir avidement l'occaſion de me perdre dans ſon eſprit;

mais, persuadée que son intérêt la feroit récuser, elle se crut tout permis pour établir dans le Public l'opinion qui lui étoit favorable.

Cette femme voyoit toute la terre; elle manœuvra si adroitement, que, dans l'espace de huit jours, mon histoire fut contée par trente personnes à la table du vieux Germon. Il n'en falloit pas tant pour la lui faire croire. Dans les premiers momens de son ressentiment, il confia à l'Univers les services qu'il avoit rendus à la tante, & les vues qu'il avoit sur la nièce. La colère lui faisoit dire de ces choses ridiculement plaisantes, qui ont le droit de n'être point oubliées, dès qu'on les a entendues; & tout Paris les répétoit à la suite du conte que sa fille avoit orné de toutes les circonstances qui pouvoient y donner de la vraisemblance.

Elle n'étoit pas la seule qui eût pris plaisir à me déchirer. Une quantité de femmes, dont j'avois reçu le plus favorable accueil, répandirent les mêmes calomnies. Madame de Sorrillane, à la vérité, sembloit être le principal objet de leurs clameurs. *Ses conseils m'avoient*

perdue. Je m'étois sacrifiée à son ambition; car ce n'étoit plus seulement des *projets* qu'on lui reprochoit : les propos, en se répétant, avoient acquis de la consistance; il s'agissoit de *conventions...*, d'articles . . ., de traités . . .; & si tout le monde n'étoit pas d'accord sur les conclusions, c'est, disoit-on, qu'il y a des gens qui doutent même de l'évidence.

Ces affligeans détails me causèrent une douleur si vive, que ma santé ne tarda pas à s'en ressentir. Après deux ou trois jours de mal-aise, je tombai sérieusement malade. Madame de Sercourt ne me quitta presque pas, & n'oublia rien pour affoiblir en moi les funestes idées qu'elle se repentoit d'avoir fait naître par ses trop sincères récits.

Ma tante, instruite des propos qui se tenoient par-tout, se livra à d'inutiles regrets. L'inquiétude que lui causa ma maladie, les rendoit plus amers.

Tout ce qui s'intéressoit à moi lui reprochoit l'indiscrétion de sa conduite. Les Sercourt & M. de Lonvallier ne la ménagèrent point; ils usèrent, sans pitié, de l'avantage que les circonstances leur donnoient sur elle.

Tant que je fus en danger, on évita, avec soin, de ramener mon imagination sur mon voyage & sur ses suites. Dès que la convalescence parut établie, Madame de Sercourt me proposa de venir avec elle aux Tuileries : le besoin que je pouvois avoir de prendre l'air, sembloit le seul motif de son invitation.— Je veux bien vous accompagner, lui dis-je; mais à condition que nous irons à l'heure où l'on n'y trouve personne. Je ne veux plus me montrer : mon parti est pris; vous devez l'approuver, car vous ne pouvez avoir oublié... « C'est pré-» cisément parce que je me souviens des » propos qui ont droit de vous déplaire, » me dit-elle, que je veux les faire finir. » Votre maladie leur a donné une force » nouvelle : on la croit suppose par » Madame (en regardant Madame de Sorrillane), » pour voiler encore quel-» que temps votre séjour dans un Pays » où il seroit bien heureux que vous » n'eussiez jamais été. Venez, montrez-» vous; c'est le seul moyen de faire taire » la méchanceté, & d'émousser les traits » de l'envie. Suivez les conseils de vos » amis : leur attachement & leur estime

» doivent vous consoler de l'injustice » momentanée de la multitude, qui ne » tardera pas à reprendre l'opinion que » vous méritez qu'on ait de vous ».

Malgré la confiance que m'inspiroit la Présidente, elle eut une peine infinie à me déterminer, & plus encore à calmer la douleur que me causoient les nouvelles lumières qu'elle venoit de me donner.

Je voulois retourner dans ma Province, renoncer à toute espèce d'établissement, vivre auprès de ma grand-mère, & sur-tout loin des lieux où je croyois ne pouvoir jamais regagner l'estime générale. Mes raisonnemens se ressentoient beaucoup de la foiblesse de mes organes : on les combattit avec succès ; & je finis par me laisser conduire.

Ce ne fut pas sans une extrême émotion que je me trouvai au milieu de la grande allée. MM. de Sercourt & leurs amis s'y étoient rendus avant nous, dans le dessein d'aborder séparément tout ce qu'ils rencontreroient de leurs connoissances, afin d'entendre les propos que mon apparition feroit tenir, & de pouvoir y répondre.

Ce projet réuſſit parfaitement. Ma pâleur, qui venoit à l'appui de leurs diſcours, perſuada aiſément que ma maladie avoit été très-réelle, & démentit entièrement l'opinion que la méchanceté avoit pris ſoin d'accréditer. Je m'apperçus bientôt du ſuccès de leur zèle, par l'eſpèce d'intérêt que je remarquai dans les regards, où j'avois tant redouté de trouver le mépris.

Mes amis ne bornèrent pas-là leurs officieuſes démarches; ils allèrent dans toutes les maiſons où ils étoient admis, & combattirent la prévention avec tant de force, que tout Paris fut promptement déſabuſé, & reprit pour moi ſon premier engoûment.

Les enfans de Germon virent avec chagrin cette ſubite révolution; ils craignirent que les mêmes gens qui avoient indiſpoſé leur père, ne ſerviſſent à le détromper.

Sa fille, le plus dangereux eſprit de la famille, ne pouvoit ſe perſuader que je dédaignaſſe la fortune attachée au titre de ſa belle-mère. Pour empêcher qu'il pût m'être offert une ſeconde fois, elle tenta de nouveaux efforts, & ne

rejetta aucun de ceux que lui ſuggéra la la haine. Il lui vint dans l'eſprit qu'une épigramme bien mordante réveilleroit les propos du Public. Elle en fournit le ſujet à un Poëte qu'elle protégeoit, mais qu'elle connoiſſoit mal. Indigné de ſa propoſition, il renonça aux avantages que lui procuroit l'entrée de ſa maiſon, & ne lui garda pas le ſecret ſur le motif de ſa déſertion.

Outrée, mais conſtante dans le deſir de me nuire, elle fit elle-même une chanſon, où la haine ſe montroit plus que l'eſprit. Toute mauvaiſe qu'elle étoit, elle courut tout Paris; elle ne perſuadoit perſonne, mais tout le monde la chantoit.

Cette nouvelle méchanceté renouvella toutes mes douleurs, & augmenta en quelque ſorte l'affection de mes amis. Le malheur eſt un attrait de plus pour les ames honnêtes & ſenſibles.

Je dus à cette époque l'attachement de la Marquiſe de Clairſan douairière; je la voyois chez la Préſidente de Sercourt : elle approfondit les motifs de la perſécution que j'endurois, & prit pour moi l'amitié la plus tendre.

Tandis que j'acquérois de nouveaux amis, je perdois des admirateurs. L'Intendant de ***, effrayé des propos de la multitude sur mon voyage d'Angleterre, triompha du goût que je lui avois inspiré, & partit pour son Intendance, sans renouveller les démarches qu'il avoit faites auprès de Madame de Sorrillane.

Le Comte de Vernullier, plus amoureux, mais encore plus crédule, alla cacher sa douloureuse erreur dans une de ses Terres à cent lieues de Paris.

Ma tante avoit entièrement perdu le droit de diriger mes démarches. Je demeurois encore avec elle ; mais j'avois acquis, par son indiscrète conduite, une indépendance totale.

Depuis ma maladie, je m'étois soustraite à la corvée des audiences ; j'aurois bien voulu me dispenser entièrement aussi de ces tristes dînés d'apparat, toujours suivis d'une ennuyeuse *bassette* : je ne me trouvois à l'aise que seule, ou chez Mesdames de Clairsan & de Sercourt : mais elles me firent comprendre qu'une retraite trop profonde accrédi-

teroit plutôt qu'elle ne détruiroit les bruits injurieux répandus contre moi.

D'après leurs conseils, je me privai, pendant sept ou huit jours, du plaisir de les voir, pour suivre Madame de Sorrillane dans le monde. J'allois monter en carrosse pour aller encore avec elle dîner chez Madame d'Auvillier; je reçus un billet de Madame de Sercourt, qui me prioit d'aller l'après-dîner à Boulogne, où elle avoit une maison. Je n'eus que le temps de dire à son Laquais que je me rendrois à son invitation: je partis.

En arrivant à l'hôtel d'Auvillier, nous trouvâmes vingt couverts, & les apprêts d'un concert dont un *Virtuose* devoit faire les délices. Je vis avec chagrin qu'il ne me seroit pas possible de remplir l'engagement que je venois de prendre: mon goût pour la musique ne put me consoler de perdre ce jour-là l'espérance de voir mon amie.

Mon air, toujours sérieux, devint presque triste. Après le dîner, Madame d'Auvillier m'en fit des reproches: à son exemple, beaucoup de gens essayèrent

de m'égayer. Je tâchois de prendre une physionomie plus convenable, lorsque cette Madame Boiffelle, dont j'ai déjà parlé, arriva. Je ne l'avois pas rencontrée depuis ses odieuses méchancetés; je me sentis pâlir en jetant les yeux sur elle. Son intrépidité se fortifia par mon effroi; son ton, son air, loin d'annoncer ou l'embarras ou le repentir, décéloient au contraire le projet de m'humilier. Elle chuchotoit d'un air railleur avec tous ceux qui vouloient l'écouter; & ses regards, qui portoient uniquement sur moi, ne pouvoient me laisser douter que ses discours ne m'eussent pour objet.

Les premiers à qui elle s'adressa rompirent un entretien qui les rendoit ses complices. Valroncé se plaça auprès d'elle; il me parut recevoir avidement tout ce qu'elle lui disoit: & je vis tour-à-tour dans ses yeux l'inquiétude, la douleur, la colère & la rage.

Indignée d'une scène que l'affluence du monde, attiré par le concert, empêchoit la maîtresse de la maison d'appercevoir, je dis à Madame de Sorrillane que je me trouvois incommo-

dée. Très-peu attachée à la musique, elle voulut m'accompagner : nous sortîmes ; & sans rien comprendre aux discours malins & mystérieux de Madame Boisselle, je priai M. de Lonvallier de rester après nous, afin de repousser les traits qu'elle me paroissoit disposée à lancer de nouveau contre moi.

En rentrant dans le salon, il trouva Valroncé ne se possédant plus ; animé par les plaisanteries de cette méchante femme, il extravaguoit en répétant les termes d'un billet qu'elle feignoit ne pas vouloir lui abandonner.

« Venez, s'écria-t-il, en jettant les » yeux sur M. de Lonvallier, venez » apprendre la plus noire des perfi- » dies : ainsi que moi, vous êtes une » des victimes immolées au *Comte de Ser-* » *court*. Ecoutez, & rougissez d'avoir eu » de l'amour & du respect pour un être » qui ne mérite que le mépris ».

Vous concevez l'effet d'une pareille sortie. Tout le monde parle à-la-fois. Dans l'instant, ce billet passe de main en main. Les uns sourient ; les autres lèvent les yeux au Ciel. « Avec cet » air !.... ce maintien !... *qui l'auroit* » *pu*

» *pu penſer*, diſoit-il ! *J'en aurois répondu* » *comme de moi-même.* —*Non pas moi, en* » *vérité*, dit une autre perſonne ; *cette* » *extrême réſerve eſt toujours d'un dange-* » *reux augure*, &c. &c. &c.

La Boiſſelle triomphoit. « En hon- » neur, Monſieur de Valroncé, je ſuis » furieuſe ; voilà une fille perdue. Mada- » me (en s'adreſſant à la Préſidente » d'Auvillier), exigez le plus profond » ſilence : perſonne ici ne voudra vous » déplaire ; & cette aventure étouffée » dans ſa naiſſance.... » Oui, dit ironi- quement un Abbé qui n'avoit pas en- core parlé, nous ne ſommes que cin- quante ici ; on peut être ſûr du ſecret. Mais, avant de décider s'il faut parler ou ſe taire, examinons d'abord ſi ce billet eſt réellement pour Mademoiſelle de Téreſmine.

M. de Lonvallier appuya forte- ment l'avis de l'Abbé ; & ſe livrant avec feu au plaiſir qu'il trouvoit à me défendre, il dit à Madame Boiſſelle de ces choſes piquantes, quoique polies, qui lui faiſoient ſentir combien ſon té- moignage étoit ſuſpect, après les pro-

pos & la chanson sortis de chez elle.

Au lieu de repliquer, elle pria la personne, qui, pour l'instant, tenoit ce fatal billet, d'en lire à haute voix l'adresse & le contenu. En voici les propres termes, que le temps n'a pu effacer de mon souvenir.

A Mademoiselle DE TERESMINE.

« J'AI passé huit jours sans vous voir; » c'est assez sacrifier à la prudence. Dès » que votre tante sera placée autour d'une » table de jeu, venez où vous êtes si » tendrement aimée : ma maison est en- » fin en état de vous recevoir. Loin de » toute espèce d'importuns, nous pas- » serons une soirée délicieuse : je dis *nous*, » car mon cœur me répond du vôtre. » Oui, ma charmante amie, je compte » sur votre tendresse, comme je veux » que vous comptiez sur la mienne : » la mort seule en fera le terme; j'en » fais le serment, & le renouvellerai » tous les jours de ma vie.

Le Comte DE SERCOURT.

Dès que cette lecture fut achevée, elle reprit ce malheureux écrit, le mit en morceau ; & sortit à l'instant, avec l'air triomphant de la haine qui vient d'immoler sa victime; Valroncé lui donna la main.

M. de Lonvallier voulut en vain démontrer à l'assemblée que le caractère de Madame Boisselle & sa haine pour moi devoient la rendre suspecte : tout le monde convint qu'elle étoit ravie de l'aventure, mais qu'il n'étoit pas possible qu'elle l'eût inventée. Cet honnête homme, terrassé par ce nouvel orage, vint nous retrouver chez Madame de Sorrillane, avec un visage si altéré, que je m'imaginai qu'il venoit d'avoir une affaire. — Ah ! Monsieur ; m'écriai-je, serois-je assez malheureuse pour vous avoir attiré quelques démêlés — ? Il me rassura ; mais forcé de m'apprendre le motif de son trouble, il me causa bientôt de nouvelles douleurs.

Tandis que je me livrois à une très-inutile affliction, Madame de Sorrillane imagina le seul expédient qui pût ap-

porter un prompt remède aux maux qu'un malheureux hasard avoit produits. Elle m'emmena chez mon amie, & voulut que M. de Lonvallier nous y suivît ; un mot avoit suffi pour l'éclairer. « N'importe, lui dit ma tante; » je suis persuadée que vous êtes certain » de la vertu de Mademoiselle de Te» resmine : mais je veux que vous soyez » témoin de sa première entrevue avec » celle qui, sans le vouloir, lui cause » aujourd'hui tant de peine ».

Nous arrivâmes chez Madame de Sercourt, qui n'étoit point encore partie pour Boulogne : elle fut très-étonnée de me voir si bien accompagnée, & plus encore, lorsqu'elle en apprit la raison. —Je viens vous chercher, lui dit Madame de Sorrillane, après l'avoir instruite ; allons ensemble à l'hôtel d'Auvillier : tous ceux qu'il est important de désabuser y sont encore ; l'opinion des autres nous doit être indifférente. —

Leur arrivée interrompit le concert ; les explications que donna Madame de Sercourt ne laissèrent de doute à personne. Chacun s'étonnoit de ne s'être pas rappellé le *nom* de fille de mon amie,

On épuisa tous les événemens, où de fausses apparences avoient accusé l'innocence; & tous se défendirent également d'avoir jamais douté de la mienne.

Pendant ce temps, Madame Boisselle s'occupoit à publier ce qu'elle appelloit le bonheur du Comte de Sercourt; la fureur de Valroncé servoit de garant à la vérité de son récit. « Oui, disoit ce » frénétique, dont elle s'étoit emparée, » je l'ai lue de mes propres yeux..... » cet ange de pureté !.... Il l'attendoit » à sa petite maison..... Cette dédai- » gneuse personne, qui balance pour le » choix d'un époux, s'est déterminée » plus promptement pour le choix d'un » Amant.

» Messieurs », s'écrioit-il en s'adressant à une foule d'étourdis qui les avoient entourés, « cet homme heureux. ..., » c'est le Comte de Sercourt » !

C'est ainsi qu'il déraisonnoit au milieu des Tuileries, lorsque le Marquis de Clairsan & le Président de Sercourt l'abordèrent, ne sachant rien de ce qui causoit son désordre. Il ne leur en fit pas mystère : loin d'être retenu par la présence du frère de celui dont il

parloit, il sembloit qu'elle l'excitoit à s'abandonner de plus en plus à sa bouillante colère.

« Vous êtes bien heureux, lui dit » M. de Sercourt, que la jalousie soit » une espèce d'ivresse : un homme de » sang froid, qui me tiendroit les mê- » mes propos, les paieroit de sa vie; » mais votre état m'inspire de la pitié, » & non de la colère. *Ce rendez-vous* » est donné par Madame de Sercourt; » *ce billet* est écrit par Madame de Ser- » court. J'ignore comment vous en avez » eu connoissance; mais je sais, en jettant » un regard d'indignation sur Madame » Boisselle, qu'une bouche impure cor- » rompt tous les récits qu'elle fait.

» Depuis hier, mon frère est à Ver- » failles avec sa Troupe dont la revue » se fait actuellement; vous ne devez » ces détails qu'aux honnêtes gens qui » nous écoutent. Votre criminel aveu- » glement vous rend trop coupable » à mes yeux, pour que j'eusse daigné » vous tirer d'erreur, sans ce motif. » Celui qui ose noircir la vertu, mérite » de ne jamais la reconnoître ».

Il le quitta sans vouloir écouter les

excuſes dont il le ſupplioit de ſe charger pour moi. En arrivant chez lui, où ma tante étoit revenue finir cette laborieuſe journée, il nous apprit la rencontre de Valroncé, & nous lui contâmes à notre tour ce qui y avoit donné lieu.

Malgré les ſoins que mes amis prenoient pour me perſuader que le Public, entiérement revenu ſur mon compte, ne donnoit aucune foi à cette mauvaiſe hiſtoire, j'en fus vivement affectée : j'avois éprouvé que la calomnie produit toujours ſon effet ſur quelques eſprits. L'Intendant de *** & le Comte de Vernullier annonçoient par leur ſilence qu'ils avoient conſervé leur offenſante erreur ; & ſans donner aucune préférence marquée ni à l'un ni à l'autre, leur déſertion m'affligeoit véritablement. Mon amour-propre en étoit très-humilié ; & ma raiſon, qui ſe développoit chaque jour par l'habitude de réfléchir & de comparer, me montroit leur perte difficile à réparer.

Très-décidée à n'être jamais la belle-fille du Préſident de Cimerville, ni la belle-mère de Madame Boiſſelle, je me

trouvois réduite à choisir entre le Comte de Sercourt, un Conseiller au Parlement dont je crois vous avoir déjà parlé, & M. de Lonvallier. La pétulance du premier me rendoit son union redoutable ; l'estimable Lonvallier étoit né trente ans avant moi ; & le troisième, quoiqu'il eût les vertus de son état, n'y joignoit aucun des agrémens qui font la douceur de la société habituelle.

Je ne me dissimulois pas que relativement à ma fortune, ces trois partis devoient me paroître avantageux, surtout après les fâcheuses circonstances qui avoient fait retirer les deux autres. Mes réflexions me faisoient appréhender d'être un jour forcée de regretter un des trois ; mais je ne pouvois me déterminer à faire un choix qui ne contentât ni mon cœur ni ma vanité.

Madame de Sorrillane profita de l'espèce d'abattement que j'éprouvois, pour m'engager à tenir une conduite analogue à ses projets. Loin de chercher à remonter mon courage, elle applaudissoit aux idées noires auxquelles je m'abandonnois souvent.

« Vous avez une dangereuse ennemie,

» me disoit-elle; vous devez vous at-
» tendre chaque jour à de nouvelles
» noirceurs : tout ce qu'elle a d'esprit &
» d'adresse, sera employé à vous empê-
» cher de jouer un rôle brillant. Si vous
» faisiez une grande alliance, elle seroit
» couverte de honte; il faut, pour sa tran-
» quillité, que vous restiez toujours fille,
» ou que vous fassiez un mauvais ma-
» riage : voilà son but; elle ne peut en
» avoir d'autre, après l'éclat qu'elle a
» fait. Heureusement, continua Ma-
» dame de Sorrillane d'un ton plus con-
» solant, il vous reste des ressources que
» sa haine ne pourra vous enlever. Le
» Comte de Sercourt, s'il a de l'hon-
» neur, doit réparer le tort que sa sœur
» vous a causé; & si sa pétulance vous
» effraie, le tranquille Lonvallier est
» toujours à vos ordres; c'est un fort
» honnête homme, un peu triste à la
» vérité, mais l'ennui vaut mieux que
» le malheur : son modique revenu vous
» suffira dans ses Terres, & si son tête-à-
» tête vous paroît supportable, votre
» situation n'est pas désespérée ».

Pendant ce discours, elle me regar-

doit avec attention, & s'appercevoit fort bien que les moyens de consolation qu'elle m'offroit, n'étoient nullement de mon goût.

« Je ne pense pas, reprit-elle, que le » *Conseiller* vous paroisse mériter la pré- » férence sur les deux que je viens de » nommer; & j'en suis bien aise à pré- » sent, car la retraite du Comte de Ver- » nullier l'avoit cruellement refroidi. » Celle de M. de Valroncé, dont il ne » démêlera pas bien la cause, l'éloigne- » ra infailliblement. Un objet tire prin- » cipalement sa valeur, du prix que les » autres y mettent. Je voudrois, dussé- » je perdre mon procès, que ce dernier » vous rendît de nouveaux hommages; » il en résulteroit deux biens : son retour » rendroit la Financière furieuse, & » éveilleroit les prétentions d'une infi- » nité de gens qui ne prisent les femmes » qu'autant qu'elles ont quelques ado- » rateurs célèbres (& Valroncé en étoit » un, moins encore par ses richesses & » la considération de sa famille, que par » la réputation qu'il s'étoit faite dans le » monde)... Oui, continua-t-elle, c'est » précisément cette réputation que vous

» lui reprochez, qui rend sa passion pour » vous plus flatteuse, plus étonnante, » plus incroyable.

» Un homme qui a des goûts sages, » des mœurs pures, des passions douces, » est un homme qu'on épouse... tant qu'on » veut; mais celui qui ne vit que pour » le plaisir, qui chérit l'indépendance, » qui jouit de tout sans s'attacher, ne » peut être conduit à l'autel que par » une passion excessive : & une grande » passion ne peut être inspirée que par » une femme rare. C'est la conséquence » ordinaire, tout le monde sait cela.

» Vous voyez bien qu'il seroit de la » plus grande importance de pouvoir le » renchaîner de nouveau; désormais il » ne peut l'être que par l'espérance : » mais vos amis le détestent, ils fomen- » tent votre aversion. Je conçois leur » raison : un *Sercourt*, un *Lonvallier*, ont » au moins assez de sens pour craindre la » comparaison ».

Elle ajouta à ce discours tout ce qu'elle crut de plus propre à me persuader, & parvint à me faire promettre que si son protégé venoit me faire des

excuſes de la ſcène de l'hôtel d'Auvillier, je le recevrois ſans dédain.

Je rendis une partie de cet entretien à Madame de Sercourt ; elle approuva l'importance que ma tante mettoit au retour de Valroncé. « Otez cette arme » à votre ennemie, me dit-elle, & ſes » coups ſeront moins dangereux ».

Son avis acheva de me déterminer ; & ſi je ne ſouhaitai pas de le revoir, je n'en évitai pas les occaſions : elles ſe préſentèrent promptement.

Madame de Sorrillane le rencontroit fréquemment chez ſon père. J'ignore de quels moyens elle ſe ſervit pour faire revivre ſes anciens projets : tout ce que je ſais, c'eſt qu'elle lui promit que s'il renonçoit à revoir Madame Boiſſelle, il lui ſeroit permis de m'inſtruire directement de ſa paſſion ; c'étoit m'engager plus que je ne voulois, & c'étoit préciſément le but de mon ambitieuſe tante.

Bientôt Valroncé, enhardi par ſes diſcours, me parla de ſon amour ; il rejetta ſur la violence de ſa paſſion la vivacité de ſa jalouſie, me demanda le pardon du paſſé, & des eſpérances pour l'avenir.

Mes réponſes n'annoncèrent aucun reſſentiment; mais, incapable de fauſſeté, je lui dis que la raiſon ſeule me décideroit ſur le choix d'un époux, & qu'il falloit qu'il la mît de ſon côté, s'il penſoit réellement à me donner la main.

Il prit ce conſeil pour l'aſſurance de ſon bonheur. Il en parla à l'Univers, en conſéquence; & dès le lendemain, je reçus une multitude de complimens. Je m'efforçai de perſuader que rien n'étoit plus douteux que cette prétendue alliance. J'avois la douleur de voir prendre mes diſcours pour une réſerve déplacée, puiſque tout étoit arrêté, au jour près, diſoit-on.

Je me conſolai de cette nouvelle contrariété par le ſilence de Madame Boiſſelle. On me dit qu'il ne lui échappoit plus un mot dont j'euſſe à me plaindre. Ma tante ne manqua pas d'attribuer ce changement à ſa fine politique. J'appris bientôt, & d'une manière bien cruelle, que l'ennemi qui ſe tait eſt le plus dangereux.

Vous n'avez ſans doute pas oublié que l'amour du vieux Germon avoit donné

naissance à l'aversion de sa fille ; la crainte de voir passer dans mes mains une partie de sa fortune, lui avoit inspiré le desir de me perdre : l'amour-propre lui en fit une loi.

Avant mon arrivée, elle passoit pour la plus jolie femme de Paris. Le Public, ou partial, ou bon juge, dès qu'il m'eut vue, ne lui donna que le second rang. Ce crime involontaire attisa la haine de cette furie, & la conduisit par degrés aux plus honteux excès. Ne voulant plus devoir au hasard les moyens de me persécuter, elle conçut un projet, dont le souvenir seul me fait frémir.

Valroncé, malgré son amour, ou plutôt ses prétentions sur moi, entretenoit la Derveuil. Elle envoya chercher cette fille ; & après l'avoir engagée au secret par l'espoir d'une forte récompense, elle lui fit un présent qui ne pouvoit la laisser douter de sa générosité.

« Ce que j'exige de vous, lui dit-elle, » est conforme à vos plus chers intérêts. » M. de Valroncé est votre Amant : son » mariage va faire votre malheur, sans » le rendre heureux ; employez tous vos

» ſoins pour y mettre obſtacle : ſi vous » réuſſiſſez, comptez ſur ma protection » & ſur mes bienfaits ».

Cette fille ſe chargea volontiers de l'entrepriſe ; mais le ſuccès lui paroiſſoit impoſſible. « S'il n'étoit queſtion que » d'une fantaiſie ordinaire, diſoit-elle à » Madame Boiſſelle, je ſerois sûre d'en » triompher ; une femme galante, fût-» elle belle comme l'Amour, ne me » donneroit pas trois jours d'inquiétude. » Valroncé en a eu vingt depuis qu'il » vit avec moi, & ne les a gardées » qu'un moment ; mais ce qui les lui a » fait quitter ſi promptement, n'eſt pas » un moyen que nous puiſſions employer » dans la circonſtance . . . — Pourquoi » pas ? s'écria cette odieuſe femme ; il » n'eſt rien d'impoſſible à une fille d'eſ-» prit, conduite par un grand intérêt. » Voyez . . , réfléchiſſez . . . , vous ſerez » étayée. — Mais, Madame, je ne pour-» rai jamais amener Mademoiſelle de » Tereſmine à avoir pour celui qu'elle » veut épouſer, les complaiſances qui lui » ôteroient le principal mérite qu'il lui » trouve. — J'entends —. C'eſt l'impoſſi-» bilité de la poſſéder autrement, qui le

» conduit à l'autel : il me l'a dit cent » fois. Le titre de *mari* lui répugne ; il » le prend comme l'unique moyen de » satisfaire son goût, & sur-tout sa va- » nité. — Mais, reprit la Boissel'e, après » avoir rêvé quelques instans ; si, par » adresse (car la force seroit dangereuse » à employer), vous procuriez à votre » Amant un tête-à-tête long, sûr, tran- » quille avec cette fille qui va vous » l'enlever.... ; croyez-vous qu'il fût in- » capable d'en profiter ? . . . alors, elle » rentreroit dans la classe de celles qu'il » n'a gardées qu'un moment ».

La Derveuil, extasiée de cette heureuse imagination, convint que le moyen étoit bon, & promit de tout tenter. Après avoir rejeté une multitude d'expédiens, elles s'en tinrent à m'attirer à la petite maison que Valroncé avoit hors de Paris. Un Cocher, gagné, suffisoit à leur projet ; elles imaginèrent des possibilités, & réussirent plus aisément encore qu'elles n'avoient osé l'espérer.

Tandis qu'on projettoit ma ruine, j'étois tranquille, presque heureuse. Madame de Sercourt, qui étoit à Boulo-

gne, m'envoya une lettre du Comte de Vernullier, par laquelle il lui mandoit que, honteux de sa coupable erreur, il étoit au moment de revenir à Paris m'offrir son cœur & sa main, si, contente des maux qu'il avoit soufferts, je les trouvois une expiation suffisante de sa criminelle crédulité.

Elle me fit dire que si je voulois lui apporter moi-même ma réponse, elle m'enverroit une de ses voitures.

J'avois fait une chûte la veille, pour laquelle je venois d'être saignée; cette raison me rendoit indécise. Madame de Sorrillane, qui croyoit la dissipation bonne à tout, me détermina, & nous conclûmes qu'on viendroit me chercher à la fin du jour.

A l'heure indiquée, un carrosse entre dans la cour. Une fille en sort, l'air décent, presque timide, l'ajustement d'une Femme-de-chambre...; elle dit à ma tante: » *Madame m'a envoyé faire quel-* » *ques emplettes, & demander à Madame* » *la permission d'emmener Mademoiselle;* » *elle la lui ramènera demain*».

Je pars, la joie dans le cœur... Et

l'on parle de preſſentiment ! Ah ! mon amie.

En chemin, la déteſtable créature parla peu, mais fort juſte; elle avoit l'air de ſavoir tout ce que ſavoient les gens attachés à Madame de Sercourt. *Sa maîtreſſe m'aimoit comme ſi j'euſſe été ſa ſœur ; elle auroit bien deſiré que je le fuſſe en effet*, &c. &c. &c.

En moins d'un quart-d'heure j'arrive, & mon empreſſement ne me permet pas de remarquer qu'aucuns domeſtiques ne ſe préſentent ſur mon paſſage : je ſuivois mon dangereux guide ; la petiteſſe des lieux étoit la ſeule choſe qui me frappât. J'avois entendu parler de la maiſon de mon amie avec éloge ; je n'appercevois rien qui en méritât.

Enfin parvenue à une pièce très-élégamment ornée, la Derveuil (car c'étoit elle-même) s'approche d'une alcove, & dit d'une voix altérée : *Je te tiens parole ; ſois digne de mes pénibles efforts.* Au même inſtant elle diſparut par une porte pratiquée & confondue dans la boiſerie, de manière que dès qu'elle étoit fermée, il étoit impoſſible de l'appercevoir.

Ma terreur fut extrême, & redoubla encore en reconnoiſſant Valroncé qui s'avançoit vers moi. Son air, pour le moment, étoit plutôt celui d'un criminel qui demande grace, que d'un coupable audacieux.

— Où eſt Madame de Sercourt ? m'écriai-je avec effroi ; & le voyant balancer, où ſuis-je plutôt moi-même ?— Dans un lieu indigne de vous, me répondit-il ; mais je n'ai nulle part au ſtratagême qui me fait jouir du bonheur de vous y voir. — Je croirai tout, ſi vous m'aidez à en ſortir. — Je ne connoîtrois pas le prix de la faveur que je dois au haſard. — Au haſard ! répétai-je, en ſuffoquant d'impatience. — Si je me privois ſi-tôt de ce délicieux tête-à-tête, pourſuivit-il... ; & ſe ſaiſiſſant d'une de mes mains que j'étendois machinalement, il la voulut porter à ſes lèvres. Le mouvement que je fis pour la retirer, me fit faire un pas en arrière ; & lui, s'approchant à meſure que je m'éloignois, cette ridicule promenade ne fut terminée que par une ottomane que je rencontrai derrière moi, & ſur laquelle il me força

de m'asseoir. Pour le moment; il se tint debout devant moi.

« Je ne vois dans vos yeux que de » la colère, me dit-il; cependant mon » respect.—Je n'en exige qu'une preuve; » laissez-moi sortir d'ici tout à l'heure. »—Je ne m'y oppose pas ». Et avec le plus grand sang-froid, il me laissa parcourir cette chambre dans laquelle j'étois entrée, mais dont il me fut impossible de retrouver les portes. Mes inutiles recherches excitèrent toute mon indignation : je jettois les yeux sur lui; il jouissoit de mon embarras.

« Vous voyez, me dit-il, qu'il se fait » un miracle en ma faveur... Nous sommes dans un temple de l'Amour; il » entend mes vœux & les exauce : ces » portes ne peuvent s'ouvrir qu'à la voix » de l'objet qui vient de reconnoître » son empire ».

Pendant ce discours à demi inintelligible, sa voix devint tremblante, ses yeux étincelans. Tout-à-coup il jetta un de ses bras autour de moi.... Des cris perçans & des efforts incroyables me tirèrent de cette situation.

« Je vais vous montrer, me dit-il, » en ouvrant une croisée, l'inutilité de » la fatigue que vous vous donnez. » Voyez, examinez: d'où peut-on vous » entendre »?

Je jettois les yeux sur de vastes jardins, & je sentis accroître mon désespoir, en me convainquant que tous les secours humains m'étoient interdits.

« Vos efforts sont aussi superflus que » vos cris, continua-t-il; vous remporterez toujours le prix de la beauté, » jamais celui de la force ».

Je ne me sens plus le courage de continuer à vous peindre cette odieuse scène: lisez encore ces trois Lettres; elles vous instruiront complettement de tous les dangers que votre amie a courus dans cette fatale nuit.

Réponse de VALRONCÉ *à la Lettre de* DILMON.

TES sublimes réflexions sont arrivées trop tard. Hier, tu pouvois avoir raison; aujourd'hui, tu as tort. Le sort en est

jetté, Dilmon; il faut que je l'épouse. Je ferai un fou, un sot, tout ce qu'il te plaira; mais je ferai le mari de la charmante créature, avec laquelle je suis bien aise de t'apprendre que j'ai passé quatre heures cette nuit dans ma petite maison.... Tu n'en crois rien? Lis, & commence par la Lettre de la Derveuil.

Lettre de la DERVEUIL *à* VALRONCÉ, *dont on n'a pu donner que quelques fragmens.*

SI tu m'as dit vrai, le bonheur peut encore luire pour moi. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . Mon cœur épuré par l'amour ne sait mettre du prix qu'au tien: si tu me le conserves, livre-toi, sans craindre mes reproches, au penchant qui t'entraîne à l'infidélité. Sauve-moi de ta perte; je te pardonne tout le reste.

. . . . . .

. . . . . .

. . . A l'entrée de la nuit, celle dont tu desires la possession, sera conduite dans tes bras.

. . . . . .

. . . . . .

. . . Je ne te demande pas ton consentement; sois à ta petite maison, voilà tout ce que j'exige.

Suite de la Lettre de VALRONCÉ.

CETTE extravagante épître me fut remise en entrant chez le Duc de..... où j'allois dîner; j'en reconnus l'écriture, & je ne me pressai pas de voir ce qu'elle contenoit. Nous essayâmes des chevaux tout le jour. Le soir, en me rhabillant, je retrouvai cette Lettre; je l'ouvris, & je t'avoue que l'atroce impudence de cette fille me surprit. Le premier moment fut pour la colère, & le second pour l'amour, ou pour la volupté; tout comme il te plaira. Je ne suis l'inventeur ni l'apôtre de ces ingénieuses dis-

tinctions, qui font cependant toujours un bien, puiſqu'elles ajoutent à la richeſſe de notre langue.

La volupté donc me fit voler à Boulogne, & me fit trouver horriblement long ce très-petit voyage. Malgré mon extrême impatience, & le trouble qui m'agitoit, je penſois à ton étonnement & à celui de tout Paris, quand mon incroyable bonne fortune s'ébruiteroit. Je jouiſſois du dépit de tous ces *merveilleux*, qui ne peuvent pas s'accoutumer à ma ſupériorité. Je croyois entendre les diſcours des vieilles femmes & des jeunes gens graves, des étourdis; & le plus grand nombre répéter mille fois, *Qu'il eſt heureux ! mais comment fait-il ?* Quoi que tu en diſes, mon cher, c'eſt un plaiſir très réel, que de faire mourir d'envie la moitié du genre humain.

Enfin j'arrivai; & grace à une clef que je porte toujours ſur moi, je parvins, ſans rencontrer perſonne, juſqu'au dernier ſallon. C'eſt là que j'attendis, avec une impatience vraiment romaneſque, les heureux effets des ſoins de la Derveuil.

Ce

Ce n'étoit pas assurément la première fois que j'attendois, à pareille heure, & dans le même lieu, un objet nouveau; mais jamais, non jamais, je n'avois senti, au même degré, ce trouble impérieux qui maîtrise tous nos sens.

Entouré de vingt portraits qui, à bon droit, figurent dans ma petite maison, aucun ne pouvoit fixer ou distraire mon imagination; les originaux même y auroient échoué, cela est sûr: &, dans le vrai, quelle femme pourroit se comparer à celle que j'attendois? Il n'en est point, Dilmon; ne me le fais donc plus répéter. Et puis..., celle qu'on attend pour l'ordinaire dans une petite maison a promis d'y venir; on l'a déjà plus d'à moitié: l'impatience diminue en raison de la certitude; cela est clair. Ma position, comme tu vois, étoit bien plus piquante. Je passai dans ce pénible & délicieux état vingt minutes, à-peu-près.

Au premier bruit, un mouvement machinal me fit entrer sous cette voluptueuse alcove, dont je te dois l'in-

vention, & me déroba, pendant quelques instans, aux regards de Mademoiselle de Teresmine. La Deveuil, qui la précédoit, disparut aussi-tôt par la porte qui conduit chez elle, en me disant trois ou quatre mots que je n'entendis pas.

Alors je fus apperçu des plus beaux yeux de la Nature : l'effroi s'y peignit autant que la colère. Ses premières questions m'apprirent qu'elle se croyoit chez la *Prude* Sercourt ; & bientôt, par les plus vives instances, elle voulut m'engager à la conduire hors de chez moi.

« Ce seroit trop exiger, lui dis-je ; » mais je ne vous retiens pas ».

Certain que ses recherches seroient vaines, je la laissai quelque temps se consumer en des soins superflus. Tu sais, Dilmon, avec quel art les mystérieuses portes de ce sallon sont construites. Elle alloit & revenoit sur ses pas avec un air d'impatience qui ajoutoit encore à sa beauté. Après avoir donné quelques momens au plaisir de la contempler, je voulus lui épargner d'inutiles fatigues ; j'essayai de lui persuader

que le seul moyen de recouvrer sa liberté étoit de la perdre.

A mes discours, j'osai joindre quelques légères tentatives. Tu te doutes bien de quelle manière je fus traité. Le mépris, plus insultant que la colère, sembloit dicter tous les reproches dont elle m'accabloit.

« Jettez les yeux sur les jardins dont » cette maison est entourée, lui dis-je; » ils sont à moi: nous sommes seuls ici » comme au milieu d'un désert ». Et dans l'instant, l'enlevant dans mes bras, je la portai sur ce sopha *magique*, mais sans être encore déterminé à en faire jouer les ressorts. Je l'y retins de manière qu'il lui étoit impossible de faire aucun mouvement pour s'arracher à cette dangereuse position.

« Vous voyez que je suis entièrement » maître de vous, lui dis-je, tandis » qu'elle versoit un torrent de larmes; » j'ai voulu vous le prouver, afin de » vous exciter à la générosité par mon » exemple ». Alors, quittant l'attitude qui la tenoit immobile, je m'assis à ses pieds.

Au lieu de rendre grace à ma clémence, elle me dit avec le ton le plus calme qu'il lui fut possible de prendre : « Hâtez-vous de me conduire hors de » cette maison ; j'oublierai tout... : ah ! » oui, tout ; —. Vos beaux yeux son » encore mouillés de pleurs, permettez » que je les essuie ». Et le *malheureux* (une de ses qualifications favorites) osa y coller sa bouche pendant quelques minutes.

Pour cette fois, sa colère ne s'exhala plus par des injures. Des sanglots, qui arrêtoient sa respiration, en étoient le seul indice : bientôt tout son corps, que je serrois dans mes bras, me parut en convulsion. « Calmez-vous donc, lui » dis-je en m'éloignant un peu : mais » vous allez vous faire mourir. Son- » gez donc que je suis l'époux que votre » tante vous destine ; un mois plutôt, » un mois plus tard..., dans mon hôtel... » ou dans ma petite maison... ; dites-moi » si ce n'est pas la même chose ? Avec » cette différence cependant que votre » complaisance mettroit un nouveau prix » à la possession d'un bien qui ne peut

» m'échapper. Vous êtes à moi; les pa-
» rens ſont d'accord, cela vaut fait:
» nous nous trouvons dans le ſanctuaire
» de l'Amour... — En vérité, me dit-
» elle d'un ton précieux, j'étois loin d'i-
» maginer que vous vous ſouvinſſiez des
» projets de nos parens. Quoi! Mon-
» ſieur! vous outragez ſi cruellement
» celle dont vous comptez faire votre
» femme? Ah! ſi la vertu eſt entière-
» ment bannie de votre cœur, que l'hon-
» neur du moins vous éclaire...— L'hon-
» neur, Mademoiſelle! ...l'honneur me
» fait une loi de ne pas me couvrir de
» ridicule, en vous laiſſant ſortir d'ici
» ſans avoir obtenu des regards plus
» doux que ceux que vous me prodi-
» guez. Pour la vertu, quoique ce ne
» ſoit pas le moment de differter » ... Et tout de ſuite, j'en fis une définition à ma manière, dont je te fais grace, parce que ce n'eſt pas toi que je veux convertir.

Elle m'écoutoit en ſilence, & moi je la regardois avec un plaiſir qui tenoit de l'extaſe. Bientôt il m'enivra au point de ne plus ſavoir ce que je diſois. Un mouvement des épaules & des yeux

m'annonça que je faisois pitié : son mépris me rendit tout mon courage. « Nous » perdons un temps précieux, dis-je, » en me rapprochant d'elle ; au lieu de » raisonner sur la vertu, donnez-m'en » un exemple : la soumission est la vertu » des femmes ; cédez enfin à l'époux, » si vous croyez devoir résister à l'A- » mant ».

Dilmon, une lionne en furie n'est pas plus courageuse que le devint cette foible & charmante créature. La crainte de briser ses membres délicats, lui donnoit sur moi, il est vrai, un fort grand avantage ; mais il est certain que, pour ce moment, je fus contraint de cesser un combat qui aggravoit mes torts, sans me conduire à mon but. Je crus devoir changer de batterie.

» Je vois, lui dis-je, en mettant une » fort grande distance entre nous ; je » vois que vous me haïssez : il falloit me » le dire plutôt, Mademoiselle, & ne » pas laisser croître dans mon cœur un » amour qui désormais est plus fort que » moi. Vous allez me rendre la vie mi- » sérable, à moi qui ne voulois que vo- » tre bonheur. Au moment de devenir

» l'homme le plus heureux, j'en deviens » le plus infortuné. Sans doute il existe » un mortel préféré; & votre courroux » est moins l'effet de votre haine pour » moi, que de votre amour pour un au» tre ».

Alors, Dilmon, l'heureux talent de verser des larmes se fit adroitement remarquer, & me valut cette laconique réponse.

« Je hais le vice, Monsieur, & n'ai » d'amour pour personne. — Je n'ai point » de rival heureux! m'écriai-je, en » jouant merveilleusement le transport » de la reconnoissance : ah! vous me » rendez la vie. Je n'ai point de rival » heureux! répétez-le moi cent fois; » que cette bouche, d'où dépend mon » destin, me confirme mon bonheur ».

Tranquillisée par la distance qui nous séparoit, elle me laissa lui parler de ma passion, & lui peindre la violence de mes desirs, sans m'imposer silence. Je commençois à en tirer un favorable augure; je m'abandonnai à la chaleur de mon imagination. Mais à l'instant, je vis son sang couler; sans que je m'en apper-

çuſſe, elle avoit délié ſon bras. La pâleur de la mort..., ces accens qui la précèdent...; *je me meurs*... Oh ! Dilmon, il faut t'avouer ma foibleſſe; dans ce moment, j'entendis la voix du remords.

Effrayé, éperdu, je parcours la maiſon, les jardins; en vain je les fais retentir de mes cris : la prudente Derveuil en avoit éloigné juſqu'à l'induſtrieux ſerviteur qui préſide à nos licencieuſes orgies. Le deſir de trouver du ſecours bannit toute idée de prudence. Je ſors, &, dans peu d'inſtans, je me fis ouvrir la porte du Chirurgien de Boulogne. Cet homme étoit abſent; on me dit qu'il étoit allé porter du ſecours dans une maiſon éloignée. J'y vole; je le trouve, & le force à me ſuivre. Il obéit, nous marchons à pas précipités. Mais il s'étoit écoulé du temps; & l'excès de ma diligence ne me préſerva pas du plus grand des malheurs. Je ne retrouvai plus celle à qui j'amenois des ſecours. Mon inquiète recherche n'oublia aucun réduit, ſoit dans la maiſon, ſoit dans les jardins. Le Frater me crut fou; &, dans le vrai, je penſe que je n'étois pas trop ſage en ce moment.

Absorbé dans les réflexions que ce surprenant enlèvement me faisoit faire, je laissai arriver le jour sans prendre aucune résolution. Je maudissois la Derveuil, & je me maudissois moi même. Tout-à-coup j'entends du bruit; c'étoit cette créature, l'air égaré, les yeux fous. « Valroncé, songe à toi. Cette fille se » meurt ... : je ne te l'avois pas donnée à » tuer ... Il n'importe; je vais en Angle- » terre : on peut savoir la part que j'ai » à tout ceci; un peu d'absence est néces- » saire. Suis-moi ... Tu délibères! Adieu, » les momens sont trop chers pour en » perdre à te déterminer. Tu gémiras, » mais trop tard, d'avoir pu balancer ».

A peine délivré de son odieuse présence, je reçus la missive que tu verras bientôt. La Derveuil étoit mal informée : le danger étoit déjà dissipé. Quand je te dis que ce n'est pas une femme! ...; mais déesse ou mortelle, il faut que je l'épouse. Cette affaire divulguée lui en fait une loi; & sa courageuse résistance mérite bien que je passe pardessus les inconvéniens du Sacrement. Toi même, à présent, aurois-tu le courage de t'op-

poser à la réparation que je lui dois? & voudrois-tu que je la cédasse à cet insolent, qui se crée aujourd'hui son Chevalier? Ah! non, non; je vais lui faire signer de son sang mon contrat de mariage sous les murs des Chartreux. L'étourdi.

Lettre du Comte DE SERCOURT *à* VALRONCÉ.

VIENS recevoir le prix du forfait dont la plus parfaite des créatures a pensé être la victime; & rends grace à la main qui t'arrache à la honte du supplice qui t'est dû.

Le Comte DE SERCOURT.

Je t'attends, à onze heures, sous les murs des Chartreux.

Suite de la Marquise DE CLAIRSAN *à la Comtesse* DE MARNEVILLE.

CES lettres ne me furent remises qu'un mois après le jour affreux où je pensai perdre & la vie & l'honneur. Elles vous ont appris que je dus ma délivrance à la frayeur que causa mon évanouissement à Valroncé : mais vous ignorez encore quels furent mes libérateurs ; & vous serez sans doute bien étonnée, en apprenant que Madame Boisselle m'amena ce secours inattendu.

Si j'avois dû à sa pitié cet important service, malgré ses premières méchancetés, & celles qui les ont suivies, ma vie ne pourroit suffire à ma reconnoissance ; mais sa présence étoit une nouvelle horreur de cette femme abominable. Instruite du forfait, que dis-je ? instruite, elle en étoit l'auteur : elle voulut le rendre assez public, pour que ma honte fût égale à mon infortune.

Après un souper, auquel elle avoit

invité des gens graves & des étourdis, des femmes sensées & des extravagantes, elle proposa une de ces parties où les gens raisonnables se laissent entraîner par les fous. Le but apparent étoit de parcourir, aux flambeaux, tous les environs de Paris, & de s'arrêter dans toutes les maisons de connoissance où l'on apercevroit de la lumière ; mais le but réel étoit de me trouver chez Valroncé. Ce cortége nombreux, dont la perfidie dirigeoit la marche, s'arrêta à la porte de ce misérable dans l'instant qu'il venoit de s'éloigner.

Rien ne put égaler l'étonnement & l'effroi dont ils furent tous saisis en me voyant noyée dans mon sang. Les femmes s'enfuirent avec précipitation, & remontèrent dans leurs voitures. Au premier aspect, les hommes s'empressèrent à me secourir. En me voyant baignée dans mon sang, ils découvrirent facilement qu'une saignée mal fermée avoit occasionné l'état dans lequel ils me trouvoient. Par leurs soins, je revis la lumière.

Il vous est aisé d'imaginer l'excès de

ma surprise, quand je me trouvai entourée d'une foule de gens dont les trois quarts à peine m'étoient connus.

Les premiers mots que je pus prononcer, furent les plus vives instances de me retirer de cette odieuse maison.

Quelque danger qu'il y eût, pour le moment, à me faire éprouver l'ébranlement d'une voiture, on consentit à prendre ce parti, pour me délivrer de la terreur que me causoit ce fatal séjour.

Sur les bras des plus officieux, je fus portée dans le carrosse du Président de Saurinville. Il s'y plaça près de moi, & me demanda, avec embarras, où je voulois être conduite.

Chez ma tante, lui répondis-je. Il crut que ma tête n'étoit pas libre, & me fit quelques objections, dont je ne compris le motif que long-temps après.

Mon obstination à refuser tout autre asyle, le força à m'accompagner chez Madame de Sorrillane.

La lenteur de notre marche, pendant laquelle je m'évanouis plusieurs fois, me donna le temps de le prévenir. Je peignis

avec l'éloquence du déſeſpoir les dangers dont on venoit de me garantir. Je fus, pendant pluſieurs jours, dans un état de foibleſſe, qui engagea mes amis à me cacher les événemens dont cette odieuſe nuit fut ſuivie. Madame de Sercourt me vit peu; Madame de Clairſan ne me quitta preſque pas. La conduite de Madame de Sorrillane fut décente; mais j'avois trop ſouffert de ſon exceſſive ambition pour que nous fuſſions réciproquement à l'aiſe vis-à-vis l'une de l'autre.

Dès que le calme de mon eſprit me permit de réfléchir, je pris la réſolution de quitter mon Mentor, qui, loin de me préſerver, m'avoit attiré tant de diſgraces. Ma jeuneſſe ne me laiſſoit à Paris d'aſyle que le Couvent. Malgré ma répugnance, je pris le parti de m'y retirer.

Je confiai mon projet à mes deux fidelles amies; elles le combattirent ſi foiblement, que je crus devoir m'y confirmer.

A peine ma ſanté fut-elle retablie, que je rappellai à Madame de Clairſan les diverſes raiſons qui m'éloignoient

du monde. Je lui dis qu'il ne m'étoit pas possible de m'exposer à l'odieuse rencontre de Valroncé ; & que rien ne pouvoit me rassurer contre ses criminelles entreprises, que les grilles & les murs qui alloient m'en séparer.

— Si ce n'est que la crainte que vous inspire ce monstre qui vous engage à quitter le monde, me répondit Madame de Clairsan d'un ton composé, renoncez, ma chère enfant, à tout projet de retraite : la providence qui permet souvent que le méchant prospère pour exercer la vertu du sage, permet aussi quelquefois que son châtiment effraye ses semblables; Valroncé en est la preuve, il ne vit plus —.

Je me suis reproché cent fois la vive satisfaction que cette nouvelle me fit éprouver : mais la vérité me force à convenir, que dans ce premier moment je m'y livrai sans réserve. Ma vertueuse amie trouva bientôt le moyen de réprimer ce coupable transport.

« Le plaisir de la vengeance est tou-» jours criminel, & souvent suivi de » regrets. Oui, continua-t-elle (en

» voyant dans mes yeux que je ne pou-
» vois concevoir qu'un méchant pût en
» inſpirer), vous êtes vengée ; mais vous
» donnerez des larmes à votre vengeur :
» ſes parens, dont vous connoiſſez l'at-
» tachement, ne ſe conſoleront jamais
» de ſa perte ; & votre ame honnête &
» ſenſible, partagera ſûrement leur dou-
» leur ».

Alors elle me dit que le Comte de Sercourt, en apprenant les dangers que j'avois courus, avoit ſuivi l'impulſion de ſon caractère, fortifié dans cette occaſion par ſon amour pour moi.

Valroncé ne lui reſſembloit que par la bravoure ; il lui diſputa long-temps l'avantage, & lui fit payer cher ſon triomphe. Une bleſſure, qui ne donna d'abord aucune inquiétude, le mit le quinzième jour à la porte du tombeau. Alors il demanda à me voir avec tant d'opiniâtreté, qu'on ſe détermina à m'apprendre tout ce qu'on m'avoit caché avec tant de ſoin.

Madame de Clairſan s'étoit chargée de cette triſte commiſſion, afin d'épargner à la ſœur du mourant la douleur

d'un pareil éclairciſſement ; il me cauſa autant d'affliction que d'étonnement. Tendrement attachée à Madame de Sercourt, il me parut affreux de faire couler ſes larmes ; & ce malheureux, à qui je n'avois jamais pu refuſer mon eſtime, l'idée de lui cauſer la mort me jetta dans le déſeſpoir.

Pour en modérer les effets, Madame de Clairſan crut devoir faire naître l'eſpérance. « Son état eſt dangereux, » me dit-elle ; mais à ſon âge, la nature » fait d'heureux efforts. Le plaiſir de » vous voir, qu'il demande avec tant » d'inſtance, peut produire une heureuſe » criſe... » Je ne la laiſſai pas achever. Ah ! partons, lui dis-je, en me levant avec précipitation ; s'il eſt vrai que ma préſence puiſſe lui être utile, ne perdons pas un moment.

Un mouvement qui ſe fit à notre arrivée, me prouva que j'étois attendue. Le Préſident vint au-devant de moi : ſon air calme m'auroit inſpiré quelque eſpérance, ſi je n'avois pas été accoutumée à ſon inaltérable ſang-froid. Il me dit, en me donnant la main : « Le

» ſpectacle qui vous attend, va émou-
» voir bien triſtement votre belle ame;
» mais j'avois bien penſé que vous ne
» refuſeriez pas à mon malheureux frère,
» cette unique & dernière conſolation ».

Je ne pus lui répondre : mes ſanglots étouffoient ma voix. Madame de Sercourt nous entendit; elle accourut de la chambre du malade, & ſe jettant dans mes bras : « Mon amie, il ſe meurt,
» mais il veut vous voir ; je n'ai pu vous
» éviter la douloureuſe ſcène qui ſe pré-
» pare. Ce matin, il m'en avoit fait le
» ſacrifice ; cet acte de généroſité ſe
» trouve à préſent au-deſſus de ſes for-
» ces. Rappellez votre courage., » en me voyant pâlir : Et me prenant ſous le bras, elle me conduiſit auprès de ſon frère, en m'annonçant long-temps avant qu'il pût m'appercevoir.

» Ah ! je vais la voir, répétoit-il,
» d'une voix preſque éteinte, je vais la
» voir. Oui, je mourrai content ». Non, Monſieur, m'écriai-je, en m'approchant de ſon lit ; le Ciel vous rendra aux vœux de toute votre famille ; il ne permettra pas.... & il me fut impoſſible

d'en dire davantage. Je versai un torrent de larmes ; ses mains qu'il avoit levées vers moi en furent toutes inondées ; il les porta à ses lèvres, & comme s'il eût reçu une force nouvelle, il s'écria d'un ton qui nous étonna tous. « Oui, je meurs sans douleur, puisque » j'emporte la délicieuse certitude que » vous donnez quelques regrets à mon » sort.

« Ma sœur, (en s'adressant à Madame » de Sercourt) vous me l'aviez bien » dit, elle est touchée de mon état. Je » me reproche l'attendrissement que je » lui cause, mais je ne saurois m'en pri- » ver.... Laissez couler sur moi ces dé- » licieuses larmes (en tirant foiblement » le mouchoir dont je me couvrois les » yeux); elles mêlent un charme incon- » cevable à mes souffrances ; les hor- » reurs de la mort ont disparu, dès que » je vous ai apperçue... Promettez-moi.., » Une heure peut être est le terme de la » complaisance que j'exige ».

Eh ! Monsieur, lui dis-je, en sanglotant, je vous promets de consacrer ma vie à conserver la vôtre : si le Ciel exauce

mes vœux, tous les jours qu'il me laiſſera vous donneront des preuves de mon attachement & de ma reconnoiſſance—.Il voulut repliquer; tout-à-coup ſa voix s'éteignit. Il parloit & ne pouvoit plus ſe faire entendre. Je le crus à l'inſtant de la fatale diſſolution.

Pluſieurs heures ſe paſſèrent avant que notre effroi fût diſſipé. La nuit étoit très-avancée, lorſqu'il reprit ſes eſprits. Ses premiers regards ſe fixèrent ſur moi: les premiers mots qu'il put prononcer, m'aſſurèrent de toute ſa reconnoiſſance.

Bientôt il ſe trouva mieux. Le changement de ſon état fut aſſez viſible, pour qu'il nous priât tous d'aller prendre du repos. Je m'en défendis pendant quelques inſtans; mais il marquoit un deſir ſi vif de recevoir mes ſoins, tant que dureroit ſa maladie, qu'il fallut bien me déterminer à me conduire de façon à pouvoir les lui conſerver. J'acceptai un lit chez Madame de Clairſan, dont l'Hôtel touchoit à l'Hôtel de Sercourt. Je fis promettre au frère & à la ſœur que mon ſommeil ne ſeroit point ménagé, ſi je pouvois leur être utile.

Le lendemain & les jours ſuivans, le mieux s'établit, de façon à donner des eſpérances : le malade les adopta le premier. Je paſſois auprès de lui autant d'heures que ſa ſœur ; Madame de Clairſan nous aidoit ſouvent à éloigner tous les ſujets de converſation qui pouvoient exciter en lui un ſentiment trop vif : mais ſon impétuoſité naturelle le ramenoit malgré nous ſur les objets qui l'affectoient principalement. Il me rappelloit fréquemment l'engagement que j'avois pris de *conſacrer* ma vie à conſerver la *ſienne*, & me laiſſoit entendre qu'il donnoit toute l'étendue poſſible à cet engagement. J'avois évité bien des fois de répondre poſitivement. Je le voyois encore ſi près du danger, que je ne m'étois pas bien interrogée moi-même ſur mes diſpoſitions actuelles.

Un ſoir, que je m'en retournois à mon ordinaire avec Madame de Clairſan, elle me dit : « Je commence à croire » que vous nous avez reſſuſcité ce pau» vre Sercourt ; mais, ma chère enfant, » l'eſpoir ſeul le ramène à la vie. Votre » admirable conduite, dont le principe » eſt dans l'honnêteté de votre ame,

» lui paroît, à lui, moins un effet de » votre reconnoissance que de votre » sensibilité ; il s'en est ouvert positi- » vement avec sa sœur. Elle n'ose vous » en parler, parce qu'elle craint que » votre généreuse pitié ne prononce » contre votre inclination ; consultez- » vous, avant que l'un ou l'autre vous » force à vous expliquer. Mon sincère » attachement me fait desirer de tout » mon cœur de vous voir heureuse... » Je ne vous dirai pas que le Comte de » Sercourt me paroisse digne de vous ; » mais, continua-t-elle obligeamment, » je ne connois personne qui en soit » *digne* : & cependant, il me paroît né- » cessaire que vous formiez un établisse- » ment. Vous êtes encore très-jeune ; » mais les six mois que vous avez passés » dans le monde, vous ont, pour ainsi » dire, vieillie aux yeux du Public.

» Des événemens produits par le » hasard & la méchanceté vous ont » donné une célébrité fâcheuse..., Le » souvenir de votre dernière aventure » ne peut être mieux effacé que par le » nom de celui qui vous en a vengée,

» Vous avez assez d'esprit, poursui-
» vit-elle, pour comprendre qu'une nuit
» passée dans la maison d'un très-mau-
» vais sujet, prête singulièrement à la
» malignité.... Beaucoup de gens, sans
» être vos ennemis, ont adopté les ré-
» cits de la médisance : ... Vos amis
» même ne peuvent savoir jusqu'à quel
» point vous avez été outragée »..... Elle se tut ; & ce silence énergique, en m'éclairant sur l'opinion du Public, & même sur la sienne, me jetta dans une consternation impossible à vous rendre.

Depuis l'heureux instant de ma délivrance, mes idées ne s'étoient fortement arrêtées que sur les risques affreux que j'avois courus, & sur les moyens de m'en préserver à l'avenir. Je n'avois pas du tout réfléchi sur les discours que mon séjour dans la petite maison de Valroncé avoit dû naturellement faire tenir. Je vis dans ce moment ma réputation perdue sans retour ; & loin d'adopter les vues de Madame de Clairsan, relativement au Comte de Sercourt, je me déterminai à refuser, lui & toute la nature.

—Non, Madame, non; lui dis-je; rien ne peut effacer la tache dont vous me croyez couverte: la reconnoissance m'auroit peut-être déterminée à recevoir la main de celui qui a exposé ses jours pour venger mon injure; mais cette même reconnoissance me fait à présent une loi de la refuser: puisque je suis assez malheureuse pour ne pouvoir effacer les ombres de cette funeste nuit, je ne dois associer personne à ma honteuse infortune.

Ma vénérable amie essaya vainement de calmer le trouble de mon esprit: ses efforts ne servoient qu'à aigrir mon désespoir; il fallut toute sa douceur pour endurer mon douloureux entêtement. Tandis qu'elle travailloit à me remettre la tête, on lui annonça Madame de Sorrillane; elle avoit approuvé mon séjour chez cette Dame, & venoit m'y voir de temps en temps.

Son air, qui annonçoit la joie la plus vive, contrastoit trop avec mes dispositions actuelles, pour que je la reçusse avec plaisir.

« Encore des pleurs! s'écria-t-elle en

» me

» me fixant. Le Comte de Sercourt est » hors de danger, & je vous apporte la » base du bonheur de votre vie ».

Elle m'avoit si fort accoutumée à douter de ses discours, qu'elle ne m'inspira aucune curiosité pour des papiers qu'elle tenoit à la main. D'ailleurs, *fortune* & *bonheur* lui paroissoient synonymes; & je puis dire que, dans ce moment, tout l'or du Pérou ne m'eût semblé qu'une vile poussière. Je restai donc abîmée dans mes pensées, malgré la volubilité avec laquelle elle racontoit à Madame de Clairsan le motif de sa joie. Bientôt je fus tirée de mon état presque léthargique par les éclaircissemens qu'elles me forcèrent toutes deux d'écouter.

A l'instant de la mort de Valroncé, le scellé avoit été mis sur tous ses effets. En levant celui de sa petite maison, on trouva l'histoire de cette *funeste nuit*, écrite de sa propre main. Le Président de Saurinville (précisément celui qui m'avoit rappellée à la vie), obligé, à titre de parent, d'assister à ces formalités, demanda & obtint qu'une preuve aussi authentique de la fausseté des bruits

qui se répandoient sur mon compte, me fût remise, avec les autres papiers dans lesquels j'étois nommée. Il vint avec empressement chez Madame de Sorrillane pour me le rendre; mais ayant appris que je ne quittois presque pas Madame de Sercourt & son beau-frère, il résista au desir de me les apporter lui-même, ne pouvant pas décemment se montrer chez un homme qui mettoit sa famille en deuil.

Je reçus avec transport ces heureuses nouvelles; & crus, pour cette fois, avoir triomphé du malheur.

Madame de Sorrillane se ressentit de l'heureuse révolution qu'elle venoit d'opérer en moi. J'oubliai dans cet instant qu'elle étoit la première cause de tous les chagrins que j'avois endurés. Je l'assurai que je n'en accusois que le hasard, & que mon amitié la paieroit à jamais de la part qu'elle y avoit prise.

Je passai presque la nuit entière avec Madame de Clairsan, à relire les papiers qui m'avoient été remis. Ses tendres félicitations n'auroient été ni plus vives ni plus affectueuses, si j'eusse déjà été

sa belle-fille. Pénétrée des marques d'amitié que j'en recevois, je lui demandai d'y mettre le comble, en me donnant son avis sur le parti que j'avois à prendre relativement au Comte de Sercourt.

« S'il ne vous inspiroit aucune répu» gnance avant le soin qu'il a pris de » vous venger, vous devez le voir à » présent, me répondit-elle, avec quel» qu'intérêt. La reconnoissance doit te» nir une grande place dans un cœur » fait comme le vôtre; & le reproche » que vous faisiez à son impétuosité, doit » être bien affoibli par la pitié que vous » ont inspirée ses souffrances.

» D'ailleurs, la vivacité, ou, si vous » voulez, la violence de son caractère, » est un de ces défauts qui diminuent le » plus avec l'âge; &, ma chère enfant, » il n'en est presque point dont un vé» ritable amour ne puisse triompher »; &c.

Ma confiance en cette respectable amie, ne me laissa presque plus d'éloignement pour une union qui alloit me faire entrer dans une famille que je chérissois depuis long-temps.

L'état du malade donnoit tous les jours de plus fortes espérances. Je fus bientôt dans la nécessité de me décider entièrement. Ils avoient tous reçu, avec une joie qui tenoit du délire, les témoignages contenus dans les lettres que le Président de Saurinville m'avoit fait remettre; le Comte, sur-tout, n'avoit pu entendre, sans la plus vive émotion, le récit des traitemens que j'avois endurés.

On fut obligé d'en suspendre la lecture, & de la reprendre à plusieurs reprises, pour ménager ses forces, qui ne lui permettoient pas de supporter le plaisir & la peine qu'il en ressentoit.

Il est bien difficile de rester insensible aux preuves d'un sincère attachement : le sien portoit un caractère si vrai, j'étois si touchée des maux qu'il souffroit encore, il les enduroit si courageusement, que, sans lui donner aucune préférence personnelle, je sentis qu'il m'étoit impossible de lui causer la douleur de me voir à un autre.

Avant de connoître l'amour, l'amitié & la reconnoissance agitent fortement

une ame ſenſible; & lorſqu'on ſe ſent vivement émue, peut-on deviner qu'il exiſte un ſentiment auprès duquel tous les autres ne ſont rien?

Madame de Sercourt aimoit tendrement ſon frère; elle avoit trop d'intérêt à démêler ce qui ſe paſſoit en moi, pour tarder à s'appercevoir du changement que les circonſtances avoient opéré.

« Nous vous devons les jours de notre » pauvre frère, me dit-elle un ſoir; mais » ſi vous ne conſentez pas à faire ſon » bonheur, eſt-ce un bien de l'avoir » retiré du tombeau? Déſormais, rien » ne peut éteindre une paſſion animée » par l'eſpérance. Vous avez dû remar- » quer que votre généreuſe pitié l'a fait » naître. S'il faut qu'il ſoit déſabuſé, » continua-t-elle avec attendriſſement, » celui qui lui ôtera ſon erreur doit s'at- » tendre à lui ôter auſſi la vie. Auriez- » vous ce barbare courage, vous qui » paroiſſez ſi touchée des maux qu'il a » ſoufferts, vous enfin qu'il adore, & » pour qui... »?

Je ne la laiſſai pas achever. « Non, » Madame, non, je ne porterai pas une

» seconde fois la douleur dans votre » ame, & je me trouve trop heureuse de » pouvoir sécher les pleurs que je vous ai » fait verser ».

Les plus tendres embrassemens furent les seules expressions dont cette aimable femme put se servir pour me marquer sa joie & sa reconnoissance.

Son mari partagea tous ses sentimens, dès qu'il fut admis à notre confidence. Ils résolurent, entr'eux, de fortifier de jour en jour les espérances de leur frère, afin que la certitude de son bonheur, amenée par degrés, ne lui causât pas de fâcheuse révolution.

Je ne nuancerai pas la joie de ce malheureux; il mè seroit impossible de vous en donner l'idée : la sensibilité de son ame, la violence de son amour, & sa vivacité naturelle, le mirent dans un état qu'aucune expression ne peut rendre.

Tout Paris sut bientôt son rétablissement & nos projets. En attendant le consentement de ma grand'mère, je retournai auprès de Madame de Sorrillane, qui, ne pouvant plus s'opposer à

mes réſolutions, prit le parti de les approuver.

Elle eut dans ce même temps l'adreſſe de ſe faire nommer un nouveau Rapporteur. La mort de Valroncé avoit jeté ſon père dans une ſi grande douleur, qu'elle en avoit craint les ſuites pour le ſuccès de ſon affaire. Toute occupée de ſes intérêts, & voyant bien que je ne pouvois plus lui être utile, elle ſe conduiſit avec moi comme j'aurois deſiré qu'elle eût toujours fait. Elle ceſſa de me prôner; éconduiſit tous les prétendans, que ſa politique avoit ménagés; enfin, elle devint auſſi raiſonnable qu'elle avoit paru imprudente & inconſidérée.

Les papiers que j'attendois de ma Province étoient arrivés, & les préparatifs pour mon mariage terminés.

Une maladie épidémique, qui fit des ravages affreux dans Paris, attaqua le Comte de Sercourt, & l'enleva en trois jours. Sa tête, embarraſſée dans les premiers momens, le rendit inſenſible à la perte de la vie.

La douleur de ſes proches, qui le

perdoient pour ainſi dire deux fois en un mois, ne s'affoiblit que par le ſecours du temps. J'eus le triſte plaiſir de mêler ſouvent mes larmes avec les leurs; mais mes regrets n'avoient rien de leur première amertume. L'idée d'avoir cauſé ſa mort eût troublé le repos du reſte de ma vie; le perdre par un événement ordinaire, me cauſa une douleur modérée.

Madame de Clairſan perdit dans le même temps ſa belle-fille. Je ne tardai pas à m'appercevoir que l'amitié m'avoit déſignée pour lui ſuccéder.

Le Marquis de Clairſan, docile comme ſont les gens foibles, adopta les idées de ſa mère, que ſa bru avoit pour jamais dégoûtée des filles de Finance.

Des héritages conſidérables, réunis depuis peu de temps ſur ſa tête, lui permettoient d'épouſer une femme ſans *dot*. Très-lié avec les *Sercourt*, il ſavoit, comme eux, toutes les circonſtances des événemens de ma vie qu'il lui étoit intéreſſant d'approfondir.

D'ailleurs, l'aſcendant très-mérité que ſa mère avoit ſur ſon eſprit ne lui avoit

jamais permis de prendre d'autres partis que ceux qu'elle ſuggéroit.

Dès que les jours exigés par la décence furent écoulés, j'entrai dans une des premières maiſons du Royaume, & je devins la bru d'une femme que j'aimois comme j'aurois aimé ma mère.

A l'eſpoir de faire le bonheur de ſon fils, s'étoit joint en elle le deſir de vaincre le malheur qui ſembloit me pourſuivre; elle crut y avoir réuſſi.

Dès qu'elle m'eut préſentée, elle partit pour la Bretagne, où elle devoit paſſer un an auprès de Madame de Kermorien ſa fille, qui y faiſoit ſa réſidence.

Dans ce même temps, Madame de Sorrillane, dont les affaires étoient terminées, retourna dans notre Province.

Juſqu'à préſent, mes récits ne vous ont appris que des malheurs, dont on ne pouvoit accuſer que mon étoile. Il me reſte à vous confier ceux que j'ai dus à ma mauvaiſe tête; mais ce ſera pour l'ordinaire prochain. J'ai beſoin de repos, pour être en état de continuer cette énorme narration. Elle doit vous avoir

convaincue que mes ſcrupules ont une baſe difficile à ébranler : la ſuite vous prouvera qu'elle eſt impoſſible à détruire.

Fin de la première Partie. La ſeconde Partie au Volume prochain.

ROMANS D'AMOUR.

HURTADO ET MIRANDA, OU LES PREMIERS COLONS ESPAGNOLS DU PARAGUAY.

Nous n'entreprendrons point de décrire les routes qui conduisirent les Espagnols au Paraguay ; nous abandonnons aux Voyageurs les peintures de ce Royaume, & nous garderons le silence sur tout ce qui tient à la navigation, au commerce. Nous ne dirons rien non-plus des Jésuites ; & si nous parlons des Espagnols, ce ne sera qu'accessoirement,

& parce que les deux Héros de ce Roman ſont Eſpagnols.

L'arrivée des Eſpagnols troubla le repos des Sauvages du Paraguay; tous les biens que la Nature y avoit prodigués, & dont les Habitans jouiſſoient en paix, furent, de ce moment, cruellement altérés. Deux fois ils avoient repouſſé leurs vainqueurs : ſoins inutiles. L'avidité les rappelloit toujours vers ces rives fertiles. Sebaſtien Cabot y fit aborder la *Victoire*, vaiſſeau ſur lequel il étoit monté, & prépara les conquêtes des Eſpagnols. Le meurtre marcha ſur ſes pas, & le bonheur abandonna pour jamais cette région féconde.

Parmi les Eſpagnols, que l'amour du gain, bien plus que l'amour de la gloire, avoit amenés dans le Paraguay, ſe trouvoient l'invincible Hurtado & Luce Miranda ſon épouſe. Miranda avoit paſſé les mers pour ſuivre ſon époux, & pour annoncer aux Sauvages du nouveau monde qu'on trouvoit en Europe les uniques biens de la vie, l'amour & la beauté. Mangora, Cacique de Timbuez, avec qui les Eſpagnols venoient de con-

tracter une alliance, vit Miranda; il sentit la puissance d'une divinité inconnue; &, sans définir s'il aimoit, il devint furieux contre l'époux de Miranda. Il fit plus; il voulut avouer sa défaite à la belle Espagnole; & les Espagnols étoient sur le point de conclure avec lui un traité qui leur étoit avantageux. Il supposa qu'on ne l'irriteroit point, & crut qu'Hurtado seroit moins clairvoyant. Jusques-là, il avoit paru consentir à toutes les propositions de Cabot. Il devenoit plus difficile de jour en jour; & quand sa bouche avoit dit *non* à Hurtado, ses regards sembloient dire *oui* à Miranda. Il sembloit la rechercher, ne chercher qu'elle. Les Espagnols s'en apperçurent, & Hurtado crut devoir consentir à leurs sollicitations. Miranda fut donc chargée de négocier avec le Cacique. Mangora l'entendoit fort bien quand il étoit tête-à-tête avec elle, & ne l'entendoit plus quand il se trouvoit en présence des Espagnols. Si Miranda paroissoit venir à lui, alors il s'éloignoit des Espagnols, prenoit la route des montagnes, & sembloit lui dire: Suivez-moi; c'est là-bas, c'est dans ces grottes

ſolitaires que je veux vous entendre, & tomber à vos pieds. Miranda héſitoit. Hurtado la raſſura : — Allez, chère épouſe, dit-il; allez, il vous aime : vous n'avez rien à craindre de lui. Je vous aime, & je n'ai rien à craindre de vous. D'ailleurs, vous penſez bien que je ne ſerai point à une grande diſtance de vous : vos cris parviendront juſqu'à moi; & croyez que mon cœur preſſentira votre danger—.

Miranda, chargée des intérêts de la nouvelle Colonie Eſpagnole, ſuit donc Mangora, qui la conduit vers les montagnes. Elle marchoit ſans aſſurance. Mangora lui préſentoit la main pour affermir ſes pas: — N'allons pas plus loin, diſoit Miranda —. Nous ſommes encore trop près des Eſpagnols, diſoit Mangora.—Mais que voulez-vous donc? — Vous allez m'entendre —. Un pan de mur les ayant dérobés à la vue des Eſpagnols : — Repoſez vous, lui dit Mangora; c'eſt ici que je voulois vous conduire : aſſez long-temps je vous ai entretenue devant des témoins; permettez que je ne parle qu'à vous, & que je ne ſois entendu que de vous. Je

vous aime, belle Miranda, je vous adore. Roi d'un vaſte territoire, je peux mettre à vos pieds tout ce que le Paraguay a de plus précieux; & je peux vous donner tout ce que vos Eſpagnols viennent chercher avec tant de périls à travers les mers. Vous régnerez, vous commanderez ſur un Peuple que votre beauté va rendre idolâtre. Vous n'êtes que l'épouſe d'un ſimple Capitaine, qui reçoit des ordres d'un autre, & d'un autre qui en reçoit du Roi. Ce n'eſt point-là votre place. Si Hurtado vous aime, ſa tendreſſe, quelque forte qu'elle ſoit, ne peut égaler celle que Mangora vous a jurée du premier moment que ſes regards ont rencontré les vôtres. Vous ne ſavez pas comment on aime dans ces Pays; on aime toute la vie: on ne pardonne ni à l'inconſtance, ni aux dédains—. Miranda ſourit à cette dernière phraſe. —Je ne ſuis point née heureuſement dans ces climats; je n'ai point à redouter vos vengeances. Je ſuis épouſe, & la foi que j'ai donnée à mon époux ne me permet plus de vous répondre, puiſqu'il eſt vrai qu'ici on n'eſt point accoutumé aux dédains. Je

suis chargée, vous le savez, de vous engager à signer un traité; c'est sous ce prétexte que vous m'avez conduite jusques dans ces lieux: je n'ose plus rien vous proposer. — Osez tout, Mangora n'a point changé; il vous aime encore, & il est prêt à faire tout ce que vous ordonnerez de lui.—Eh bien, signez —. Mangora prit une plume, & traça sur le parchemin sa marque ordinaire. — A condition, dit-il, que vous ferez un secret à Hurtado de l'aveu de ma tendresse pour vous. — Je vous le promets. — Je ne vous reconduis point. Ici, on ne sait point dissimuler. Vos refus m'ont mis hors de moi; on liroit mon trouble à l'altération de mes traits. Aussi-tôt que je serai plus calme, je reviendrai vers vous; vous devez croire, après ce que je viens de vous avouer, que je ne peux être bien que dans les lieux où vous êtes —.

Miranda revenoit vers les habitations Espagnoles, contente d'avoir rempli son message. Mangora s'éloignoit, le désespoir & la rage dans le cœur. Percer le sein de Hurtado, lui enlever Miranda, c'étoient-là les sinistres projets qu'il

commençoit de couver dans ſon cœur. Attaquer ce brave Capitaine à main armée, c'étoit s'expoſer à mille dangers; la perfidie étoit un moyen plus sûr. Il diſſimula ſon reſſentiment, redoubla d'empreſſement auprès de Hurtado, eſſaya de lui tendre un piége en flattant ſon ambition.—Que faites-vous, diſoit-il, parmi ces Eſpagnols? Plus brave qu'eux tous, vous êtes cependant confondu dans la foule. Un grade bien peu diſtingué, & au-deſſous de votre valeur, vous fait à peine remarquer. Cherchez un prix plus noble à tant de travaux; venez régner avec moi ſur un Peuple qui s'empreſſera de recevoir des ordres de vous, & d'obéir à la belle Miranda—.

Heureuſement pour Hurtado, Miranda n'avoit pas gardé le ſecret de Mangora. Hurtado aima mieux s'éloigner de ce Cacique, que d'être forcé à le punir d'un amour qui pourroit l'offenſer. —L'honneur & le ſerment, dit-il, que j'ai fait à mon Prince, m'empêchent de quitter les drapeaux du Général. Le nom de transfuge, de déſer-

teur, eſt un nom trop odieux pour Hurtado. Je ne demanderai pas non-plus la permiſſion d'abandonner mes amis, mes compatriotes. Pourquoi renoncerois-je à l'eſpoir de revoir ma Patrie, le berceau de Miranda, les lieux où mes yeux, en la voyant, s'ouvrirent à l'amour, où mon cœur s'ouvrit au bonheur— ?

Mangora ſoupçonna l'indiſcrétion de Miranda, & la confondit dans ſa colère avec ſon époux. Il épia tous les momens où il pourroit ſurprendre ou la Colonie Eſpagnole, ou Hurtado, ou Miranda. Le moment ſe préſenta bientôt au gré de ſes deſirs. Hurtado étoit ſorti de la garniſon avec cinquante ſoldats, pour aller ſe procurer des vivres à la pointe de l'épée. La garniſon ſe trouvoit affoiblie par ſon éloignement. Mangora s'avance auſſi-tôt à la tête de quatre mille Indiens. « Il les cache bien » armés dans un marais couvert, voiſin » de la citadelle; enſuite, marchant aux » portes de la place avec trente des » ſiens, chargés de ſubſiſtances, il fait » dire au Commandant qu'ayant appris » que les Eſpagnols, ſes amis, man-

» quoient de vivres, il s'étoit empreſſé » de venir leur en offrir, en attendant » le retour du convoi qui devoit leur » en apporter. La généroſité du Général » étoit trop éloignée de la méfiance, » pour ſoupçonner les piéges de la per- » fidie dans les préſens & les offres vo- » lontaires d'un allié. Le Général reçut » le Cacique avec les témoignages les » plus ſincères de la reconnoiſſance, & » voulut le régaler avec ſa troupe de » tout ce qu'il put joindre des provi- » ſions étrangères de l'Europe aux mets » naturels du Pays. On fit un feſtin de » ce mêlange ; & de l'ivreſſe de la dé- » bauche, on tomba dans les filets du » ſommeil, ou plutôt de la mort.

» Le Cacique avoit prémuni ſon eſ- » corte & ſes troupes embuſquées ; tout » étoit prévu & concerté pour conſom- » mer la plus lâche des trahiſons. A peine » les Eſpagnols s'étoient endormis, que » la lueur des flammes qui dévoroient » le magaſin, avertit les Timbuez de » marcher au ſaccagement de la place. » Les ſoldats qui devoient la garder, » mal éveillés par le bruit & la clarté » de l'incendie, coururent, encore ivres,

» pour l'éteindre. Durant ce désordre, » les auteurs de la trame ouvrent les » portes à leurs compagnons, & tous » ensemble fondent, le poignard à la » main, sur les Espagnols, qui ne savent » fuir ni le feu ni l'ennemi. Le Général, » mortellement blessé, songe moins à » retirer la flèche de ses flancs, qu'à en- » foncer son épée au cœur de Mangora. » Le Cacique & lui tombent, en se dé- » chirant mutuellement; ils expirent en- » semble dans un torrent formé du sang » des Espagnols & des Sauvages, de ce » sang qui ne pouvoit se mêler & se con- » fondre que dans le carnage ».

Miranda, cause innocente de ces horreurs, resta dans la place avec quatre femmes & quatre enfans. Elle fut conduite devant Siripa, frère de Mangora. L'amour l'attendoit encore auprès ce Cacique, & devoit lui préparer de nouveaux malheurs. Siripa n'a d'abord pour toute expression que des vœux, des prières. Humble, presque tremblant, il conjure, il attend que Miranda détourne ses regards sur lui, & fasse luire à ses yeux les rayons du bonheur. Miranda n'a qu'une réponse.— Je suis mariée—. Siripa essaie en vain de lui persuader

qu'Hurtado eſt ſans doute tombé percé des flèches des Sauvages. Miranda repouſſe cette lugubre penſée; & quand elle eſt prête à croire à la mort de ſon époux, elle ne répond à Siripa que par des larmes; & s'il inſiſte, elle ajoute, en ſanglottant: — Ah! s'il n'eſt plus, c'eſt fait de ma vie; laiſſez-moi mourir—. Le déſeſpoir s'empare de ſon ame: elle veut finir ſes jours. Alors Siripa n'eſt occupé qu'à changer de langage, & à lui prouver que le brave Hurtado n'a pas pu tomber ſous les coups des Sauvages. Il tombe à ſes pieds; il va pour la raſſurer, juſqu'au menſonge: il lui promet de ne plus l'aimer. Il lui fait cette promeſſe; &, dans le même inſtant, il la preſſe de lui déclarer ſi enfin, touchée un jour de ſon attachement, de ſes ſoins, elle ne conſentira point à faire de lui le plus heureux des mortels. — Pourriez-vous ne plus aimer, lui diſoit-il; & ſi vous aimiez, pourriez-vous aimer un autre que Siripa —? Miranda a le courage de lui dire qu'elle doit aux femmes l'exemple de la vertu, comme ſon mari l'exemple de la bravoure, & lui proteſte qu'elle n'aimera jamais rien qu'Hurtado.

Miranda passe ainsi ses journées, tantôt noyée dans les pleurs, tantôt se préparant à la mort, tantôt accablant d'un mépris cruel le sauvage Siripa, qui ne cesse de lui offrir des trésors, sa couronne & sa main. Elle est obligée de voir Siripa à ses pieds, & d'entendre, dans d'autres momens, ses menaces. Enfin, Hurtado revient de son expédition; il retrouve des monceaux de cendres sur le lieu où fut la place des Espagnols. Il appelle Miranda; sa voix se perd dans les airs : ses cris sont impuissans; sa rage n'est point entendue. Il cherche en vain sur ces cendres amoncelées les traces des pieds de Miranda. Il consume ses jours dans les recherches pénibles. Il ne lui reste plus qu'une ressource; celle de venger sa mort. Il jure d'exterminer tous les Sauvages que le sort amenera sur ses pas. Il apprend enfin que Miranda vit, qu'un Cacique la retient dans sa Cour. Il apprend la longue histoire des amours de Siripa; il frémit à ce récit; il craint tout. — Mais non, s'écrie-t-il, si elle avoit cessé d'être fidelle, elle ne seroit plus. O vous, dit-il en s'adressant aux Espagnols, que j'ai conduits à

la gloire à travers mille dangers; vous qui êtes assurés de vaincre tant que je serai à votre tête; vous que le nombre n'intimida jamais, & qui, depuis un an, n'avez marché que dans des champs de carnage & sur les corps entassés des ennemis expirans, jurez-moi de me suivre, de combattre & de mourir —. Les Espagnols n'hésitant point de prononcer ce serment : — Eh bien, reprit Hurtado, marchons —.

Il seroit inutile de dire qu'Hurtado pénétra jusques dans la Cour du Cacique; il est seulement essentiel de dire qu'Hurtado ne pouvoit soumettre quatre mille hommes avec cinquante Espagnols. Tous périrent; il survécut : ce fut le plus cruel de tous ses malheurs. Sa présence rallume toutes les fureurs de la jalousie de Siripa : il ordonne la mort d'Hurtado. Miranda tombe aux genoux du Cacique, & l'engage à révoquer l'ordre cruel qu'il avoit donné. Elle ose davantage; effet impérieux de l'amour! elle ose demander à Siripa la liberté de voir son époux. Siripa, bouillant de colère, ulcéré de jalousie, brûlé de mille

feux dévorans, n'oſe pas même refuſer cette grace. Il permet à Miranda de voir & de parler à ſon époux; mais il lui défend, & c'eſt à ces traits qu'on reconnoît l'amour & la jalouſie, il lui défend d'adoucir le ſort d'Hurtado par ces careſſes que l'hymen permet. Miranda promit tout au jaloux Cacique. Elle promit avec trop de confiance ſans doute; elle penſoit que c'en étoit aſſez de s'aimer, de ſe voir, de s'entendre, de ſentir qu'on ne peut être mieux ni ſi bien ailleurs qu'auprès de ſon ami. Qui de nous n'a déjà frémi du ſerment indiſcret de Miranda! Oſerons-nous retracer les tourmens d'Hurtado! Un ordre ſi cruel pouvoit-il échapper à un autre qu'à un rival Sauvage? Quand le Tyran des morts, charmé des ſons que la douleur arrache au luth d'Orphée, lui rend ſon épouſe, & ſe joue de ſa tendreſſe, en lui défendant de regarder une épouſe adorée, nous nous indignons tous à la lecture de cet épiſode touchant du Cygne de Mantoue. Hurtado va éprouver tous les tourmens qui avoient été réſervés à Orphée.

Ils

Ils se revoient & se rassemblent sous l'ombrage d'un platane. Hurtado, à genoux, verse des torrens de larmes sur les genoux de Miranda ; Miranda baigne de ses pleurs le front d'Hurtado. Un moment avant d'avoir vu Miranda, Hurtado étoit un lion, se soulevant contre ses fers, & se frappant avec ses chaînes : auprès de Miranda, ses fers sont devenus légers ; il ose parler de bonheur ; il ose croire au bonheur. — Je te revois, chère Miranda, dit-il ; je te revois, je suis heureux. Ah ! que ce bien me soit permis tous les jours, & je renonce à mes espérances, à l'Espagne, au monde. Eh ! que me font les biens & les maux, l'ambition, la fortune, tous ces fléaux du monde ? Le monde, à moi, c'est la place qu'occupe Miranda : le bonheur est auprès d'elle ; le mal est pour moi, où elle n'est plus avec moi —.

Quelquefois Miranda appelloit Hurtado du nom de frère. Hurtado répondoit tristement à ce nom si doux : Moi ! ton frère ! Ah ! le sort & l'hymen m'avoient donné un nom plus précieux. — Je le sais bien, reprit Miranda ; mais ne pouvant être mon époux, vivons

comme si j'étois ta sœur. Si nous pouvions avoir cette pensée, n'avoir que celle-là, nous serions bien moins malheureux.— Ah ! oui. ....

Quelquefois Miranda disoit à Hurtado pour calmer les feux de sa tendresse : Si je m'en souviens bien, tu m'aimois, Hurtado, avant de m'avoir épousée. — Si je t'aimois ! — J'étois pour toi une idole sacrée ! cependant tu me quittois content ; tu revenois le lendemain. Rappellons-nous le passé. Vois dans moi ton amante, & cesse d'y chercher ton épouse. Eteins dans ce fleuve qui coule ici près le flambeau de l'hymen, & rallume celui de cet amour céleste & pur, qui éclairoit tes pas vers moi, qui te ramenoit sans cesse. Si je m'en souviens bien, un mot de moi suffisoit à ton bonheur ; tu ne me demandois rien, tu n'osois rien demander : eh bien ! Hurtado, redeviens cet Amant délicat, qui ne voulut jamais faire rougir sa chère Miranda.—

La nuit vient, la nuit les force à se séparer : que dis-je ? la nuit ; il y avoit long-temps qu'elle avoit déployé ses voiles. La lune répandoit depuis long-

temps autour d'eux sa blanchissante lumière; ils ne s'étoient point apperçus de l'absence du jour. — A demain, se dirent-ils, à demain—.

Le lendemain, Hurtado devança l'aurore au rendez-vous. Que fit-il sous ce platane? O mes Lecteurs, pouvez-vous demander ce que fait un Amant sur la place où il a quitté hier sa Maîtresse? Il a oublié le monde entier : il ne voit qu'elle, il ne s'occupe que d'elle; croyez-vous qu'il s'apperçoive qu'elle n'est plus là? Que lui importe l'absence du corps? ne la voit-il pas, ne l'embellit-il pas dans son imagination? Ne croit-il pas la voir, la sentir autour de lui? Ah! s'il s'assied sur le gazon, il la place à ses côtés; s'il se promene, elle marche avec lui. Il parle... il lui parle... On ne lui répond point : mais il se dit tout bas, & à chaque pas peut-être : Ah! sans doute elle m'entend; & il continue de lui parler.

O mes Lecteurs, qui de vous n'est venu verser des larmes sur l'urne froide d'un ami, ou d'une amie? Qui de vous, en embrassant ce dépôt sacré, ne s'est permis ces tendres murmures, ces épan-

chemens d'un douloureux ſouvenir ? Qui de vous n'a dit, ne s'eſt écrié : Où es-tu, chère amie ? parois, ombre chèrie. Qui de vous n'a cru du moins être entendu ? Ah ! conſervez ce tendre délire d'une imagination aimante ; croyez qu'un Amant peut appeller ſon Amante, peut dans ſon abſence lui parler, & croire être entendu ? Hurtado interrompit ſes exclamations par un travail qui lui étoit bien cher. Il élevoit un autel de gazon ſur le lieu où il avoit entretenu, hier, ſa chère Miranda. *En mémoire*, avoit-il écrit avec un morceau de bois ſur le gazon, *du beau jour, jour cependant chargé de nuages, que j'ai paſſé avec elle. Paſſans, ſi vous voulez ſavoir quelle eſt la beauté que je déſigne par elle, ſachez que je ſuis un Amant, & que le nom de celle que j'aime, eſt un ſecret pour tout le monde. Amour ainſi le veut.*

L'autel fut bientôt dreſſé. Ah ! l'Amour, vous le ſavez, Lecteurs, n'eſt pas long à élever des autels à la beauté. Hurtado le couvrit de fleurs. L'autel en étoit chargé, ce n'étoit pas aſſez encore. Cent couronnes étoient éparſes, ou ſuſpendues à l'entour. — Vous le ſa-

vez, s'écrioit-il, en ſuſpendant ces couronnes, ſi ce ſont-là des couronnes du bonheur ! je ne les ai pas même reçues des mains de l'eſpérance. Eſpoir conſolateur, première & tendre divinité des Amans, toi qu'on trouve ſur les avenues du Temple de l'Amour, tu ne m'en ouvriras donc jamais les portes céleſtes ! elles ſont fermées ſur moi ſans retour. Doux eſpoir, tu m'abandonnes ! Amour ! toi qui, ſemblable au feu élémentaire, ſurvis à tous les temps, animes tous les lieux ; toi qui pares de fleurs, après dix années d'hymen, la couche nuptiale ; toi qui, dans le ſilence des nuits, fais luire dans les yeux de la timide innocence un de tes divins rayons ; toi, qui viens t'aſſeoir à côté du temps, & qui careſſes ſa tête chauve ; toi, qu'on voit empreſſé à tarir l'urne de nos douleurs, & qui rappelles quelquefois le ſourire ſur cette urne épanchée ; toi, tendre Amour, qui viens quelquefois apporter ſur un tombeau tes larmes anniverſaires ; qui penché ſur un marbre inanimé, pleures, aimes, reviens invoquer des manes chéris, donne-moi cette force opiniâtre ; fais

que j'aime toujours, dussé-je aimer tout seul ! —

Miranda le surprit dans ces tendres exclamations : — Je ne te demande point, dit-elle, pour qui cet autel ! ton cœur, qui ne s'est jamais démenti, s'est trop bien fait connoître. Reportons-nous vers ces heures & si longues & si courtes, si belles & si tristes, où le chagrin étoit si proche du plaisir, où nous voulions & ne voulions pas ; où nous nous dépitions, & nous raccommodions si aisément : nos têtes alors indociles avoient peine à se courber sous le niveau que l'Amour tenoit dans ses mains, & sous lequel il vouloit nous plier également & nous asservir, pour nous rendre un jour plus fortunés par le rapport de toutes les convenances. Nous nous aimions alors : mais nous étions éloignés de nous croire bien aimés. Cependant que d'aveux ! combien de protestations ! Il passa ce premier âge de notre amour. Dans le second, nous disions moins souvent : Je t'aime. Nous aimions davantage. Un nouveau sang, dit Hurtado, circuloit dans nos veines. Mon cœur ne battoit plus que pour toi ; le tympan de mon oreille n'étoit plus

frappé que par tes accens : muet & sourd pour tout ce qui m'entouroit, je ne sentois le besoin de parler que pour toi; je n'entendois que toi. Si l'heure où j'avois accoutumé de te voir passoit sans que je t'eusse vue, ce n'étoit pas un desir, ce n'étoit pas de l'inquiétude... ; c'étoit une faim, une soif. Je te voyois ! tous mes besoins étoient satisfaits ; je portois dans moi le sentiment de toutes les convenances. Une voix me rassuroit tout bas; & ton œil me disoit, en me mesurant : Tu conviens à Miranda. Je n'étois plus aiguillonné par le desir de te plaire : mais je sentois que je te plaisois. Tel fut le second âge de notre amour. L'hymen marqua la troisième époque de notre tendresse, & l'amour embellit tous nos momens. De roses toujours paré, toujours riant, combien de fois, ma chère Miranda, avons-nous pris l'Hymen pour l'Amour ! — Ah ! toujours j'y fus trompée ! Eh ! comment ne pas l'être ? l'Amour & l'Hymen sont de la même famille; ils sont frères : l'Amour est, je crois, le frère aîné. Frère charmant ! compagnon, ami des Graces, père des

Plaisirs ! ô Amour ! — O Amour ! s'écria Hurtado, en mettant un genou en terre... —. Miranda en fit autant ; tous les deux, les mains élevées vers les Cieux : — O Amour, disoient-ils, toi qu'il est inutile de chercher dans les Cieux (& en se regardant l'un & l'autre), puisque tu es si puissant sur la terre, Amour, appaise la rigueur de nos destinées —.

Miranda, après un moment de silence, montra le Ciel à Hurtado. — Il est nuit, dit-elle ! eh ! voilà donc un beau jour terminé ! puissions-nous en voir s'écouler de nombreux avec aussi peu d'inquiétude —. Avant de se séparer, Hurtado demanda à Miranda s'il la verroit le lendemain ? — Oui, dit-elle tout haut. Non, se dit-elle tout bas —. Ils se séparèrent. En s'éloignant, Miranda disoit : — Il faut bien que je sois un peu cruelle. J'ai si peu à lui donner ! il faut du moins faire valoir ce peu que je lui donne. Demain il ne me verra point ; il m'aura desirée toute une journée : je ne l'aurai pas vu un jour entier. Ah ! ces tourmens de l'absence ont aussi leur prix.

Les larmes qu'elle fait répandre ſont chaudes, & ne ſont point amères. Demain il ne me verra point —. En faiſant ce beau projet, ſon cœur ſembloit ſe ſerrer: une fièvre brûlante déjà couvroit ſon front de ſueur; des perles chaudes couloient le long de ſes joues. Elle ſoupira en rentrant dans ſon habitation. Il ſembloit que c'étoit une priſon dont elle venoit de multiplier les chaînes, par le projet qu'elle avoit fait de ne pasvoir le lendemain Hurtado.

Le ſoleil n'éclaira pas le lendemain la tendreſſe des deux Amans. Hurtado étoit accouru auſſi matin que la veille, plus matin que le lever du ſoleil. Les premières clartés de l'aube matinale l'avoient rappellé vers cet autel que ſes mains avoient dreſſé. Il ſe diſpoſoit à le couvrir de fleurs humides: la marche précipitée de Siripa, qui s'avançoit vers le même lieu, le força de s'éloigner.— Je ne la verrai donc pas, s'écria-t-il, de toute la journée! Un jour, ô Cieux—!

Que venoit faire Siripa dans ce lieu? il y venoit reconnoître l'aimant qui y retenoit pendant de longues journées Hurtado & Miranda. Son eſpion l'avoit inſtruit de

leur fidélité à obſerver la défenſe.—Que font-ils ici ? s'écrioit Siripa ; qu'y font-ils — ? Lecteurs François, vous n'euſſiez pas fait cette demande : Qu'y faiſoient-ils ? ils s'aimoient, ſe le diſoient, ne ſe laſſoient point de recommencer cet aveu : ils étoient heureux. Siripa interrogeoit l'eſpion ; & celui-ci montroit avec ironie l'autel, & contrefaiſoit la pantomime des deux époux. — Ce ſont des enfans, diſoit-il, ou des fous—. Eh ! quel autre qu'un Amant tient à-la-fois autant que lui à l'enfance & à la folie ? Sa conduite, ſes penſées, ſon idolâtrie, ſon culte excluſif, rien en lui ne tient de la vie ordinaire. Ames froides, vous tenteriez vainement de vous aſſimiler à lui ; il n'a dans ſes mains ni l'éloquence, ni le compas : trop de ſang bouillonne & ſe retire ſur ſon cœur, pour qu'il puiſſe garder l'équilibre. Siripa ne put méconnoître l'amour : plus délicat, il eût reſpecté cet autel, ces fleurs, cet hommage ſi pur ; il ne ſentoit pas aſſez. L'autel fut renverſé, les couronnes diſperſées ; avec ſon ſabre, il mutila les caractères qu'Hurtado avoit tracés ſur le gazon. La jalouſie condui-

soit sa main ; la rage lui donnoit des forces. Ils s'aiment, ils s'aimeront toujours. Ce mot ajoutoit à son désespoir : la pensée d'être dédaigné lui faisoit jurer la mort de son rival. La mort d'Hurtado n'eût pas été différée, sans la réflexion qui lui présenta le supplice journalier de cet époux, d'autant plus infortuné, qu'il étoit plus amoureux.—Ils ne pourront vivre dans une continuelle privation, disoit-il ; ils ne pourront échapper à la mort—.

Il tourna ses pas vers l'habitation de Miranda ; il la trouva assise, la tête penchée sur sa main, & son bras appuyé sur une table. Dix heures s'étoient déjà passées depuis le lever du soleil : eh ! qu'elles avoient été longues ! comme son cœur palpitoit ! — Il m'attend, disoit-elle, il m'attend —. Cent fois elle s'étoit levée pour aller au-devant de Hurtado ; cent fois elle étoit retournée sur ses pas. Comme la visite de Siripa étoit pesante dans de semblables momens ! Ses yeux s'échappoient sans cesse malgré elle vers la campagne ; son oreille cherchoit un son plus doux que celui du Cacique. Que sa manière d'exprimer

l'amour lui paroiſſoit étrange ! Siripa parloit en maître, comme ſi les Amans en connoiſſoient. Il ordonnoit, il menaçoit, il intimidoit ; il parloit de mort, de peines, tandis que l'Amour ne parle que de bonheur & de vie. Miranda ne daigna pas même lui répondre : Siripa ſortit furieux.

Hurtado étoit revenu ; il avoit trouvé l'autel renverſé : il s'étoit empreſſé de le relever. Le gazon ne manquoit point : les fleurs couvroient la campagne. — Tout, diſoit-il, eſt propice aux Amans, dans ces beaux lieux, hors le Cacique & ſes cruels Satellites—.Ce travail chaſſoit de ſon eſprit la penſée du long retard de Miranda. Travailler pour ſon Amante, c'eſt avoir preſque autant de plaiſir que de la voir. Mais le déclin du ſoleil lui annonce que Miranda ne viendra point : il ſe laiſſe tomber ſur la pierre. —Elle n'eſt pas venue, dit-il, ô Dieux ! Oui, je ne l'ai pas vue ! Qui donc a pu la retenir ? ai-je donc de nouveaux malheurs à craindre ? Miranda, ſerois-tu arrêtée ſur un lit de douleur ? Les ſources de la vie ſeroient-elles attaquées ? ou bien des chaînes t'obligeroient-elles à reſter

auprès du Cacique—? Il respire à peine; un poids énorme pesoit sur son cœur. Il oublie la défense qui lui a été faite d'approcher de l'habitation de Miranda; quelque péril qu'il ait à craindre, il ne daigne pas s'en effrayer. Il a peine à modérer son impatience; il attend que les ombres s'épaississent: il marche à travers les ténèbres; il marche d'un pas chancelant. Son cœur, plutôt que ses yeux, lui annoncent l'habitation de Miranda. Il en touche la porte avec sa main tremblante. Il se prosterne sur le sable, & prête l'oreille; il n'entend que le souffle de Miranda: elle paroissoit sanglotter. Il s'approche plus près; c'étoit elle, rien qu'elle seule. Son cœur battoit déjà de joie; il prête encore l'oreille... — C'est elle, rien qu'elle. Miranda, s'écrie-t-il tout bas; Miranda, c'est moi. — C'est lui, dit-elle —. Elle s'approche de la porte: — Fuis, dit-elle, retourne sur tes pas; si le Cacique t'entendoit, nous serions perdus. Je tremble qu'on ne t'apperçoive: à demain, cher époux. — Je t'ai vue, je m'en vais content. Pourquoi ne t'ai-je pas vue de la journée? — A demain, dit-elle, je

pourrai m'abandonner à la joie de te voir ; à demain. — A demain, dit-il—; & le voilà consolé : & l'aurore d'un beau jour luit déjà pour lui dans le crépuscule du soir.

Miranda vouloit le dédommager le lendemain, en alongeant la journée, en venant au rendez-vous avant le jour ; & en se retirant plus tard qu'à l'ordinaire. Elle marchoit dans les ombres blanchissantes du matin ; ses pas s'imprimoient sur une couche de rosée. Hurtado n'étoit point encore là.— Il viendra, dit-elle —; & l'espérance éloignoit l'ennui, & suspendoit les inquiétudes de l'impatience. Assise sur le gazon, son œil contemploit avec plaisir la renaissance du jour. Déjà elle avoit frémi de joie, en voyant l'aurore poursuivie vers les limites des Cieux, par des rayons de lumière partis de l'Orient. Hurtado paroissoit déjà ... Comme son cœur battoit ! — Dieux, dit-elle, qu'il est beau de voir ensemble lever le soleil, & paroître son Amant ! Hurtado, dit-elle en accourant ; Hurtado, c'est moi. — C'est toi, dit-il — ! Elle alloit se précipiter dans ses bras. Une réflexion heureuse la

retint; un arbre étoit sur sa route: c'est un arbre qu'elle embrasse. — Reçois, cher Hurtado, reçois ce baiser —. Hurtado pose sa bouche sur la place où Miranda avoit posé la sienne. —Il n'est plus là, dit-il, ce dépôt précieux, il est passé tout entier dans mon sein—.

Nous n'essaierons point de peindre & tout ce qu'ils se dirent, & l'excès de leur joie. Hurtado avoit apporté, pour la première fois, une bouteille d'un vin exquis d'Espagne; que le hasard avoit fait tomber dans ses mains. Il la présenta à Miranda. —Ce vin, dit-il, nous rappelle notre Patrie...—Ah! pourquoi l'avons-nous quittée? reprit Miranda.— L'amour de la gloire, l'honneur, la soif des richesses... trop funestes desirs —!

Pendant qu'ils s'abandonnoient à des regrets, pendant qu'ils se promenoient ensemble, en retraçant sous leurs yeux les images du passé; pendant qu'ils reportoient leur cœur sur un temps digne de tous leurs regrets, le soleil hâta sa marche circulaire. Il étoit monté au plus haut point de son apogée; de cette hauteur brillante où il s'étoit élevé, il embrasoit le monde de ses rayons enflam-

més. Dominateur du globe entier, il étoit dans ce moment, où, déployant toute sa splendeur, il presse sous des torrens de lumière, & fait courber les êtres animés. Déjà les êtres vivans invoquoient la terre, & s'égaroient sous ces berceaux épais dont elle est couronnée de distance en distance, & qui s'élèvent de son sein comme des bouquets dont elle aime à se parer. Hurtado & Miranda cherchèrent un abri contre la chaleur du jour. Les voilà enfoncés dans un bois; les voilà cherchant l'ombre la plus épaisse, & le voisinage d'un ruisseau, & celui de ces oiseaux chanteurs, qui provoquent au sommeil par la douceur de leurs gazouillemens. Déjà un air plus frais environnoit l'enceinte du bois; les vapeurs qui s'élevoient d'un ruisseau voisin, répandoient de la fraîcheur; le gazon moîte invitoit à s'asseoir sur une molle pelouse. Hurtado & Miranda tombèrent sur le gazon. Ils étoient si près l'un de l'autre! Miranda en frémit. — Eloigne-toi, dit-elle; éloigne-toi—. Il s'éloigne un peu; Miranda n'en est pas plus rassurée. Il revient; elle ne gronde point...

Nous ne suivrons point les progrès de

la foibleſſe, & les ſurpriſes de l'amour : il faut bien que nous ſoyions plus timides que l'Amant, & plus diſcrets que l'Auteur.

Si le farouche eſpion du Cacique avoit oſé, ces deux Amans ſeroient paſſés, ſans douleur, de la vie à la mort ; ou plutôt, ſi ce barbare Argus avoit été ſenſible, il eût reſpecté l'aſyle des Amans & le triomphe des Amours. Il appella à ſon ſecours les eſpions que Siripa avoit placés de diſtance en diſtance ; tous accoururent pour inveſtir les deux époux infortunés.

—Nous mourrons, dit Miranda—. Hurtado, accablé du poids de ſon déſeſpoir, ne parloit plus, n'oſoit plus regarder Miranda.—C'eſt moi qui viens de te donner la mort ! —Que Miranda dans ce moment prouva bien que ſon ſexe ſait ſupporter avec plus de conſtance les malheurs ! qu'elle prouva bien qu'une femme qui aime, peut & ſait tout ſouffrir pour ſon Amant, ſans ſe permettre le moindre murmure, ſans ſonger ſeulement au ſort qui l'attend, uniquement occupée à conſoler celui qu'elle aime ! Il eſt bien vrai

qu'une femme, du moment qu'elle aime, devient étrangère à tout le monde, ne voit plus qu'un seul objet, ne vit qu'en lui, & s'immole pour lui, avec cette douceur qui touche & qui donne un intérêt si tendre à tout ce qu'elle fait. Miranda n'a pas un reproche à faire. Elle ne regrette plus la vie.— Il m'est doux, dit-elle, de la perdre à ce prix.— Elle n'a plus rien à craindre; sa main cherche la main d'Hurtado, s'entrelace à son cou, & son ame semble vouloir passer dans celle de son époux chéri.—Reçois, cher époux, reçois ces tendres embrassemens. Fermons le livre du passé: l'avenir n'a plus le droit de nous effrayer; le présent nous reste: usons-en, usons-en pour nous dire, pour nous prouver que nous n'avons cessé de nous aimer.— Hurtado n'avoit plus que des bras pour soulever Miranda, pour la presser sur son cœur; il ne parloit plus: ses yeux noyés de larmes, mouilloient le front de Miranda, & Miranda le payoit de ces larmes amères par des caresses bien douces.

Ils s'avancoient; les espions avoient

averti le Cacique ; ils parurent devant lui : Siripa avoit peine à contenir sa fureur.--- Vous avez donc osé !.... Que vous paierez cher ces courts instans ! le feu terminera votre supplice... Quels que soient vos torts envers moi, je peux vous pardonner, ô Miranda. Mais toi, rival trop heureux, tu n'as plus rien à attendre de ma bonté.— Je refuse la vie, dit Miranda : j'ai vécu pour lui, je veux mourir pour lui : préférer la mort à toi, c'est te prouver assez le mépris que j'ai pour une vie qu'il faudroit passer sans lui, qu'il faudroit passer avec toi.— Tu le veux, indigne Miranda ! tu seras satisfaite.— A l'instant il fit planter deux poteaux, auxquels Miranda & Hurtado furent attachés. Ils virent préparer autour d'eux le bûcher qui alloit les réduire en cendres. Miranda, supérieure à l'effroi, regardoit Hurtado : — Jette les yeux, disoit-elle, sur ta chère Miranda. Il nous reste si peu de momens à vivre ! regarde-moi.—Ah! chère amie; quel destin !— La cause en est trop belle ; montrons à ces Sauvages que nous savons mourir & braver les tourmens. Répète avec moi l'hymne de l'amour. O Dieu,

qui animes toute la nature, Dieu des vivans, consolateur & père des deux mondes; toi qui rapproches les deux limites de l'Univers par des chaînes si douces; Amour, qui fis le bonheur de notre vie, reçois nos derniers hommages; reçois ce soupir, c'est la dernière de nos offrandes.— La flamme s'élevoit, & les entouroit d'une fumée qui s'épaississoit à mesure. Ils chantoient toujours; la fumée ayant élevé un nuage entre eux, Miranda s'écrioit : Reçois, cher époux, reçois le dernier soupir de ton épouse; adieu.— Adieu, disoit Hurtado : s'il est un autre monde, dont les Tyrans ne peuvent approcher, s'il est un Ciel où les ames sensibles se retrouvent, je vais t'y devancer : Dieux! que ne puis-je mourir avec la pensée d'aller rejoindre ce que j'aime! — Je vais me réunir à toi, disoit Miranda, adieu—. Le feu les eut bientôt réduits en cendres.

Telle fut la destinée d'un des premiers Navigateurs Européens, qui découvrirent le Paraguay. L'Europe apprit à l'Amérique à se venger; & des crimes affreux firent bientôt rougir ce nouvel hémisphère. Cruels & avides, on vit les

Portugais & les Eſpagnols nager dans le ſang des Sauvages paiſibles, & mourir quelquefois ſous les coups d'un Peuple libre, dompté, mais toujours indocile.

TABLE

DU 2e VOLUME D'AVRIL.

LES Scrupules d'une jolie Femme, *pag.* 7
Hurtado & Miranda, *ou* les premiers Colons Eſpagnols du Paraguay, 155

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le 2e Volume du mois d'Avril de *la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames ſenſibles, ſans jamais bleſſer la décence. A Paris, ce 18 Avril 1782. DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Chriſtine.

University of Toront
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocke
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BURE

LF.C.
B582u

209721

Author

Title Bibliothèque universelle des romans.Vols.109-110.